

Christian PATART
Geneviève QUINET
Bernard STANUS
Danielle TAMIGNIAU

APPORTS DU PASSÉ

aux manières actuelles de vivre et de penser
des gens de chez nous

Avertissement

Dans les pages qui suivent, les données sont présentées selon la périodisation traditionnelle. Toutefois, ces données sont organisées, pour chaque période, selon une suite de problématiques et non selon la succession des événements. Ce procédé peut surprendre les maîtres habitués à travailler autrement. Dans les livres d'histoire classiques, les grandes périodes sont subdivisées en séquences courtes centrées sur un événement marquant. À l'intérieur de chaque séquence, l'exposé passe en revue les faits politiques, puis économiques, puis sociaux, puis culturels. Ici, chaque période est envisagée dans sa globalité et les éléments y sont répartis en douze problématiques groupées autour de trois centres d'intérêt : les conditions de vie matérielles (population, cadre de vie, habitudes quotidiennes, travail et loisirs), sociales (relations d'affection, d'agressivité, d'autorité) et culturelles (transmission du savoir, compréhension de l'univers, maîtrise de la nature, conception de l'être humain, croyances). Toutes ces problématiques ne sont pas prises en considération à chaque époque, car ne sont abordés que les acquis décisifs du passé, c'est-à-dire les faits qui ont encore des répercussions aujourd'hui.

On voudra bien se rappeler aussi que les données sont extraites d'outils d'enseignement destinés au public des élèves de fin d'école primaire et début d'école secondaire. Ce ne sont pas des textes savants dont on serait en droit d'attendre une analyse approfondie des faits. Il faut en outre tenir compte du caractère anthropologique des données : ce sont les manières de vivre et de penser des hommes et des femmes d'autrefois qui retiennent l'attention, pas les faits institutionnels.

Il est permis de faire librement usage de ce fascicule, en totalité ou partie, à condition que ce soit dans un but pédagogique et strictement non lucratif.

Préhistoire

des origines à – 50

L'ÉMERGENCE DE L'ESPÈCE HUMAINE

Il y a plusieurs millions d'années, à la suite d'une longue évolution, les ancêtres de l'homme actuel se séparent des autres espèces animales. D'abord peu nombreux, ils se multiplient et peuplent la terre entière.

Nos plus lointains ancêtres nous ressemblent peu. Ils ont l'allure des grands singes d'aujourd'hui et, outre leurs jambes, utilisent encore leurs mains pour se déplacer. Peu à peu, ils apprennent à se tenir debout. Leur taille augmente. Leur cerveau grossit. Leur intelligence se développe. Leur langage se perfectionne. Nos ancêtres commencent à fabriquer des outils, à faire du feu, à coudre des vêtements, à construire des abris. Cette évolution est très lente. Les préhistoriens ne savent pas à quel moment précis nos ancêtres deviennent vraiment des êtres humains. Ils pensent que les hommes sont différents des animaux depuis environ 7 millions d'années et qu'ils commencent à avoir une apparence semblable à la nôtre il y a environ 2 millions d'années.

Très longtemps, nos ancêtres sont peu nombreux. Puis, ils se multiplient lentement. Ils quittent alors leur région d'origine, l'Afrique, et se répandent peu à peu partout dans le monde. À la fin de la Préhistoire, lorsqu'ils deviennent agriculteurs-éleveurs, leur nombre augmente rapidement. C'est le début d'une croissance démographique qui dure toujours.

LE CLIMAT ACTUEL

Vers 10 000 avant notre ère, le climat de nos régions se réchauffe après une longue période froide et devient celui que nous connaissons.

La dernière glaciation de notre histoire se termine il y a environ 10 000 ans. La douceur s'installe peu à peu dans nos régions. Les grandes étendues d'herbe enneigées disparaissent pour faire place à des forêts. La fonte des glaces, due à la hausse de la température, entraîne une

montée du niveau des mers. Les côtes reculent. La Manche, par exemple, est inondée. Les contrées qui forment aujourd'hui la Grande-Bretagne deviennent une île.

Les changements climatiques favorisent le développement de l'agriculture et de l'élevage. Ici et là, des parcelles de forêt sont défrichées par les premiers paysans et transformées en pâturages ou en champs. Les bêtes sauvages sont encore nombreuses, mais les premiers animaux domestiques font leur apparition : chiens, chèvres, moutons, porcs, bœufs, etc.

LA MAISON RURALE PRIMITIVE

Vers 5000 avant notre ère, les gens de chez nous deviennent peu à peu sédentaires. Ils construisent des maisons fixes et permanentes. Ces maisons sont le modèle des chaumières que l'on bâtit dans nos campagnes pendant très longtemps.

Durant la Préhistoire ancienne, les hommes se déplacent sur un territoire de chasse pour trouver leur nourriture. Ils sont semi-nomades et vivent sous la tente ou dans des huttes. Lorsqu'ils deviennent agriculteurs-éleveurs, ils s'installent près de leurs champs et de leurs pâturages et construisent des maisons fixes et durables.

Ces maisons ont un squelette en bois et des murs en torchis, mélange d'argile et de paille. Le sol est en terre battue. La toiture est en chaume ou en roseaux. Elle touche presque le sol et sa pente est forte pour que la pluie s'écoule sans mouiller les murs. La porte d'entrée se situe du côté protégé du vent et des intempéries. C'est ainsi qu'on bâtit les maisons dans nos campagnes durant très longtemps.

Les maisons ont un plan rectangulaire. La largeur et la longueur varient selon le nombre de personnes qui y habitent. L'intérieur se divise généralement en trois parties séparées. La première pièce, à l'avant, sert de réserve à nourriture. La deuxième pièce, au milieu, est le logement. La troisième pièce, à l'arrière, est utilisée comme abri pour

les animaux. Les petites fermes de nos villages seront organisées de cette manière jusqu'au XXe siècle. Les premières maisons sont parfois isolées, mais le plus souvent elles sont groupées en hameaux. Elles sont bâties les unes près des autres sans se toucher, ce qui évite la propagation des incendies.

L'AGRICULTURE ET L'ÉLEVAGE

À la fin de la Préhistoire, les hommes cessent peu à peu de vivre uniquement de la chasse et de la cueillette. Ils commencent à élever des animaux et à cultiver des plantes, devenant ainsi agriculteurs et éleveurs.

Pendant très longtemps, les hommes chassent, pêchent et cueillent des légumes et des fruits sauvages pour se nourrir. À la fin de la Préhistoire, ils apprivoisent des animaux et cultivent des plantes. Ils domestiquent d'abord le chien, qui les accompagne à la chasse, surveille leurs campements, garde leurs troupeaux. Ils élèvent aussi des moutons, des chèvres, des porcs, des bœufs, des chevaux, de la volaille. Ces animaux leur procurent de la viande, du lait, de la laine, des œufs, des plumes, etc., ou apportent leur force musculaire pour porter ou tirer de lourdes charges. Nos ancêtres apprennent également à cultiver des céréales pour faire des galettes de farine, des légumes pour accompagner et varier les repas, du lin pour confectionner des vêtements, des graines diverses pour en extraire l'huile, etc.

La chasse, la pêche et la cueillette ne sont plus que des activités secondaires. Les hommes consacrent l'essentiel de leur temps à travailler la terre et à soigner le bétail. Cette nouvelle manière de vivre restera en usage chez nous jusqu'au XIXe siècle. Pendant cette longue période de notre histoire, la plupart des gens de chez nous seront agriculteurs et éleveurs.

LE GRAND COMMERCE

Les hommes de la Préhistoire ne fabriquent pas tout ce qui leur est nécessaire pour vivre. Ils doivent se procurer certains produits ailleurs. Au temps des Gaulois, ces échanges deviennent un véritable commerce, utilisant la monnaie.

Au début, les échanges se font entre voisins. Peu à peu, les objets échangés viennent de plus loin. Certaines personnes se spécialisent dans l'achat, le transport et la vente des marchandises. Elles servent d'intermédiaires entre les fabricants et les clients. Elles sont les ancêtres de nos commerçants d'aujourd'hui.

C'est au temps des Gaulois, vers 600 avant notre ère, que le grand commerce se développe réellement. Les marchands de nos régions vendent des matières premières et des produits artisanaux aux habitants des pays méditerranéens. Ils leur achètent des objets et des denrées qu'ils revendent ensuite chez nous.

Le développement du commerce entraîne celui de l'artisanat. Dans les villes et les bourgades, des artisans tiennent une boutique à côté de leur atelier. Ils y vendent les produits qu'ils fabriquent eux-mêmes. Artisanat et commerce se complètent. Cette association sera longtemps une caractéristique de l'activité économique des villes de nos régions.

Au départ, les marchands utilisent le troc : un bien est échangé directement contre un autre bien de la même valeur. Plus tard, pour faciliter le commerce, le prix est payé avec des petits lingots de métal. Vers 550 avant notre ère, ces lingots prennent une forme circulaire, sont aplatis et reçoivent une marque : c'est l'invention de la monnaie.

LES INÉGALITÉS SOCIALES

Au temps des premiers agriculteurs-éleveurs, les hommes ne sont plus aussi égaux entre eux qu'au temps des chasseurs-cueilleurs. La vie en société devient aussi plus agressive.

Les richesses augmentent avec la pratique de l'agriculture et de l'élevage, mais ces richesses ne sont pas réparties d'une manière juste entre toutes les personnes. Une classe de nobles s'approprie les terres, les troupeaux, les matières premières. Elle contrôle les échanges commerciaux. Cette situation favorise les inégalités. Dans nos régions, c'est surtout à l'époque des Gaulois que ces inégalités apparaissent clairement. Un petit nombre de guerriers et de prêtres dominant la masse des paysans, des artisans et des esclaves. Cette domination est politique : les guerriers et les prêtres dirigent le pays sans demander l'avis du peuple. Elle est aussi économique : les paysans, les artisans et les esclaves vivent pauvrement, mais c'est leur travail qui enrichit les nobles.

Pour imposer leur domination, les puissants n'hésitent pas à faire usage de la force. Ils cherchent aussi à augmenter leurs richesses et à étendre leur pouvoir par tous les moyens, y compris en guerroyant avec leurs voisins. La vie en société devient plus agressive. Dans les tombeaux, des ossements portent des traces de lutte. Les armes se multiplient et se perfectionnent. De plus en plus de villages sont bâtis à des endroits facilement défendables et certains s'entourent de palissades fortifiées. Nos ancêtres vivent désormais avec la peur de connaître la guerre.

L'ÉCRITURE

L'événement qui indique traditionnellement le passage de la préhistoire à l'histoire est l'invention ou l'usage de l'écriture.

L'écriture naît du besoin des hommes de communiquer entre eux lorsqu'ils sont éloignés les uns des autres, soit dans l'espace (envoyer un message à quelqu'un qui se trouve ailleurs), soit dans le temps (prendre note de quelque chose pour ne pas l'oublier ou pour que d'autres plus tard en aient connaissance). Les messages parlés, en effet, ne s'entendent pas très loin et disparaissent immédiatement. Cette communication peut avoir une utilité pratique (donner un ordre, établir une comptabilité, etc.). Elle peut aussi avoir un but littéraire (raconter des histoires, exprimer des sentiments, des pensées, des croyances, etc.).

L'écriture apparaît au Proche-Orient vers 3000 avant notre ère. Elle est utilisée dans nos régions peu avant leur conquête par les Romains, vers 50 avant notre ère. Les écritures les plus anciennes représentent les objets, les actions et les idées par des dessins. Ensuite, elles utilisent ces dessins pour exprimer des mots et des syllabes. Enfin, elles les associent à des sons bien précis. Au départ, les

dessins sont très figuratifs et donc très nombreux. Il faut faire de longues études pour apprendre à lire et à écrire et les scribes sont rares. Puis, petit à petit, les signes deviennent plus abstraits, plus faciles à tracer, moins nombreux. Vers 1600 avant notre ère, en Syrie-Palestine, des scribes imaginent un système très simple d'une vingtaine de lettres dont chacune correspond à un seul son parlé : c'est l'origine de l'alphabet. Cette invention très importante permettra plus tard l'accès pour tous à la lecture et à l'écriture, ce qu'on appelle « alphabétisation ».

L'OUTIL ET L'ARME

Ce sont les premiers hommes qui fabriquent les premiers outils et armes. Ces objets sont d'abord rudimentaires, puis ils se perfectionnent. Longtemps, ils sont en pierre, en bois, en os. Les outils et armes en métal sont inventés à la fin de la Préhistoire.

Les premiers outils et les premières armes datent de l'époque où l'homme apparaît sur la terre. Ce sont de simples galets rendus tranchants en les cassant. Puis, la façon de découper les blocs de pierre se perfectionne. Les hommes sont peu à peu capables de fabriquer des lames très fines et des pointes très résistantes qu'ils utilisent pour couper, racler, gratter, percer, etc.

Les outils et les armes anciens ne sont pas uniquement en pierre. Ils sont aussi en bois végétal, en bois d'animal, en os. Nos ancêtres brisent ces bois et ces os, les scient, les percent ou les creusent pour en faire des manches, des poignées, des pointes, des aiguilles, etc. Beaucoup d'outils inventés dès les débuts de l'humanité existent toujours sous des formes modernes et sont toujours utilisés quotidiennement : couteaux, scies, haches, marteaux, pics, etc.

Les outils et les armes en métal datent de la fin de la Préhistoire. Les hommes utilisent d'abord des pépites de cuivre et de fer qu'ils travaillent comme des blocs de pierre. Ils découvrent plus tard comment les fondre pour en retirer le métal et comment couler ce métal fondu dans des moules pour lui donner différentes formes. Ils apprennent aussi comment mélanger certains métaux entre eux pour les rendre plus résistants. Les premiers outils et armes sont en cuivre, puis en bronze (mélange de cuivre et d'étain), puis en fer. L'invention de la métallurgie marque le début d'une nouvelle époque de notre histoire : l'âge des métaux.

LA MAÎTRISE DU FEU

Dès qu'il maîtrise le feu, l'homme devient capable de mieux agir sur la nature. Les sciences et les techniques actuelles n'existeraient pas sans cette capacité à utiliser le feu acquise durant la Préhistoire.

Depuis au moins à 500 000 ans, les hommes utilisent le feu pour se chauffer. Ils installent un foyer devant l'entrée de leurs huttes ou de leurs tentes. Plus tard, ils le placent à l'intérieur de leurs cabanes. Sans feu, il est impossible d'habiter les régions froides. C'est grâce à lui que les hommes quittent les régions chaudes dont ils sont originaires et peuplent la terre entière.

Les hommes se servent du feu pour cuisiner. C'est ainsi qu'ils grillent la viande, cuisent les légumes et font bouillir

l'eau, en plongeant des galets brûlants dans des outres en peau ou dans des vases en céramique.

Le feu, c'est aussi la lumière qui permet de veiller la nuit et de pénétrer dans des endroits sombres. Sans feu, il n'existerait pas de grottes peintes.

Le feu a de nombreux usages techniques : redresser le bois, casser la pierre, préparer des colorants, fabriquer des colles, cuire l'argile pour le durcir et en faire des récipients, fondre les minerais pour en tirer le métal. En faisant cela, nos ancêtres s'interrogent sur les éléments qui composent les objets et sur la manière dont ils se transforment sous l'effet du feu. Ce sont les premiers pas de ce que nous appelons aujourd'hui une réflexion scientifique.

LA NAISSANCE DE L'ART

Les premières œuvres d'art connues datent de plus de 30 000 ans. Dès cette époque, les hommes se servent de la peinture, de la sculpture et de la gravure pour exprimer leurs sentiments, leurs pensées, leurs croyances.

Parmi les œuvres d'art de la Préhistoire, les peintures rupestres sont particulièrement célèbres. Les techniques utilisées sont déjà bien au point. Les artistes dessinent un brouillon sur la surface à peindre en s'aidant d'un morceau de charbon de bois ou d'une pointe sèche. La couleur est appliquée avec un pinceau, un tampon ou un pochoir. Les couleurs sont variées : jaune, brun, rouge, noir. Le bleu et le vert sont inconnus. Le blanc est celui de la roche calcaire. Les volumes sont représentés par des dégradés de couleurs et par l'utilisation du relief des parois rocheuses.

Les thèmes sont partout semblables. Les hommes de la Préhistoire peignent surtout des animaux, plus rarement des personnes. La composition des dessins est toujours réfléchie. Les bisons et les chevaux occupent le centre. Les rennes, les cerfs et les félins sont situés en dehors. Des contours de mains et des signes abstraits (points, lignes, carrés, cercles, etc.) apparaissent ici et là et sont peut-être une forme très ancienne de langage. Les spécialistes pensent que les peintures préhistoriques illustrent des légendes. Ces œuvres ne montrent pas des scènes de la vie quotidienne des chasseurs-cueilleurs de la Préhistoire. Elles expriment plutôt leurs idées et leurs croyances.

L'art préhistorique ne comporte pas que des peintures. Les sculptures et les gravures sont aussi très intéressantes : statuettes modelées dans l'argile, figurines taillées dans la pierre, l'ivoire et le bois d'animal, gravures ornant des parois rocheuses, etc.

L'ARCHITECTURE MONUMENTALE

Dans nos régions, les premiers grands bâtiments en pierre sont construits à la fin de la Préhistoire. Ce sont des tombeaux collectifs et des temples. Certains d'entre eux existent toujours.

Les tombeaux portent le nom de dolmens. Ils comportent un couloir conduisant à une chambre funéraire. Les parois sont faites de gros blocs de pierre dressés verticalement. Ces blocs sont parfois ornés de dessins géométriques. Le plafond est composé de lourdes dalles horizontales. Le plus souvent, une butte de terre recouvre le tout.

De cette époque datent également des pierres simplement dressées qu'on appelle menhirs. Ces pierres sont de toutes les dimensions et de toutes les formes. Les plus hautes atteignent une dizaine de mètres. La plupart sont laissées à l'état naturel. Quelques-unes sont décorées de gravures ou même sculptées. Certaines sont isolées, d'autres sont groupées. Dans ce cas, elles ne sont pas disposées n'importe comment. Elles sont alignées ou mises en cercle. Leur position semble dépendre du mouvement des astres, dont nos ancêtres ont déjà une bonne connaissance.

LE SOUCI DES DÉFUNTS

Durant les derniers millénaires de la Préhistoire ancienne, nos ancêtres commencent à prendre soin de leurs défunts. Leurs gestes de respect témoignent d'une réflexion sur la mort et donc sur le sens de la vie.

Le défunt est le plus souvent inhumé sous un monticule de terre ou sous des blocs de pierre à l'intérieur d'une grotte. Généralement, un seul défunt est déposé dans la tombe, mais il existe des sépultures collectives, contenant plusieurs corps enterrés ensemble ou successivement. Le mort est déposé sur le dos ou sur le flanc, les jambes étendues ou

légèrement fléchies, les bras allongés ou repliés sur la poitrine. Souvent, le sol est tapissé d'ocre et le colorant est également saupoudré sur le corps et la tête du défunt. Celui-ci est paré de quelques bijoux. Des objets familiers et de la nourriture sont placés près de lui. Cette façon d'inhumer s'applique aussi bien aux femmes qu'aux hommes, aux enfants qu'aux adultes. Outre l'inhumation, il existe d'autres pratiques funéraires : crémation, décharnement, etc. Elles ont laissé peu de traces.

Pendant la Préhistoire récente, c'est un véritable culte des morts qui s'affirme. On voit apparaître et se multiplier les cimetières. Les inhumations se font encore en pleine terre, comme autrefois, mais de plus en plus de défunts reposent dans un coffre en pierre ou en bois recouverts par une dalle ou un tertre. De même, les cendres des défunts incinérés sont recueillies dans une urne qui est enterrée. Une distinction s'affirme entre les sépultures des humbles, d'aspect modeste, et celles des puissants, à l'architecture soignée et monumentale.

Tous ces gestes témoignent d'un respect évident pour les défunts. S'agit-il de leur exprimer de l'affection, de se protéger d'eux, de les préparer à entrer dans une nouvelle vie qui suivrait la mort ? Il est impossible de connaître les raisons exactes de cette attitude qui annonce notre façon de

Antiquité gallo-romaine et Haut Moyen Âge

de – 50 à 1000

LES MIGRATIONS GERMANIQUES

Vers 400, des Germains pénètrent dans nos régions. Ils s’y installent durablement. Ils restent cependant minoritaires.

La majorité des habitants actuels de notre pays sont les descendants des agriculteurs-éleveurs qui vivaient chez nous à la fin de la Préhistoire. À plusieurs reprises au fil du temps, des migrants sont venus grossir cette population, mais sans la remplacer.

Après la conquête de la Gaule par les Romains, par exemple, ceux-ci sont peu nombreux à s’installer chez nous. De même, lorsque vers 400, les Germains pénètrent dans l’Empire romain, ils y restent minoritaires, sauf dans les régions proches du Rhin. Là, ils imposent leurs langues. Cet événement est à l’origine des communautés linguistiques qui se partagent aujourd’hui notre pays.

Vers 800, d’autres peuples germaniques, originaires de Scandinavie, lancent des assauts contre nos régions. Ils ne s’y installent pas non plus, sauf en Normandie, le « pays des hommes du nord ». Ces Scandinaves se livrent à des pillages, mais ils pratiquent surtout le commerce avec les gens de chez nous.

LA MAISON MÉDITERRANÉENNE

Les premières maisons en matériaux durs de notre histoire sont construites au temps des Gallo-Romains. Longtemps, les gens de chez nous désireux de bâtir des demeures solides et durables imiteront la façon de faire des Romains.

Après la conquête de nos régions par Rome, les gens riches construisent leurs habitations à la manière des Romains, en ville comme à la campagne. Ils utilisent la pierre et la brique pour les murs, la tuile ou l’ardoise pour les toits. Les autres continuent à vivre dans des chaumières semblables à celle de la Préhistoire. Les bâtiments agricoles et artisanaux, eux aussi, restent bâtis en bois, en torchis et en chaume.

Dans les villes, il existe de vastes demeures bâties sur de grands terrains, mais on y trouve surtout, comme aujourd’hui, des petites maisons mitoyennes et des immeubles à appartements de plusieurs étages. Dans les campagnes, les habitations gallo-romaines portent le nom de « villas ». Il en existe de deux types. En périphérie urbaine, beaucoup sont résidentielles. Elles sont habitées par des citadins fortunés. Ailleurs, les villas sont des exploitations agricoles. Grandes ou petites, elles se composent habituellement de deux parties. L’une, la plus étendue, est réservée au travail. Elle comprend des étables, des granges, des remises, des ateliers, etc. L’autre partie, plus petite, est le logis du maître.

À l’intérieur des belles maisons gallo-romaines, on trouve diverses pièces : salle à manger, salon, cuisine, salle de réception, chambres à coucher, salle de bains, latrines, etc. Ces habitations sont confortables. Certaines de ces pièces sont équipées d’un système de chauffage à air chaud circulant sous le sol et dans l’épaisseur des murs. Les pavements sont ornés de mosaïques. Les murs sont décorés de fresques. Les fenêtres reçoivent un vitrage. On s’en rend compte, c’est déjà notre façon de concevoir une demeure agréable.

L’AGGLOMÉRATION URBAINE

Plusieurs de nos villes actuelles ont été fondées à l’époque gallo-romaine. Jusqu’alors, il n’existait pas de villes dans nos régions.

Les premières villes de nos régions sont bâties après la conquête par les Romains. C’est le cas, par exemple, de Tournai, de Tongres et d’Arlon en Belgique ; de Bavay, d’Amiens, de Reims, de Metz dans le nord de la France ; de Cologne et de Trèves en Allemagne.

Ces villes sont construites de façon ordonnée : elles ont un plan régulier. Les rues sont rectilignes et se coupent à angle droit. Les places ont une forme rectangulaire. Comme aujourd’hui, les personnes désireuses de construire une

maison doivent obtenir l'accord des responsables de la ville. Ils doivent aussi respecter certaines dimensions, ne pas déborder sur la rue, etc.

Les terrains sont occupés par deux types d'habitations, comme aujourd'hui : des maisons individuelles et des immeubles collectifs. Les premières occupent de grandes parcelles et sont réservées aux gens riches. Les seconds, construits en hauteur, sont habités par les gens modestes.

L'ÉDIFICE PUBLIC

Certaines de nos villes d'origine gallo-romaine ont conservé des vestiges de leurs monuments antiques. Ces monuments ont longtemps servi de modèles à nos urbanistes et à nos architectes.

Dans les villes gallo-romaines, comme dans les nôtres, des édifices publics s'intercalent entre les habitations. Ils répondent aux divers besoins des citoyens : administration, commerce, loisirs, cultes, etc. Leur présence sert aussi à embellir la ville, car ces bâtiments sont construits en veillant à la beauté de leur architecture.

La ville possède une grand-place appelée « forum ». Ce mot latin nous est resté pour désigner un lieu de rassemblement et de discussion. Autour de cette place principale sont disposés des boutiques, des temples et une grande salle de réunion appelée basilique. Les premiers chrétiens copieront l'architecture des basiliques romaines pour construire leurs églises. Certaines d'entre elles portent encore ce nom aujourd'hui.

Ailleurs dans la ville, d'autres édifices sont réservés aux loisirs. Les thermes, par exemple, sont des installations de bains qui comprennent aussi une salle de gymnastique et un terrain de sport. Le théâtre est un bâtiment à ciel ouvert équipé de gradins, on y joue des pièces comiques ou sérieuses. L'amphithéâtre est une construction qui fait penser à nos stades actuels, on y assiste à des combats de gladiateurs ou d'animaux sauvages. Dans le cirque, qui correspond à notre hippodrome, se déroulent des courses de chars.

LE RÉSEAU ROUTIER

Les Romains créent le premier réseau routier de notre histoire. Ce sont eux aussi qui mettent au point les techniques de construction de chaussées solides et durables.

Au temps des Gaulois, il existait déjà chez nous de bons chemins. Les Romains améliorent ce réseau routier en construisant des chaussées reliant les villes entre elles. Des voies moins importantes se rattachent à ces chaussées. Elles conduisent vers les bourgades et les grosses exploitations agricoles. Contrairement aux routes actuelles, réservées surtout à la circulation des personnes et des marchandises, les chaussées romaines servent surtout au déplacement rapide des soldats et des fonctionnaires.

Construites par l'armée et les gens qui habitent à proximité, les chaussées romaines sont rectilignes et possèdent des fondations solides. Dans la traversée des villes, elles sont habituellement dallées. Dans la campagne, elles sont le plus souvent recouvertes de gravier.

Les chaussées romaines annoncent nos autoroutes. Tous les 30 km environ, un relais principal comprend une auberge, une écurie pour soigner ou remplacer les chevaux, un atelier pour entretenir ou réparer les attelages. Tous les 10 à 15 km, un relais plus petit, offre aux voyageurs la possibilité de faire une halte sans gêner la circulation. Des colonnes itinéraires, ancêtres de nos panneaux indicateurs, précisent les directions à prendre. Des bornes milliaires (tous les mille pas, environ 1500 m) indiquent les distances à parcourir. Ce sont les ancêtres de nos bornes kilométriques. Comme nous, les voyageurs gallo-romains disposent de cartes routières qui indiquent les itinéraires à suivre, les localités à traverser, la longueur des trajets, etc.

LA GROSSE EXPLOITATION AGRICOLE

Sous l'influence des Romains, de grosses exploitations agricoles se développent dans nos régions. Leurs produits nourrissent la population locale. Ils servent aussi à faire du commerce avec les autres régions de l'Empire romain.

Les terres fertiles sont déboisées et cultivées. De grandes exploitations agricoles sont créées un peu partout. Les agriculteurs produisent surtout des céréales, des légumes et des fruits. Les pommes, les poires, les prunes, les cerises, les pêches sont introduites chez nous à cette époque. Des moyens techniques déjà utilisés par les Gaulois améliorent les rendements. Les paysans fertilisent le sol à l'aide d'engrais naturel. Ils utilisent des charrues équipées de roues pour retourner la terre. Ils emploient des moissonneuses mécaniques pour couper le blé. Une partie de la production est exportée vers les bords du Rhin pour nourrir les militaires qui défendent la frontière.

Certaines exploitations se consacrent plutôt à l'élevage : porcs, moutons, chevaux, oies, etc. Elles produisent de la viande, de la graisse, des peaux, de la laine, etc. Les charcuteries fabriquées chez nous sont connues et demandées jusqu'en Italie.

À l'époque gallo-romaine, de nombreuses exploitations agricoles possèdent des ateliers d'artisans. Les métiers du bâtiment sont bien représentés : tailleurs de pierre, maçons, briquetiers, tuiliers, etc. La céramique, la verrerie, la métallurgie se développent et exportent leur production au loin. Les tissus, les draps, les couvertures sont vendus partout dans l'Empire romain.

L'ARMÉE DE CONCEPTION MODERNE

L'armée romaine est la première véritable armée de notre histoire. Elle laissera le souvenir d'une force militaire bien organisée et très efficace. Elle sera longtemps un modèle.

L'armée romaine est organisée comme une armée moderne. Elle se compose d'une trentaine de légions dont chacune compte environ 6000 hommes. Chaque légion est subdivisée en dix cohortes de 600 hommes et chaque cohorte en trois manipules de 200 hommes. Un manipule rassemble deux centurions de 100 hommes. Notre vocabulaire utilise encore ces mots anciens : légion et cohorte désignent un grand nombre de personnes, manipule se retrouve dans notre verbe manipuler, etc.

Les légionnaires sont aidés dans leurs tâches par des troupes auxiliaires. Celles-ci sont formées d'hommes appartenant aux peuples conquis ou provenant de l'étranger. En plus d'une armée de terre, Rome possède aussi une force navale et fluviale.

L'armée romaine est hiérarchisée. Elle est commandée par l'empereur et ses généraux. Chaque légion est dirigée par un état major réunissant les officiers supérieurs et chaque unité de la légion obéit à des sous-officiers.

Parmi les soldats, certains sont des militaires spécialisés. Ils sont chargés, par exemple, de construire des ponts et des routes, d'installer et d'entretenir des camps, de transmettre des signaux, d'assurer les approvisionnements, de veiller à la bonne santé des hommes et des animaux.

Comme les soldats d'aujourd'hui, les légionnaires romains font régulièrement des exercices d'entraînement : marche, course, saut, nage. Ils apprennent à manier les armes : glaive, javelot, fronde, arc. Ils participent à des manœuvres militaires sur des terrains aménagés dans ce but ou en pleine nature.

LES INSTITUTIONS POLITIQUES ET ADMINISTRATIVES

Les Romains organisent nos régions de la même manière que les autres parties de leur empire. Ils les divisent en provinces, elles-mêmes découpées en cités. Ces dernières possèdent des institutions qui annoncent les nôtres.

Après leur conquête par les Romains, nos régions sont divisées en plusieurs provinces. Chaque province est dirigée par un gouverneur. Nommé par Rome, le gouverneur est à la tête de l'administration provinciale. Il veille au maintien de l'ordre. Il assure la sécurité des personnes et des biens. Il rend la justice. Il commande les légionnaires stationnés sur son territoire. Il supervise les grands travaux publics.

Les provinces sont découpées en plusieurs cités. Chaque cité possède les mêmes institutions : un conseil, des magistrats, une assemblée.

Le conseil est composé des personnes les plus riches et les plus influentes. Il dirige la cité.

Les magistrats, nommés par les membres du conseil, gèrent les finances, la police, la justice, les travaux, etc.

Pour discuter du bon fonctionnement de la cité, le conseil demande l'avis d'une assemblée qui réunit l'ensemble des citoyens.

Au moment de la conquête de nos régions par les Romains, il y a peu de citoyens. À la fin du I^{er} siècle de notre ère, nos régions ne sont plus considérées comme des territoires conquis. Les gens de chez nous sont alors plus nombreux à devenir citoyens romains.

LES ROYAUMES ET LES ROIS

Jusqu'au XX^e siècle, presque tous les pays d'Europe étaient dirigés par un roi. Ce régime politique* est apparu au début du Moyen Âge. Il existe encore dans certains pays, comme le nôtre.

À partir de 450 environ, la partie ouest de l'Empire romain se décompose en plusieurs pays. À la tête de chacun d'eux se trouve un roi. Le roi dirige son royaume comme si celui-ci lui appartenait personnellement. Il ne fait pas la

différence entre ce qui est public et ce qui est privé. De plus, son pouvoir est héréditaire : il se transmet de père en fils.

Pour l'aider dans sa tâche, le roi s'entoure de nobles. Il choisit ses conseillers et ses hauts fonctionnaires parmi les membres de sa famille et des familles influentes du royaume. Ces personnes ne sont pas toujours très fidèles. Certaines cherchent à devenir puissantes, à écarter leurs concurrents et même à prendre la place du roi.

Ce sont également des nobles – comtes, ducs, marquis, etc. – qui gouvernent les différentes régions du royaume. Ils dirigent l'administration, collectent les impôts, rendent la justice, commandent l'armée. Beaucoup ne sont pas très dévoués ni très obéissants. Ils se soucient plutôt de s'enrichir et de transmettre leur territoire à leurs descendants, ce qui fait du tort au bon fonctionnement de l'État.

L'ÉCOLE

Dans nos régions, les premières écoles datent du temps des Gallo-Romains. C'est aussi à ce moment que les gens de chez nous adoptent la langue et la culture des Romains.

L'école des Romains est l'ancêtre de la nôtre. Comme la nôtre, elle comprend trois niveaux d'enseignement : le primaire, le secondaire et le supérieur. À partir de l'âge de 7 ans, les enfants vont à l'école primaire pour apprendre à lire, à écrire et à compter. Vers 12 ans, ils commencent l'école secondaire pour acquérir une bonne connaissance du latin par la lecture des grands auteurs romains. Vers 17 ans, ils fréquentent l'enseignement supérieur. Ils s'y entraînent à bien parler et à bien raisonner pour devenir avocats, hommes politiques ou fonctionnaires. À chaque niveau d'études, les connaissances littéraires ont la priorité. Les connaissances mathématiques, scientifiques et techniques occupent peu de place. L'enseignement est privé et payant. Il est réservé aux enfants des familles riches. Il n'existe pas d'écoles partout. On les trouve surtout dans les villes, plus rarement à la campagne.

Lorsque les Romains prennent la direction de nos régions, la langue parlée est le gaulois. Petit à petit, nos ancêtres apprennent à s'exprimer en latin, la langue qui est utilisée dans l'administration, les tribunaux, l'enseignement, l'armée. Cette langue donnera naissance plus tard au français. Les gens de chez nous adoptent aussi l'alphabet latin, qui est toujours le nôtre.

Nous avons aussi hérité des Romains les noms de nos mois. Plusieurs d'entre eux conservent le souvenir de dieux romains : janvier (Janus), mars (Mars), mai (Maia). D'autres rappellent des grands personnages de l'histoire romaine : juillet (Julius), août (Augustus). D'autres encore portent la numérotation qu'ils avaient durant l'Antiquité, lorsque l'année commençait en mars : septembre (sept), octobre (huit), novembre (neuf), décembre (dix). Plusieurs de nos jours portent des noms de dieux romains : mardi (Mars), mercredi (Mercure), jeudi (Jupiter), vendredi (Vénus).

Représentés par des lettres, les chiffres romains sont toujours en usage, notamment sur certains monuments, sur les cadrans d'horloge ou de montre, dans les manuels d'histoire, etc. Toutefois, ils ne servent plus aux calculs, car leur maniement est fort compliqué.

Au temps des Gallo-Romains, nos ancêtres découvrent les œuvres des savants, des écrivains et des artistes latins. Lentement, ils prennent l'habitude de penser comme les

Romains. La culture latine devient la base de la nôtre. Elle l'est restée jusqu'à nos jours.

LE LIVRE ET L'ÉCRITURE ACTUELLE

Notre façon de lire et d'écrire date du début du Moyen Âge. Les rouleaux sont remplacés par des cahiers. Nos caractères actuels d'écriture sont mis au point. Les mots sont séparés dans les textes et les phrases sont ponctuées.

Vers le IV^e siècle, les rouleaux de papyrus sont remplacés par des feuillets de parchemin attachés les uns aux autres pour former des cahiers, comme nous le faisons aujourd'hui. Pour fabriquer un livre, plusieurs cahiers sont reliés entre eux et placés sous une solide couverture. Celle-ci reçoit souvent une ornementation. L'utilisation de cahiers rend plus facile le travail d'écriture et permet d'illustrer les textes avec des enluminures et des miniatures, ce qui devient habituel à partir de 700 environ.

Vers 770, dans les ateliers d'écriture de plusieurs monastères de nos régions, des moines copistes s'efforcent d'écrire d'une manière plus lisible. Ils mettent au point une écriture soignée et élégante qu'on appellera plus tard la minuscule caroline, du nom de Charlemagne (*Carolus* en latin), le roi qui dirige alors notre pays. Elle est l'ancêtre de nos actuels caractères d'imprimerie.

Jusqu'alors, les mots étaient collés les uns aux autres dans les textes. Il fallait lire ceux-ci à haute voix pour les comprendre. L'habitude de séparer les mots et de découper les phrases par des signes de ponctuation date aussi des débuts du Moyen Âge. Cela permet de mieux comprendre les textes et de pratiquer la lecture silencieuse.

LE CHRISTIANISME

Au II^e siècle de notre ère, des religions nouvelles commencent à être connues dans nos régions. Vers 400, l'une de ces religions l'emporte sur les autres : le christianisme.

Il y a environ 2000 ans, en Palestine, beaucoup de personnes pensent qu'il est temps de transformer le monde pour le rendre meilleur et répondre ainsi à la volonté de Dieu. Des prédicateurs parcourent le pays en demandant aux hommes et aux femmes de changer leur manière de vivre et de penser pour permettre la venue du Royaume de Dieu sur la terre. Parmi ces prédicateurs figure Jésus dit le Nazaréen, c'est-à-dire le très pieux et aussi celui qui parle au nom de Dieu. Le message de Jésus est simple : pour que le Royaume de Dieu puisse se réaliser sur la terre, les hommes doivent vivre fraternellement, en s'aimant les uns les autres. Les humbles sont d'accord avec Jésus, mais les puissants se méfient de lui et décident de le faire taire. Jésus est arrêté, jugé, condamné à mort et crucifié. Les disciples de Jésus n'acceptent pas sa mort. Ils affirment que leur maître est ressuscité. Ils vont plus loin. Ils prétendent que Jésus est le Christ, le fils de Dieu, Dieu lui-même, et aussi qu'il est le Messie attendu par les Juifs depuis plusieurs siècles. Ainsi naît une religion nouvelle, le christianisme, qui se répand lentement à travers l'Empire romain.

Vers la même époque, d'autres cultes font aussi leur apparition : celui du dieu Mithra venu de Perse (Iran actuel), celui de la déesse Isis venu d'Égypte, etc. Le culte de Christ finit par l'emporter. Des communautés de chrétiens se

forment partout et, en 392, le christianisme devient la religion officielle de l'Empire romain.

L'ÉVANGÉLISATION ET LA CHRISTIANISATION

L'évangélisation de nos régions, commencée au temps des Gallo-Romains, se poursuit après l'arrivée des Germains. C'est durant le VII^e siècle que nos ancêtres adoptent la religion chrétienne.

Les missionnaires commencent par évangéliser nos ancêtres. Ils leur font connaître Jésus-Christ et son enseignement. Ils les invitent à devenir chrétiens. Ils leur demandent d'oublier leurs anciens dieux, de détruire leurs idoles et de transformer leurs temples en églises.

Les missionnaires s'efforcent ensuite de christianiser nos ancêtres, c'est-à-dire de les amener à pratiquer l'enseignement de Jésus-Christ dans leur vie de tous les jours. Pour cela, ils fondent des monastères et créent des paroisses.

Les monastères accueillent les personnes qui désirent vivre leur foi avec ferveur. En menant une vie chrétienne aussi parfaite que possible, les moines montrent l'exemple autour d'eux. Il existe encore aujourd'hui dans nos régions des religieux qui appartiennent à des communautés fondées à l'époque de l'évangélisation. C'est le cas, par exemple, des moines bénédictins, qui sont les disciples de Benoît de Nursie (480-547), l'auteur d'une règle de vie religieuse très connue et toujours en usage.

Les paroisses aident les fidèles à pratiquer leur foi dans de bonnes conditions. Elles ont à leur tête un curé et possèdent une église où tout le monde se réunit pour assister aux cérémonies religieuses. Le curé y prêche la parole de Dieu. Il y administre les sacrements. Cette manière d'encadrer et d'animer les communautés chrétiennes locales existe toujours.

L'ISLAM

À l'époque où nos ancêtres adoptent le christianisme, une religion nouvelle, l'islam, apparaît en Arabie. Elle devient très vite l'une des principales religions du monde.

Une religion nouvelle se répand en Arabie au VII^e siècle. Elle est fondée par le prophète Mahomet. Mahomet naît à La Mecque vers 570. Selon ses disciples, vers 610, l'archange Gabriel lui apparaît et lui apporte la « Révélation » de la Parole de Dieu (Allah). Celle-ci est transcrite dans le Coran (« Récitation »), le livre saint des musulmans (« ceux qui confient leur âme à Dieu »). Mahomet consacre alors sa vie à faire connaître l'islam (« soumission à Dieu »). Il est d'abord peu écouté. Les puissants s'opposent à lui. Mahomet est obligé de fuir La Mecque. Cet événement, qui a lieu en 622, s'appelle l'Hégire (« Émigration ») et marque le début de l'ère musulmane. Mahomet se réfugie avec ses fidèles à Yathrib, qui portera plus tard le nom de Médine (« La Ville »). Il y organise la première communauté des croyants et, à partir de là, répand la foi nouvelle dans toute l'Arabie.

Mahomet meurt à Médine en 632. Dans les années qui suivent sa mort, les Arabes font connaître l'Islam dans les pays du Proche-Orient, du Moyen-Orient et du pourtour de la Méditerranée. À l'est, ils vont jusqu'en Inde. À l'ouest,

ils occupent l'Espagne et s'avancent en France, où ils sont arrêtés près de Poitiers en 732 par Charles Martel, grand-père de Charlemagne. Vers 750, l'empire arabe est un des plus vastes et des plus civilisés de l'histoire. Durant les siècles suivants, la religion fondée par Mahomet continue à s'étendre et à rayonner. Elle est aujourd'hui pratiquée par

de nombreuses personnes partout dans le monde, y compris dans nos régions.

Moyen Âge

de 1000 à 1450

LE DÉCOLLAGE DÉMOGRAPHIQUE

Entre 1000 et 1350, la population de nos régions augmente fortement. Partout, elle double. En certains endroits, elle triple.

Entre 1000 et 1350, les décès diminuent et les naissances augmentent. Le climat est meilleur et la terre mieux cultivée. Les famines sont plus rares. Mieux nourris, les gens vivent plus vieux. Les femmes mettent au monde plus d'enfants. Nos régions sont alors très peuplées. Vers 1350, la terrible Peste noire se propage chez nous. Cette épidémie fait beaucoup de victimes : un tiers des habitants meurt et, en certains endroits plus touchés, la moitié. Nos régions restent pourtant parmi les plus peuplées du monde, car le nombre d'hommes et de femmes avait fortement augmenté durant les deux siècles précédents.

Nombreux et jeunes, nos ancêtres n'hésitent pas à se déplacer pour trouver, si nécessaire, des conditions de vie meilleures. Ils quittent leur village pour défricher de nouvelles terres et créer de nouveaux lieux de vie. Les espaces cultivés s'élargissent. Les noms de commune en « sart » (Rixensart, Sart-Eustache, Cul-des-Sarts, Lodelinsart, etc.) rappellent ces défrichements, et les noms en « neu » (Neuville, Neufchâteau, etc.) conservent le souvenir des nouveaux lieux de vie.

Jusqu'à l'an 1000, à plusieurs reprises, des populations venues d'ailleurs s'installent dans nos régions, qui sont alors faiblement peuplées. Dès la fin du XIe siècle, l'augmentation du nombre d'habitants est si forte que la situation se retourne. Des gens venus de chez nous s'installent dans des pays lointains : Europe de l'Est, Espagne, Proche-Orient.

LA FIXATION DES VILLAGES

C'est au Moyen Âge que se fixent la plupart de nos villages. Ils sont longtemps les lieux où vivent et travaillent la majorité de nos ancêtres.

Peu avant l'an 1000, les gens de chez nous prennent l'habitude de vivre groupés en villages. Les maisons isolées ici et là dans la campagne se font plus rares. Les endroits habités ne changent plus de place.

Tous les villages présentent un plan assez semblable. Ils comportent habituellement quelques dizaines d'habitations disposées sans ordre précis autour d'une église et de son cimetière. Des jardins, des vergers et des pâtures s'intercalent entre les maisons. Les terres cultivées entourent la zone habitée. L'horizon est fermé par des bosquets ou des bois. Des chemins partent du centre du village vers l'extérieur. Ils donnent accès aux champs et conduisent vers les localités voisines. Entre les maisons, des sentiers facilitent le passage d'un endroit à l'autre. Cette ancienne disposition des lieux est toujours visible dans de nombreux villages de nos régions.

Au départ, beaucoup de villages forment des clairières au milieu des bois. À partir du XIIe siècle, les défrichements se multiplient. Les paysans étendent les terres cultivées. Les clairières s'élargissent et finissent par se rejoindre. Cela donne au paysage de nos campagnes ces horizons ouverts que nous observons encore aujourd'hui.

LA MAISON VILLAGEOISE

La maison villageoise mise au point au temps des premiers agriculteurs-éleveurs reste en usage tout au long du Moyen Âge, mais elle se perfectionne.

La maison villageoise du Moyen Âge perfectionne la maison rurale de la Préhistoire récente. Elle est plus petite et abrite une seule famille. Elle est construite en bois, en torchis et en chaume, comme autrefois, mais elle reçoit un soubassement en pierre pour éviter le contact entre le sol et les matériaux périssables. Les poutres sont mieux fixées les unes aux autres par l'usage de tenons et de mortaises, ce qui rend la construction plus rigide et plus solide. Les poutres principales sont apparentes. Elles forment ce qu'on appelle des colombages. Les parois en torchis sont plus

soignées et blanchies à la chaux, ce qui chasse la vermine. Le sol est en terre battue, ce qui réduit l'humidité. Les fenêtres sont plus grandes et protégées par des volets qui ferment mieux. Le toit de chaume laisse moins passer la pluie. Les cloisons intérieures et les planchers sont mieux ajustés. Hommes, bêtes et récoltes sont séparés.

Le logis se divise habituellement en deux parties. Une pièce sert de séjour et de cuisine. On y prépare les repas, on y mange et on y vit. À partir du XIII^e siècle, cette pièce est équipée d'une cheminée. La fumée qui s'en échappe est le signe que la maison est habitée. On parle de « foyer » pour la désigner. Nous en conservons le souvenir dans nos expressions « fonder un foyer », « être sans foyer », etc. L'autre pièce du logis est la chambre à coucher. Elle occupe parfois l'étage de la maison. C'est au Moyen Âge qu'on commence à aménager des espaces de vie sous les toitures.

LA FORMATION DES VILLES

La plupart des villes actuelles de nos régions remontent au Moyen Âge. À l'origine, ce sont des petites localités où se regroupent des marchands et des artisans.

Les villes médiévales sont surtout habitées par des marchands et des artisans. Elles jouent le rôle de marché local. Les paysans des alentours viennent y vendre les produits de leurs fermes et y acheter les articles qu'ils ne trouvent pas dans les villages. Certains de ces articles sont apportés par les marchands, qui sont encore ambulants, d'autres sont fabriqués sur place par les artisans.

Pour vivre du commerce, les villes s'établissent dans des endroits bien situés, au point de rencontre de deux cours d'eau, au croisement d'une route et d'une voie navigable, près d'un débarcadère, etc. On y vient facilement. Mais on peut aussi s'y réfugier en cas de danger, car les villes sont aussi bâties à des endroits bien protégés, près d'un château fort, au milieu d'un marais, etc.

De plus, les villes sont entourées par une enceinte. L'enceinte est une solide muraille longée par des fossés, renforcée par des tours et munie de portes fortifiées. Elle a aujourd'hui disparu, mais on repère son emplacement par la présence de rues en forme de cercle souvent appelées « boulevards ». Ceux-ci occupent l'endroit où se trouvaient autrefois les murailles et les fossés. Les autres rues s'éloignent du centre-ville comme les branches d'une étoile. Elles partent de la grand-place, où se dressent l'hôtel de ville et souvent aussi l'église principale, et elles s'en vont dans toutes les directions. C'est pourquoi, quand on observe le plan de nos vieilles villes d'origine médiévale, on voit qu'il est à la fois rayonnant et concentrique.

LA MAISON CITADINE

La maison citadine traditionnelle* est mitoyenne*, étroite et haute. Ce type de maisons, que nous voyons encore dans nos vieux centres-villes, a été mis au point au Moyen Âge.

Les maisons citadines du Moyen Âge sont construites comme les maisons villageoises. Elles utilisent les mêmes matériaux : le bois, le torchis* et le chaume*. Elles présentent cependant des différences. Elles sont bâties en hauteur sur des terrains étroits et comportent plusieurs niveaux.

Contrairement aux maisons villageoises, les maisons citadines sont collées les unes aux autres le long des rues. Certaines s'appuient même sur les édifices publics. Cela présente un gros inconvénient : lorsqu'un incendie se déclare, le feu passe vite d'une maison à l'autre et il arrive souvent qu'un quartier soit détruit, parfois même une ville entière. Pour cette raison, vers 1500, les autorités urbaines* imposent l'usage de la brique ou de la pierre pour les murs, de la tuile ou de l'ardoise pour les toitures. C'est alors que les maisons citadines prennent l'aspect que nous leur connaissons.

Dans les villes de chez nous au Moyen Âge, les maisons sont disposées perpendiculairement à la rue. Leur pignon* se situe en façade. De là vient notre expression « avoir pignon sur rue » pour désigner une personne connue de tous. Les gens modestes habitent en effet dans des ruelles ou des cours. Ils n'ont pas une maison donnant sur la rue.

LE CHÂTEAU FORT

Nos paysages renferment encore de nombreux vestiges de bâtiments datant de l'époque médiévale. Parmi ceux-ci figurent les châteaux forts.

Au Moyen Âge, certains villages de chez nous possèdent un manoir où résident le seigneur, sa famille, ses domestiques et ses quelques hommes d'armes. Ce manoir est habituellement doté d'un donjon, tour fortifiée qui symbolise le pouvoir du seigneur et où il est possible de se réfugier en cas de danger.

Il ne faut pas confondre le donjon seigneurial avec un château fort. À l'origine, le château fort est un monticule de terre entouré d'une palissade et surmonté d'une tour en bois. Vers 1150, aux endroits stratégiques, certains de ces châteaux primitifs font place à de véritables forteresses, construites de manière à être difficilement accessibles et facilement défendables, au milieu d'un étang ou au sommet d'un rocher.

Bâtis en pierre, les châteaux forts sont conçus pour résister à un siège. Pour se défendre efficacement, ils font appel à des techniques de construction qui sont à la base de notre architecture militaire. Protégés par une enceinte renforcée de tours et de portes fortifiées, les châteaux forts renferment une cour basse (d'où vient notre mot « basse-cour ») où l'on trouve des ateliers, des écuries, des caves à provisions, des citernes, un puits, une caserne qui abrite la garnison. Ils comportent aussi une cour haute et un donjon où se retirent les défenseurs lorsque la cour basse est prise par les assaillants. Le donjon comprend une salle de séjour, une cuisine, des chambres, une chapelle. C'est là que loge le maître du château.

L'ABBAYE

Outre les châteaux forts, nos paysages comptent encore d'autres importants vestiges du Moyen Âge : les abbayes.

Les abbayes sont habitées par des religieux qui désirent quitter le monde pour vivre leur foi chrétienne le mieux possible. Pour cette raison, elles sont souvent construites dans des endroits retirés et calmes, à l'écart des villages et des villes.

Le plan des abbayes est presque partout le même. Le bâtiment principal est l'église, car les religieux sont d'abord des personnes qui, chaque jour, consacrent beaucoup de temps à prier. Sur le côté de l'église se trouve un cloître, sorte de jardin intérieur où les religieux se retirent pour penser à Dieu en silence. Le cloître est entouré de galeries couvertes qui donnent accès au réfectoire, à la cuisine, à la cave à provisions, au parloir, au dortoir, etc. L'une de ces pièces est la salle du chapitre. Les moines s'y réunissent tous les jours en présence de l'abbé pour discuter des affaires du monastère. Certains s'y font réprimander pour mauvaise conduite. De là viennent nos expressions « avoir voix au chapitre » et « se faire chapitrier ». À l'extérieur, l'abbaye possède d'autres bâtiments : une menuiserie, une forge, une brasserie, etc. Au-delà de ces ateliers s'étendent le potager, le verger, parfois un vignoble, puis les champs et les prairies, les étangs et les bois.

Jusqu'au XII^e siècle, la plupart des abbayes se situent à la campagne. À partir du XIII^e siècle, des religieux s'installent aussi dans les villes. Ils y fondent des couvents dont le plan intérieur est comparable à celui des abbayes.

LES MODES VESTIMENTAIRES

À la fin du Moyen Âge, les habits masculins et féminins commencent à présenter des différences. C'est aussi à cette époque que les modes vestimentaires font leur apparition.

Vers 1350, les hommes et les femmes ne portent plus des vêtements semblables. Dans la haute société, les hommes s'habillent d'un pourpoint et de chausses, les femmes d'un corsage et d'une jupe. Cette différence entre les vêtements masculins et féminins durera longtemps. C'est seulement de nos jours que les hommes et les femmes portent à nouveau des tenues assez semblables.

La mode fait son apparition. Les nobles et les grands bourgeois changent régulièrement leur garde-robe. Au début, les vêtements sont colorés. Vers 1500, les personnes distinguées s'habillent de façon moins voyante : veste ou robe en drap sombre et chemise en toile claire. Porter du noir et du blanc est un signe d'élégance. Il l'est resté jusqu'à nos jours dans le vêtement de cérémonie.

Chez les gens simples, les vêtements sont sans recherche ni coquetterie. À la campagne, chacun ne possède qu'un beau costume ou qu'une belle robe. Il en prend grand soin et ne le porte que les jours de fête. Le reste du temps, il s'habille de guenilles. En ville, les citadins se procurent chez les fripiers les habits dont les riches se débarrassent. C'est ainsi que la mode se répand dans toutes les couches de la population urbaine.

LES CHEMINS VICINAUX

La plupart de nos chemins vicinaux remontent au Moyen Âge. Beaucoup de vieilles rues de nos centres-villes datent également de cette époque.

Jusqu'en 1700 environ, nos ancêtres voyagent peu et vont rarement loin. Il n'y a pas de grand-routes. Dans les campagnes, les chemins conduisent vers les champs, les prairies, les bois et, au-delà, vers les villages voisins. Tous ces chemins sont sinueux. Ils contournent les pentes trop

raides. Ils changent de direction pour traverser à gué les cours d'eau. Ils font un détour pour ne pas approcher un château dont le maître a mauvaise réputation ou, au contraire, pour passer près d'une église où se trouve le tombeau d'un saint connu pour ses miracles. Cet ensemble tortueux de chemins est à l'origine de notre réseau de routes vicinales. Il existe encore au cœur de nos vieux centres-villes des ruelles, des passages couverts, des impasses, etc. qui compliquent aujourd'hui la circulation et le stationnement des voitures. Beaucoup remontent à l'époque médiévale. Ils rappellent un temps où l'on se déplaçait partout à pied. La rue était alors un espace où l'on travaillait, où l'on discutait avec ses voisins, où les enfants jouaient. Cette rue n'était pas très propre. Une rigole encombrée d'ordures occupait le milieu. Pour ne pas se salir ni être éclaboussé, il fallait « tenir le haut du pavé », c'est-à-dire marcher le long des façades des maisons, ce que faisaient les nobles et les bourgeois. Cette expression nous est restée pour désigner la manière de se comporter des personnes qui occupent une place importante dans la société.

L'ÉCONOMIE RURALE TRADITIONNELLE

Au Moyen Âge, les paysans étendent les terres cultivées. Ils perfectionnent leurs méthodes de travail et leur outillage. L'économie de nos régions commence à se développer. Les conditions de vie s'améliorent lentement.

Durant l'époque médiévale, la majorité des habitants de nos régions vivent du travail de la terre, de l'élevage du bétail et de l'exploitation de la forêt. Toutes les terres fertiles sont cultivées pour nourrir une population qui augmente. Partout, entre 1100 et 1250, les paysans défrichent les bois, assèchent les marécages, construisent des digues le long des fleuves et au bord de la mer pour agrandir les surfaces cultivables.

Les paysans perfectionnent leurs méthodes de travail et leur outillage pour obtenir de meilleurs rendements. La charrue creuse plus profondément la terre. L'assolement triennal donne aux sols le temps de se reposer entre deux récoltes. Les engrais naturels rendent les champs plus fertiles. Le fer remplace le bois dans la fabrication des outils. Le collier d'épaule augmente la force des bêtes de trait. L'économie de nos régions se développe et les conditions de vie de nos ancêtres s'améliorent peu à peu.

À la fin du Moyen Âge, le travail agricole évolue dans les campagnes proches des villes. Pour répondre aux besoins des citadins, les paysans cultivent moins de céréales et plus de légumes et de fruits. Ils produisent du lait et de la viande. Ils entretiennent des vignes. Ils font pousser des plantes et élèvent des animaux utiles aux métiers de la draperie (laine, lin, colorants), de la cordonnerie (cuir), du livre (parchemin). Près des villes, l'agriculture et l'élevage ne visent plus seulement à nourrir les gens. Les paysans font du commerce et cherchent à s'enrichir.

L'ARTISANAT URBAIN

Pendant très longtemps, tous les objets nécessaires à la vie quotidienne sont fabriqués à la main par les artisans. Il existe des artisans dans les campagnes, mais c'est surtout dans les villes qu'on les trouve.

Vers 1150, les artisans des campagnes (forgerons, charpentiers, charrons, etc.) ne sont plus obligés de travailler pour leur seigneur et de vivre sur son domaine. Certains s'installent au village où ils forment une catégorie sociale nouvelle, différente de celle des paysans.

De nombreux artisans s'établissent en ville. Ils se regroupent habituellement par quartier et par rue, entre gens du même métier. Autour de la Grand-Place de Bruxelles par exemple, les noms des rues conservent le souvenir de leurs fonctions médiévales : rue des Brasseurs, rue des Teinturiers, rue des Fripiers, rue des Bouchers, rue des Chapeliers, etc.

Les artisans des villes s'organisent pour défendre leurs intérêts vis-à-vis des nobles et des grands bourgeois. Ils fondent pour cela des associations d'entraide appelées « métiers ». Chaque métier possède une « charte » qui détermine les conditions de travail, veille à la bonne qualité des produits fabriqués, limite la concurrence, etc. Ce sont les premières formes, dans notre histoire, de réglementation du travail et de protection des travailleurs. Dans le cadre de ces associations professionnelles, les artisans réfléchissent aussi à la façon de partager le pouvoir politique avec les élites qui dirigent les villes, ouvrant la voie à une société urbaine plus démocratique.

LA SÉDENTARISATION DU COMMERCE

Vers 1200, la plupart des marchands cessent de se déplacer en permanence. Ils se fixent en ville. À la même époque, le commerce devient une activité économique importante dans nos régions.

Au départ, le commerce est surtout local. Les paysans vendent les produits de leur travail au marché le plus proche et y achètent les objets qu'ils ne trouvent pas au village. Il existe cependant un commerce plus large. Ce commerce dépend de marchands qui se déplacent pour rencontrer leurs clients. À la fin du XIIe siècle, ces marchands commencent à se fixer dans les villes. Celles-ci présentent divers avantages : elles sont bien protégées, facilement accessibles, peuplées et animées.

Installés dans les villes, les marchands prennent conscience de leur importance politique et sociale. Pour défendre leurs intérêts, ils forment des « guildes », ancêtres des associations patronales d'aujourd'hui. Peu à peu, ils partagent le pouvoir avec les dirigeants urbains et deviennent des personnes respectées et influentes.

À la fin du Moyen Âge, les marchands des principales villes des bords de la mer du Nord et de la mer Baltique forment une association commerciale très dynamique : la « Hanse ». Bruges y joue un rôle important. Vers 1400, elle est une sorte de capitale économique du nord de l'Europe. Les traces de cette époque y sont encore très nombreuses, ce qui en fait un lieu de visite très apprécié des touristes venus du monde entier.

Il existe alors dans nos grandes villes ce qu'on peut déjà appeler des « hommes d'affaires », désireux de s'enrichir en faisant du commerce. Ils importent* des matières premières qu'ils font transformer en objets par les artisans. Ils exportent vers les pays voisins les produits fabriqués dans nos régions. Ils vendent aux gens de chez nous des articles achetés à l'étranger.

LE CALENDRIER DES FÊTES

Notre calendrier des jours fériés date du Moyen Âge. Nous célébrons les mêmes fêtes que nos ancêtres de cette époque. Ces fêtes, qui sont celles de la religion chrétienne, s'alignent sur le déroulement annuel des travaux agricoles.

La fête la plus importante est Pâques (Résurrection de Jésus-Christ). Cette fête est célébrée peu après l'équinoxe de printemps, avant la période des grands travaux agricoles. Elle est précédée par une semaine de prière et de recueillement : la semaine sainte, qui commence le dimanche des Rameaux (Entrée solennelle de Jésus-Christ à Jérusalem) et se termine avec le Vendredi saint (Passion de Jésus-Christ).

Après Pâques, tout le monde travaille aux champs. Les fêtes sont moins nombreuses et plus courtes : Ascension (Montée de Jésus-Christ au ciel), Pentecôte (Descente du Saint-Esprit sur les apôtres) et Fête-Dieu (Saint-Sacrement). Les travaux de l'été ne sont interrompus que par la Saint-Jean-Baptiste (prophète qui prépare la venue de Jésus-Christ sur terre), le 24 juin, au solstice d'été, et par l'Assomption (Montée de la Vierge Marie au ciel), le 15 août, à la fin des moissons.

La saison d'hiver s'annonce par la fête de Toussaint (Célébration de tous les saints), le 1er novembre, qui marque la fin des grosses activités agricoles. La Saint-André, le 30 novembre, ouvre une période de pénitence de quatre semaines : l'avent. Celle-ci prépare Noël (Naissance de Jésus-Christ), le 25 décembre, solstice d'hiver. Le temps de Noël est la plus longue période festive de l'année. Elle dure une douzaine de jours et se termine par l'Épiphanie (Adoration de l'enfant Jésus par les Rois mages), le 6 janvier.

À l'approche du printemps, la période de carnaval commence à la Chandeleur (Présentation de Jésus au Temple et Purification de la Vierge Marie), le 2 février, et se termine le Mardi gras. Le lendemain, mercredi des Cendres, débute le carême, longue période de pénitence et de jeûne qui prépare à la fête de Pâques.

L'INSTITUTION DU MARIAGE

C'est au Moyen Âge que le consentement des époux devient une condition nécessaire pour les unir et que la cérémonie du mariage prend la forme que nous connaissons.

Autrefois, le célibat était exceptionnel, sauf chez les religieux. Pour faire face aux difficultés de l'existence, presque tout le monde se mariait. Le travail à la ferme, à l'atelier, à la boutique, etc. exigeait que le mari et la femme se soutiennent et s'entraident. Il fallait donc bien choisir son conjoint. Pour cela, les parents décidaient habituellement avec qui leurs enfants devaient se marier. Le mariage était un arrangement entre deux familles. Le consentement des futurs époux, tout comme leurs sentiments, avaient assez peu d'importance.

Cette situation commence à évoluer à partir des années 1150. L'Église fait du mariage un sacrement et impose des conditions pour pouvoir se marier. Les fiancés doivent être d'accord de vivre ensemble. Le choix du conjoint ne peut plus être imposé par personne. L'engagement des époux doit être connu de tous et, pour cela, il doit se dérouler

devant des témoins au cours d'une cérémonie officielle et publique. Dès l'instant où le prêtre joint les mains des fiancés, ceux-ci sont unis pour toujours et doivent rester fidèles l'un à l'autre. En agissant ainsi, l'Église veut rendre plus solide et plus durable l'engagement des époux, leur donner plus de force pour fonder une famille stable et pour résister aux tracasseries de la vie.

LA COURTOISIE

C'est au Moyen Âge que les hommes, ceux du moins qui appartiennent à la noblesse, commencent à se comporter de façon plus respectueuse des femmes.

À partir du XII^e siècle, les nobles apprennent à être polis, aimables et discrets lorsqu'ils sont en présence de femmes. On dit d'eux qu'ils sont « courtois », c'est-à-dire qu'ils agissent comme doivent le faire les personnes qui fréquentent les cours royales ou princières. Nos expressions « faire la cour », « courtiser » ou, tout simplement, se conduire de manière « courtoise » conservent le souvenir de ce changement dans les comportements de nos ancêtres.

Toutefois, les femmes du Moyen Âge, même dans la bonne société, n'ont pas les mêmes droits que les femmes d'aujourd'hui. Elles restent soumises aux hommes. Au fil de leur vie, elles obéissent à leur père, puis à leur mari, puis à leurs fils. Le mari, par exemple, impose à sa femme son nom, son domicile, son statut social. C'est lui qui gère les biens familiaux, qui exerce l'autorité sur les enfants. Sa femme ne peut rien faire sans son accord. Cette situation d'infériorité se maintiendra jusqu'au XX^e siècle. Elle est cependant atténuée par la bonne entente des conjoints. La femme apporte son aide à la ferme, à l'atelier, à la boutique, etc. Son mari respecte son travail et prête une oreille attentive à ses conseils. En outre, dans le cadre des croyances religieuses, la femme est l'égale de l'homme face à Dieu. Elle mérite donc le même statut dans la société humaine.

LES LIBERTÉS CIVIQUES

Entre 1100 et 1250 environ, les habitants des villages et des villes de chez nous obtiennent de leur seigneur des « libertés ». Celles-ci, qui sont les premières de notre histoire, s'étendent ensuite à tous les habitants des principautés.

Aux XI^e et XII^e siècles, les seigneurs accordent des libertés à leurs paysans. Ces droits sont mis par écrit dans un document appelé « charte ». En général, les villageois sont autorisés à diriger eux-mêmes leur village, à s'entendre entre eux pour exploiter les terres, à rendre eux-mêmes la justice, sauf les cas graves qui restent l'affaire du seigneur.

À la même époque, les habitants des villes obtiennent eux aussi des libertés. Un bourgmestre et des échevins dirigent la cité, fixent et collectent les impôts locaux, décident des travaux publics, assure la justice. Le seigneur juge seulement les crimes. Il se réserve aussi le commandement de la milice urbaine.

Au XIV^e siècle, en plus des chartes de libertés des villageois et des citadins, d'autres chartes accordent des libertés à l'ensemble des habitants d'une même principauté. Ces chartes, qu'on appelle par exemple Paix de Fexhe (1316) dans la principauté de Liège ou Joyeuse entrée (1356) dans

le duché de Brabant, sont les lointains ancêtres de nos actuelles Constitutions.

L'UNIFICATION DE NOS RÉGIONS

Nos régions sont longtemps émiettées en principautés indépendantes et même parfois rivales. Au XV^e siècle, les ducs de Bourgogne les réunissent et leur imposent des institutions semblables.

Jusqu'au début du XV^e siècle, nos régions sont composées de principautés indépendantes les unes des autres : un Liégeois ne se confond pas avec un Brabançon, un Namurois avec un Luxembourgeois. Il reste de nos jours des traces de cette situation médiévale : les Liégeois, par exemple, sont encore très fiers de leur ancienne principauté. On dit parfois d'eux qu'ils ont toujours « l'esprit principautaire ». Vers 1450, les principautés de nos régions sont regroupées en un seul ensemble appelé « Pays-Bas bourguignons ». Ce vaste territoire couvre le nord de la France, le Grand-duché de Luxembourg, la Belgique et les Pays-Bas actuels. À la suite de mariages, d'héritages, d'achats, etc. les ducs de Bourgogne se retrouvent à la tête de la plupart des principautés – Flandre, Namur, Brabant, Hainaut, Luxembourg, etc. – qui sont devenues nos provinces. Seule la principauté de Liège fait exception. Elle restera indépendante jusqu'en 1795.

Les ducs de Bourgogne imposent à toutes les principautés de fonctionner de la même façon. Chaque principauté a désormais à sa tête un seul et même prince, le duc de Bourgogne lui-même. Dans chacune d'elles, le prince s'entoure d'un conseil dont il choisit les membres. Chaque principauté possède une assemblée réunissant les représentants de la noblesse, du haut clergé et des grands bourgeois. Sa fonction principale est de voter l'impôt, ce qui lui permet de donner un avis sur la politique menée par le prince. Cette assemblée est une forme ancienne de notre Parlement.

LES UNIVERSITÉS

Les plus anciennes universités d'Europe datent du Moyen Âge. Les méthodes d'enseignement mises au point à cette époque sont la base de celles que nous utilisons encore dans nos écoles.

Jusqu'au XII^e siècle, l'enseignement supérieur est donné dans les écoles des monastères et dans celles des cathédrales. Les étudiants qui fréquentent ces écoles sont surtout des religieux. Les gens instruits de cette époque appartiennent presque tous à l'Église. Celle-ci s'occupe seule de l'enseignement. Les études ont pour but de mieux comprendre la Bible et les textes des auteurs chrétiens.

À partir du XIII^e siècle, dans plusieurs grandes villes d'Europe, des maîtres et des étudiants s'associent pour fonder une « université », c'est-à-dire une communauté scolaire qui ne dépend plus directement de l'Église. Ces universités accueillent les religieux, mais aussi les laïques désireux de faire des études supérieures.

Les universités sont organisées en plusieurs facultés. Les étudiants commencent leurs études par la faculté des arts. Celle-ci assure les connaissances de base. Les étudiants ont ensuite le choix entre la théologie, le droit canon, le droit civil et la médecine. Comme aujourd'hui, pour obtenir un

diplôme, il faut réussir des examens d'année en année. Il faut aussi rédiger un travail de fin d'études et le défendre en public.

Dans les universités du Moyen Âge, les professeurs mettent au point une méthode d'enseignement nouvelle et originale. Cette méthode est toujours utilisée dans nos écoles. Au point de départ d'une leçon, il y a une question. Pour y répondre, il faut consulter les ouvrages écrits par les spécialistes du sujet. Cette lecture entraîne une discussion. À la fin de celle-ci, le professeur établit une conclusion. L'étudiant doit apprendre cette conclusion et être capable d'appliquer la méthode qui a permis de répondre à la question de départ.

LE MACHINISME

Au Moyen Âge, nos ancêtres commencent à faire usage de machines. Ils perfectionnent des inventions anciennes et découvrent des techniques nouvelles dont certaines sont toujours utilisées.

Pendant longtemps, les hommes utilisent uniquement la force des animaux pour porter et déplacer des objets lourds. À partir de l'an 1000 environ, ils apprennent à mieux se servir de cette force animale. Par exemple, le collier fixé sous la gorge du cheval est remplacé par un collier qui s'appuie sur ses épaules. L'animal peut ainsi tracter des charges plus lourdes sans s'étrangler. Des fers protègent ses sabots et l'aident à se tenir debout plus fermement. Les attelages sont tirés par des chevaux placés en file et non plus en ligne, ce qui augmente leur efficacité.

Nos ancêtres utilisent davantage la force des cours d'eau. Nos régions possèdent des rivières aux eaux abondantes. Elles s'équipent un peu partout de moulins à eau. Déjà connus au temps des Gallo-Romains, ces moulins sont actionnés par des roues à aubes. Le mouvement de la roue fait tourner des engrenages qui entraînent les meules servant à moudre le grain. Il peut aussi faire tourner des courroies qui actionnent des machines : scie, soufflets de forge, marteaux pour battre le fer ou fouler les draps, etc.

LA MESURE MÉCANIQUE DU TEMPS

Notre manière de déterminer l'heure et de calculer les années vient directement de l'époque médiévale.

Jusqu'au XIIIe siècle, les journées sont découpées à la manière romaine. Les heures ont une durée inégale. La nuit, elles sont plus longues en hiver et plus courtes en été. Le jour, elles sont plus courtes en hiver et plus longues en été. Les instruments de mesure du temps sont encore ceux du monde antique. Nos ancêtres utilisent des cadrans solaires pour connaître l'heure, des sabliers, des chandelles graduées, des vases à écoulement d'eau pour calculer le temps qui passe. À partir du XIVe siècle, grâce à l'invention de l'horloge mécanique, la mesure des heures devient plus précise. Le jour et la nuit sont découpés en périodes de durée égale. Ces heures de soixante minutes, qui sont toujours les nôtres, sont communiquées aux citadins par les cloches des beffrois. Sur ceux-ci ou sur la façade des hôtels de ville est installé un cadran d'horloge visible de tous. À la suite de cette mécanisation du temps, les gens apprennent à vivre et

à travailler autrement, selon des horaires plus stricts qui annoncent ceux que nous connaissons.

Avant que le christianisme ne transforme les mentalités, nos ancêtres pensaient que le temps était cyclique et que les époques revenaient périodiquement à la manière des saisons. L'Église leur enseigne que le temps a un début et une fin. Entre ce commencement et cet accomplissement se situe un événement majeur : l'Incarnation. L'homme médiéval prend l'habitude de classer les événements historiques « avant » et « après » la naissance de Jésus-Christ, et non plus à partir de la date légendaire de la fondation de la ville de Rome. Il crée ainsi ce qu'on appelle « l'ère chrétienne », la nôtre. Il rompt aussi avec la tradition antique de l'éternel retour et définit un temps linéaire, continu et irréversible, comme nous.

LA LITTÉRATURE EN LANGUE POPULAIRE

Au Moyen Âge, la littérature savante est écrite en latin, langue des personnes instruites. La plupart des gens ne comprennent pas le latin. Pour eux est rédigée une littérature en langue populaire.

Dès le début du XIIe siècle, une littérature s'adresse à la noblesse. Les chansons de geste et les romans de chevalerie sont des récits pleins de merveilleux et de fantastique qui racontent les exploits de guerriers exceptionnels. Au XIIIe siècle, les troubadours et les trouvères vont de cours princières en châteaux pour y déclamer des poèmes d'amour. Au XIVe siècle, des écrivains, ancêtres de nos journalistes, racontent les événements de leurs temps en veillant à mettre en valeur les grands personnages afin de leur plaire.

Vers la fin du XIIe siècle, les bourgeois disposent d'une littérature conçue pour eux. Les fabliaux, par exemple, se moquent des religieux, des seigneurs et des paysans. Les premières pièces de théâtre se jouent au pied des cathédrales. Les thèmes sont d'abord la vie de Jésus, de Marie, des apôtres et des saints. Un théâtre non religieux se développe ensuite. Il fait une grande place aux farces.

À partir du XIVe siècle, il existe également une littérature pieuse en langue populaire. Des chrétiens instruits mettent par écrit leurs réflexions religieuses. Ces textes inquiètent l'Église, qui les interdit, car elle pense que les fidèles ne sont pas capables de comprendre seuls l'enseignement de Jésus-Christ et qu'ils ont besoin pour cela de l'aide des prêtres.

L'ART ROMAN ET L'ART GOTHIQUE

De nombreux bâtiments construits au Moyen Âge embellissent toujours nos villages et nos villes. Ils se répartissent en deux grands styles artistiques : le roman et le gothique.

Pendant l'âge roman, aux XIe et XIIe siècles, les grandes œuvres d'art se trouvent surtout dans les campagnes. Les belles églises sont celles des abbayes. Elles renferment souvent les restes d'un saint dont on dit qu'il fait des miracles. Leur architecture est pensée pour faciliter la circulation des pèlerins qui viennent prier près du tombeau. Les maçonneries sont robustes, car elles portent des voûtes pesantes, en forme de demi-cylindre ou en arête. Les murs

sont épais. Les fenêtres sont petites. Pour faire connaître aux fidèles les événements importants de l'histoire sainte, des fresques sont peintes sur les murs et les plafonds, des sculptures sont taillées dans les chapiteaux des colonnes et des piliers, ainsi qu'aux tympanes des portes.

Pendant l'âge gothique, aux XIII^e et XIV^e siècles, les grandes œuvres d'art se trouvent surtout dans les villes. À cette époque, une idée religieuse nouvelle s'impose : Dieu est lumière. C'est ainsi qu'il noue contact avec les hommes. L'architecture des églises essaie de capturer la lumière. Les architectes ouvrent de grandes fenêtres dans les murs. Pour cela, ils doivent rendre les maçonneries plus légères et inventent les voûtes d'ogive. Grâce à celles-ci, ils peuvent élever les murs plus hauts et y percer des verrières. Ces verrières sont fermées par des vitraux. L'histoire sainte, qui se lisait auparavant sur les murs, se raconte maintenant sur les fenêtres.

À la fin du Moyen Âge, les monuments civils se multiplient : hôtels de ville, beffrois, halles, demeures seigneuriales, etc. Ces édifices sont eux aussi, le plus souvent, construits en style gothique.

LES MANIÈRES DE CROIRE ET DE PRIER

Les manières actuelles de croire et de prier des chrétiens de chez nous se sont formées principalement au Moyen Âge.

Beaucoup de croyances et de prières chrétiennes actuelles remontent à l'époque médiévale. Les gestes habituels de piété (signes de croix, mains jointes, genuflexions, etc.) datent de cette époque. Le plan des églises, leur décoration, les premières formes de musique sacrée (chant grégorien, polyphonie, etc.) apparaissent aussi en ce temps-là. Il en est de même du culte des saints, des processions, du purgatoire, des sacrements, des livres de prières en langue populaire, etc. De nombreux ordres religieux (bénédictins, cisterciens, dominicains, franciscains, etc.) fondés à cette époque existent toujours. Du Moyen Âge viennent également l'obligation du célibat des prêtres, le rôle du pape comme chef unique de l'Église catholique, etc.

Pour nos ancêtres du Moyen Âge, l'existence du bien et du mal a pour origine la lutte qui oppose Dieu et le diable. Le diable est un ange qui s'est révolté contre Dieu en emmenant ses compagnons, les démons. On peut le comparer à un

noble puissant, entouré de ses vassaux, qui refuse d'obéir au roi et qui tente de prendre sa place. Cette façon de penser a survécu jusqu'à nos jours dans la foi des humbles.

L'image traditionnelle de Dieu est aussi d'origine médiévale. La Bible affirme que Dieu a créé l'homme à sa ressemblance. Nos ancêtres imaginent Dieu sous les traits d'un vieillard assis sur un trône, comme un empereur ou un roi, contemplant la terre du haut du ciel. Cette représentation se retrouve encore dans nos illustrations naïves.

LA CRISE DE L'ÉGLISE

La crise de l'Église ne date pas d'aujourd'hui. Déjà au Moyen Âge, l'Église répondait mal aux attentes des fidèles.

L'Église médiévale est puissante, influente et riche. Elle domine la société, qui est alors entièrement chrétienne. Elle demande aux fidèles de pratiquer au mieux l'enseignement de Jésus-Christ dans leur vie de tous les jours, d'être humbles et pieux, vertueux et charitables, mais beaucoup de ses chefs vivent dans le luxe, se conduisent mal, se comportent de façon autoritaire. Déçus, certains chrétiens cherchent par eux-mêmes une meilleure façon de vivre leur foi. Cela déplaît à l'Église, qui considère les personnes insoumises comme des hérétiques, les poursuit devant ses tribunaux de l'Inquisition et les punit sévèrement.

Au XIII^e siècle, la situation s'aggrave. Les mouvements contestataires se multiplient. L'un d'entre eux exerce une forte influence : celui des frères franciscains. Pour leur chef, François d'Assise (1182-1226), la cupidité et l'esprit de domination sont les deux causes principales du malheur des hommes. Lui-même et ses disciples vivent pauvrement et humblement, à la manière de Jésus-Christ, parmi le petit peuple des campagnes et des villes. Ils refusent de s'enfermer dans de riches monastères et suppriment au sein de leur ordre les différences entre laïques et religieux, entre riches et pauvres, entre puissants et faibles.

Le pape de l'époque, Innocent III (1198/1216), prend conscience du risque d'éclatement qui menace l'Église. Il s'efforce de ramener vers elle les mouvements contestataires, en particulier celui de François d'Assise. La crise de l'Église connaît alors une accalmie, mais celle-ci est temporaire. Elle recommencera avec plus de force encore durant le XVI^e siècle.

Temps modernes

de 1450 à 1750

LES PREMIERS EMBELLISSEMENTS URBAINS

À partir du XVII^e siècle, certains quartiers sont modernisés dans les grandes villes de nos régions. Ces modernisations ont pour but d'embellir et d'assainir le cadre de vie d'un roi ou d'un prince.

Les villes de nos régions conservent longtemps leur aspect médiéval, souvent même jusqu'au XIX^e siècle. Les maisons ne sont pas bien alignées le long de la voirie. Les rues sont étroites, courtes et sinueuses. Beaucoup sont encore des chemins de terre poussiéreux l'été et boueux l'hiver. Il y fait sale. Des ordures traînent sur le sol et dans le creux des rigoles.

Dès le XVI^e siècle, les autorités communales demandent de mieux aligner les constructions. Les rues principales sont pavées et les immondices sont ramassées de temps à autre. Il faut cependant attendre le XVII^e siècle pour voir les premières modernisations. Dans quelques grandes villes, certains quartiers sont transformés pour les rendre plus beaux et plus propres. On y ouvre une place de forme géométrique au milieu des vieilles maisons. On y trace une avenue large et droite, bien pavée, bordée d'arbres, décorée de fontaines. Autour de cette place ou le long de cette avenue, on construit de beaux immeubles privés et publics utilisant la même architecture et la même décoration. À proximité, on aménage un parc offrant des promenades ombragées, des bassins munis de jets d'eau, etc. C'est habituellement un roi ou un prince qui décide ces transformations, car il souhaite vivre dans un environnement plus agréable. Il veut aussi, en embellissant sa capitale, montrer qu'il est riche et puissant.

LES PREMIÈRES CITÉS SOCIALES

Plusieurs de nos villes possèdent encore des ensembles d'habitations populaires datant des Temps modernes :

les béguinages. Ils sont, par certains aspects, les ancêtres de nos cités sociales et de nos cités jardins.

Les béguinages sont habituellement situés en dehors des centres-villes, à la limite de l'enceinte urbaine. Ils sont entourés par un mur de clôture qui sépare ses habitants de ceux des quartiers voisins. Ils accueillent des femmes célibataires ou veuves – appelées « béguines » – qui vivent pauvrement, de manière pieuse et qui gagnent un peu d'argent en faisant de petits travaux ménagers pour les gens des environs : lessive, repassage, couture, etc.

Dans les béguinages, les maisons sont bâties selon un même modèle et avec les mêmes matériaux, ce qui réduit les frais de construction. La plupart sont mitoyennes. Elles possèdent une courette ou un jardinet. Leur plan est très simple : une pièce avant et une pièce arrière. L'une sert de séjour et de lieu de travail, l'autre de cuisine et de chambre à coucher. Certaines maisons plus grandes ont un étage qui présente la même disposition que le rez-de-chaussée.

Outre les maisons individuelles, il existe aussi des demeures collectives où habitent les personnes les plus démunies et celles qui ne peuvent pas rester seules. On y trouve des pièces communes et des chambrettes individuelles.

Les béguinages comportent plusieurs bâtiments à usage collectif. Ils possèdent une église, une infirmerie, une ferme, une boulangerie, une brasserie, etc. Les béguines entretiennent aussi un potager, un verger, un jardin aux plantes médicinales, etc.

LE CHÂTEAU DE PLAISANCE

Le patrimoine monumental de nos régions compte un certain nombre de châteaux transformés ou construits aux Temps modernes.

Le perfectionnement de l'artillerie prive les châteaux forts médiévaux de leur rôle militaire. Dès le XV^e siècle, leurs propriétaires en font des résidences. Les douves se transfor-

ment en étangs et les berges en jardins. Les tours et les courtines sont percées de fenêtres et couvertes de toitures. Le donjon est aménagé pour le rendre moins inconfortable : il est mieux éclairé, mieux aéré, mieux chauffé et bien meublé.

À partir du XVI^e siècle, un nouveau type de château fait son apparition : le château de plaisance. Au départ, ce château conserve un aspect médiéval : tourelles, douves, pont-levis, etc. Assez vite, il ne comporte plus qu'un seul bâtiment disposé de part et d'autre d'une entrée monumentale. Les façades sont munies de hautes fenêtres rectangulaires. Les toitures sont mansardées ou dissimulées derrière une balustrade décorative. À l'intérieur, les belles pièces sont dotées de parquets, de murs peints, d'élégantes cheminées en marbre, de plafonds ornés de moulures, etc.

Le château de plaisance est situé au milieu d'un parc agrémenté de bosquets, de sentiers, de parterres, de pavillons, de bassins, de statues, etc. Une grande allée plantée d'arbres majestueux se dirige vers une cour d'honneur soigneusement pavée et fermée par de belles grilles en fer forgé. Le château de plaisance n'est pas seulement une résidence de luxe, c'est aussi une demeure de prestige. À travers lui, son propriétaire, aristocrate ou grand bourgeois, affirme son importance dans la société.

L'HÔTEL DE MAÎTRE

Au XVII^e siècle, les belles maisons citadines deviennent des habitations plus confortables où les espaces publics et privés sont mieux séparés. Elles sont les modèles des demeures bourgeoises des XIX^e et XX^e siècles.

À partir du XVII^e siècle, les belles maisons citadines perdent leur aspect médiéval. Le logis n'est plus à front de rue. Une cour d'honneur le précède. Elle est fermée par un mur muni d'un portail monumental. De part et d'autre, des communs servent d'écuries et de remises aux voitures. Derrière la maison s'étend un jardin agrémenté de parterres fleuris, de bassins, de statues.

Par souci d'intimité, les lieux accessibles aux visiteurs et ceux réservés à la famille sont séparés. Les pièces ne s'ouvrent plus les unes sur les autres, en enfilade. La circulation se fait par des couloirs et des paliers. Les pièces se spécialisent. Le séjour se divise en salle à manger et en salon. Les chambres sont plus petites et plus nombreuses. Parents et enfants ne dorment plus ensemble. Des pièces nouvelles apparaissent. Un boudoir, par exemple, est accolé à la chambre principale. Le maître ou la maîtresse de maison s'y retire pour rédiger sa correspondance, tenir ses comptes, lire, prier. Plus rarement, l'habitation est équipée d'une salle de bain et de toilettes.

La qualité et la beauté du décor sont une priorité plus encore que le confort. Les sols sont carrelés, dallés ou recouverts de parquets. Les murs sont habillés de papiers peints, de tissus, de lambris. Ils sont égayés par des tableaux et des portraits de famille. Les plafonds, ornés de moulures, sont munis de lustres. Les pièces principales, éclairées par de hautes fenêtres, possèdent une cheminée surmontée d'un grand miroir. Sur la tablette sont posés des chandeliers, des vases, une pendule. Des meubles variés et cossus équipent les différentes pièces et en spécialisent la fonction.

LE MOBILIER DOMESTIQUE

À partir du XVI^e siècle, les maisons s'équipent de meubles variés, fixes et réservés à un usage précis. Beaucoup d'entre eux annoncent les nôtres.

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, le mobilier domestique est rudimentaire : quelques bancs, quelques coffres, des planches posées sur des tréteaux en guise de table. Vers 1500, le mobilier se diversifie et se spécialise. L'armoire remplace le coffre. Elle se transforme en buffet dans la salle à manger, en garde-robe dans la chambre, en commode dans le salon. La chaise et le fauteuil remplacent le banc. Les petits meubles se multiplient. La vitrine met en valeur les beaux objets familiaux. Le secrétaire, avec son plan de travail et ses tiroirs, renferme les papiers de famille et le matériel d'écriture. L'horloge murale égrène le temps et sonne les heures. La coiffeuse, munie d'un miroir, est réservée à la toilette de la maîtresse de maison. Dans la chambre, le lit se fait monumental. Il s'isole par un baldaquin qui le protège des courants d'air et en augmente l'intimité. Ces meubles, dont certains sont volumineux et lourds, occupent une place fixe dans la maison et leur présence indique la fonction de la pièce.

Longtemps taillés par les charpentiers, les meubles sont désormais fabriqués par les ébénistes. Ils n'ont plus seulement une utilité pratique. Ils doivent embellir la demeure. D'abord peints, ils sont cirés ou vernis à partir du XVII^e siècle. En raison de leurs formes et de leurs ornements, ces meubles acquièrent un style qui permet aujourd'hui de les reconnaître et de les dater.

LES NOUVEAUX ALIMENTS

De nouveaux aliments et des boissons nouvelles, que nous apprécions toujours, sont consommés chez nous à partir des Temps modernes. Plusieurs procédés de conservation de la nourriture remontent aussi à cette époque.

Des légumes et des fruits tels que l'aubergine, le chou-fleur, l'épinard, l'abricot, la pêche, la prune, etc. ne sont pas originaires de nos régions. Ils viennent d'Orient. Ils sont connus chez nous à partir du Moyen Âge, mais leur culture ne débute vraiment qu'aux XVe-XVI^e siècles.

Après la découverte de l'Amérique par les Européens, en 1492, de nouveaux aliments, inconnus jusqu'alors, sont consommés chez nous : ananas, courge, haricot, tomate, pomme de terre, maïs, chocolat.

Aux Temps modernes, des boissons traditionnelles sont améliorées et des boissons nouvelles font leur apparition. Jusqu'au XVII^e siècle, le vin se boit jeune, car il devient vite aigre. L'utilisation de bouteilles bouchonnées permet une meilleure conservation. C'est alors que naissent les grands crus dont beaucoup existent toujours. L'utilisation du houblon donne à la bière le goût que nous aimons aujourd'hui. Produit à base de jus de pomme, le cidre connaît un succès grandissant à partir du XVI^e siècle. Trois boissons nouvelles changent les habitudes de vie de nos ancêtres. Dès 1520, le chocolat, venu du Mexique, est bu mélangé à du lait. Le thé, ramené de Chine, devient une boisson très appréciée à partir des années 1720. Le café, originaire des pays arabes, déjà connu vers 1615, est consommé de façon courante vers 1750.

Pour éviter que les aliments ne pourrissent, nos ancêtres les sèchent (légumes, fruits, herbes aromatiques), les fument (viande, poisson), les salent (viande, poisson, beurre), les suèrent (fruits), les enrobent de graisse (volaille), etc. Toutes ces techniques de conservation sont à l'origine de nombreuses spécialités culinaires dont nous nous régalaons encore de nos jours : charcuteries, fromages, confits, confitures, etc.

LE SAVOIR-VIVRE

Nos règles de politesse prennent forme au début des Temps modernes, notamment celles qui concernent les soins du corps.

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, tout le monde, y compris les nobles, se comporte d'une manière qui nous semblerait aujourd'hui impolie et malpropre. Nos ancêtres mangent avec les doigts. Ils font des renvois et des vents en public. Ils crachent n'importe où. Ils se mouchent avec les mains. Ils partagent leur paillasse avec d'autres clients dans les auberges et avec d'autres malades dans les hôpitaux. Ils se montrent nus. Ils font leurs besoins naturels sans discrétion. C'est à partir du XVI^e siècle que se forment les règles de savoir-vivre qui sont devenues les nôtres : se moucher discrètement, avoir un lit à soi, se comporter avec pudeur, faire ses besoins naturels à l'abri des regards, etc.

Le savoir-vivre est d'abord pratiqué dans les cours princières. Il est ensuite adopté par la bourgeoisie puis par tout le monde. La vie d'un prince et de son entourage se déroule comme une pièce de théâtre. Le courtisan se donne en spectacle. Il tente d'attirer l'attention du souverain pour obtenir ses faveurs : un emploi, un revenu, un logement, etc. Il sait qu'il n'est pas jugé seulement sur ses actes, mais aussi sur sa façon de se tenir et de parler. Il veille donc à toujours avoir les gestes et les paroles qui conviennent, à table comme au salon, à la promenade comme à la chasse. Ainsi se forme une société où la manière de se comporter en public doit respecter des règles précises. Celles-ci sont encore pratiquées aujourd'hui par les personnes bien éduquées.

LES ROUTES NATIONALES

Dans nos régions, les premières routes modernes sont construites au début du XVIII^e siècle. Elles sont les ancêtres de nos routes nationales actuelles.

C'est au début du XVIII^e siècle que sont construites les premières véritables routes modernes. Ces routes sont droites, larges, pavées, bordées de fossés et d'arbres. Partant de la capitale, elles se dirigent vers les villes principales, puis de celles-ci vers les villes secondaires. Des ingénieurs sont chargés de leur construction et des cantonniers de leur entretien.

Ces nouvelles routes servent aux déplacements des fonctionnaires et des militaires, mais leur rôle le plus important est économique. En reliant les villes entre elles et en traversant de nombreux villages, elles facilitent les échanges commerciaux. Elles permettent à l'agriculture et plus tard à l'industrie de se développer et de se spécialiser.

Grâce à ces routes nouvelles, les voyages deviennent plus rapides, plus sûrs, moins pénibles. En 1700, il faut trois à

quatre jours pour se rendre de Bruxelles à Paris et trois à quatre semaines pour aller de chez nous jusque dans le sud de la France. Vers 1800, après la construction des routes modernes, la durée de ces trajets est réduite de moitié.

À partir de 1750, les coches, qui circulaient de façon irrégulière, sont remplacés par les diligences qui respectent des horaires et des itinéraires précis. C'est la naissance de nos premiers réseaux de transport en commun.

LES MANUFACTURES

Durant les Temps modernes, l'économie de nos régions passe peu à peu d'une production artisanale à une production préindustrielle. L'atelier fait place à la manufacture, ancêtre de l'usine.

À la fin du Moyen Âge, certains produits étaient déjà fabriqués dans des ateliers situés en dehors des villes. C'était le cas, par exemple, des textiles. Cette manière de produire se développe au XVII^e siècle. Certains entrepreneurs concentrent des travailleurs en un même endroit, voire dans un même bâtiment. Ainsi se forment ce qu'on appelle des manufactures.

À cette époque, la pensée économique dominante – le mercantilisme – affirme que la quantité d'argent que possède un État fait sa richesse et sa puissance. Pour attirer l'argent, l'État doit augmenter ses exportations tout en réduisant ses importations. La création des manufactures aide à atteindre ce but. Les manufactures permettent de fabriquer plus, plus vite, mieux et moins cher, et ainsi de concurrencer les produits étrangers. Au départ, ces établissements se spécialisent dans la fabrication d'articles de luxe (tapisseries, porcelaines, glaces, etc.), mais assez vite ils fabriquent aussi des objets plus ordinaires.

Les travailleurs des manufactures ont un statut social moins avantageux que celui des artisans des villes. Ils dépendent du bon vouloir de leur patron qui décide seul des conditions d'embauche, de travail, de salaire, de renvoi. Ils ne peuvent plus compter sur la protection et l'aide des métiers. Sans défense, beaucoup connaissent la misère, situation qui annonce celle des ouvriers du XIX^e siècle.

LA MENTALITÉ CAPITALISTE

Le désir de gagner beaucoup d'argent est de plus en plus fort dans nos régions durant les Temps modernes. Cette mentalité capitaliste caractérise désormais l'activité économique des gens de chez nous.

Créer des entreprises devient une priorité. Pour cela, il faut rassembler de grosses sommes. Or, jusqu'au XVII^e siècle, les personnes qui possèdent de l'argent achètent des terres. Cet argent n'est donc pas disponible pour les affaires. Une modernisation de l'épargne et du crédit est nécessaire. Dans ce but, les pouvoirs publics créent une banque centrale qui veille à la bonne qualité de la monnaie. Mis en confiance, les épargnants acceptent de déposer leur argent dans les banques locales. Celles-ci disposent de sommes suffisantes pour accorder des prêts aux entrepreneurs.

Dès qu'une entreprise prend de l'importance, il faut trouver encore plus d'argent pour lui permettre de se développer. C'est pour répondre à ce besoin que la Bourse, qui était à l'origine un lieu d'échange de marchandises, devient un

marché financier. Le capital d'une entreprise est divisé en un certain nombre de « parts », appelées aussi « actions », qui sont introduites en Bourse, c'est-à-dire vendues au public. Cette manière de collecter de l'argent est adoptée par les grandes entreprises de nos régions dès la fin du XVIIIe siècle. Contrairement à l'emprunt, qui doit être remboursé, avec des intérêts en plus, l'argent obtenu en Bourse ne doit pas être rendu. Lorsqu'un actionnaire désire reprendre son argent, il ne demande pas à l'entreprise de lui racheter ses actions. Il les vend à d'autres personnes.

Certains cependant n'utilisent pas la Bourse pour faire fructifier leur épargne en finançant les entreprises. Ils y jouent à gagner de l'argent. Ils passent leur temps à acheter des actions quand elles augmentent et à les vendre quand elles diminuent. Ils se livrent à ce qu'on appelle la spéculation.

LES LOISIRS ASSAGIS

À partir du XVIe siècle, la fête publique devient un spectacle et, dans la bonne société, de nouveaux loisirs font leur apparition.

Jusqu'à la fin du Moyen Âge, certaines fêtes autorisent les gens à faire des choses qui sont interdites en temps normal. Cela donne lieu à des excès. Les pouvoirs publics et les autorités religieuses s'efforcent de discipliner ces fêtes, d'empêcher les moqueries, les grossièretés, les disputes, l'abus de boissons alcoolisées, etc. Peu à peu, les fêtes se transforment en spectacles : défilés, théâtres de rue, concerts en plein air, etc.

Dans les milieux populaires, les distractions quotidiennes n'évoluent pas beaucoup durant les Temps modernes. La danse reste le loisir principal. L'été, le bal du dimanche, sur la place du village ou du quartier, attire beaucoup de monde. Durant leurs moments libres, nos ancêtres se rendent au cabaret. Ils le font non pas tant pour boire que pour participer en famille à des jeux de société : cartes, dés, etc.

Dans la cour, le jardin ou même sur la rue, les plus sportifs jouent aux boules ou à la paume, forme ancienne de notre tennis.

Dans les milieux favorisés, de nouveaux divertissements font leur apparition. Nobles et grands bourgeois assistent à des représentations théâtrales, à des ballets, à des concerts. Ils se promènent à pied ou en voiture attelée sur les avenues. Ils fréquentent les cafés, qui sont des établissements plus chics que les cabarets. Ils y discutent. Ils y partagent les nouvelles. Les gens instruits se rencontrent dans les bibliothèques, les salons littéraires, les académies scientifiques. Se retirer au calme dans son jardin ou dans un recoin de sa maison pour lire et écrire, ou simplement pour se reposer, est un loisir apprécié.

L'ATTENTION PORTÉE À L'ENFANCE

L'attention portée à l'enfance augmente durant les Temps modernes. Dans la noblesse puis dans la bourgeoisie, les parents montrent plus d'affection envers leurs enfants.

Autrefois, les enfants travaillaient très tôt. Ils aidèrent leurs parents à la ferme, à l'atelier, à la boutique. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, un temps réservé à l'enfance. Considé-

rés comme de futurs adultes, les enfants n'étaient pas entourés d'une affection particulière.

Aux environs de 1750, dans les familles nobles et bourgeoises, les parents prennent l'habitude de s'occuper davantage de leurs enfants. Ils veillent à bien les nourrir et à bien les vêtir. Ils jouent avec eux. Ils s'efforcent de leur apprendre les bonnes manières et le bon langage pour qu'ils tiennent leur rang dans la société et fassent leur chemin dans la vie. Ils appellent le médecin en cas de maladie. Ils ne cachent plus leur peine lorsqu'un décès survient. L'enfant est désormais accepté tel qu'il est et l'enfance est reconnue comme un âge particulier de la vie.

Cette nouvelle attitude a des effets importants sur la composition des familles. Les parents des milieux aisés désirent moins d'enfants pour mieux s'en occuper. Vers 1750, on constate que le nombre d'enfants par famille diminue, que les femmes sont moins souvent enceintes et que le temps entre les naissances s'allonge. Moins d'enfants meurent, il n'est donc plus nécessaire d'en avoir beaucoup. La famille réduite, telle que nous la connaissons aujourd'hui, devient la règle, même dans les milieux modestes.

LE REcul DE LA VIOLENCE

La violence individuelle est en recul dans nos régions à partir des Temps modernes. Ce recul est dû aux progrès accomplis par la justice.

Autrefois, on pensait que la souffrance faisait dire la vérité. Tout accusé qui n'avouait pas, coupable ou non, était torturé. On considérait que la peine de mort faisait peur aux criminels et qu'elle était donc le meilleur moyen de lutter contre le crime. L'emprisonnement servait seulement à isoler les malfaiteurs avant leur exécution et à enfermer les mendiants, les infirmes, les malades mentaux, etc.

Au XVIIIe siècle, des penseurs affirment que la torture est inefficace. À cause de la douleur, des innocents avouent des fautes qu'ils n'ont pas commises tandis que des coupables, qui supportent d'avoir très mal, ne sont pas condamnés. Ces penseurs disent aussi qu'utiliser la violence pour combattre la violence, c'est l'entretenir plutôt que la calmer. En 1787, la torture est interdite dans nos régions et la peine de mort est supprimée (elle sera cependant rétablie quelques années plus tard). À la même époque, certains défendent l'idée que la prison doit être utilisée pour punir les malfaiteurs tout en veillant à ce qu'ils réapprennent les règles de la vie en société et retrouvent une existence normale après leur détention.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, il y a chez nous de nombreuses manières de rendre la justice. Les jugements sont différents selon l'endroit où l'on habite et selon la place qu'on occupe dans la société. Un villageois n'est pas jugé de la même manière qu'un citadin, un religieux de la même façon qu'un laïque. En 1787, un nouveau système judiciaire est mis en place afin que la justice soit la même partout et pour tous. Ce système est l'ancêtre direct du nôtre.

L'EUROPE EN GUERRE

Les guerres entre grands pays européens sont un trait dominant de notre histoire à partir de la fin du Moyen Âge.

Chacun des principaux pays d'Europe rêve, à un moment de son histoire, d'imposer son hégémonie à ses voisins et ceux-ci se liguent contre lui pour rétablir l'équilibre des forces.

Les troupes amies sont aussi indisciplinées et menaçantes que les troupes ennemies. Elles logent chez l'habitant, prélèvent leur nourriture sur les récoltes et le bétail, volent, pillent, se comportent avec brutalité. Dans la population civile, peu de décès sont dus aux combats, contrairement aux guerres actuelles, mais la misère s'installe dès que les travaux des champs sont interrompus. La faim et la maladie font alors beaucoup de ravages.

Les armées sont longtemps formées de mercenaires venus d'un peu partout qui louent leurs services au chef le plus offrant sans trop se soucier de la cause qu'ils défendent. C'est à la fin du XVIIe siècle que le recrutement se fait parmi les gens du pays et annonce le service militaire moderne. Les armées deviennent alors permanentes et plus disciplinées. Leurs effectifs augmentent.

À la suite du progrès des armes à feu, la chevauchée médiévale fait place à la bataille rangée. Celle-ci débute par un tir d'artillerie. Les canons ouvrent le feu pour décimer les lignes adverses étirées en ordre de bataille. Ils y font de nombreuses victimes. Puis les survivants s'avancent et, de proche en proche, échangent des salves de fusils. Ils se battent ensuite à la baïonnette, qui remplace les glaives et les piques d'autrefois.

LE PARLEMENTARISME

C'est aux Temps modernes que s'affirment les États-nations. La plupart d'entre eux sont des monarchies absolues. Cependant, dans un petit nombre de pays, le pouvoir du souverain n'est pas absolu. Il est contrôlé par une assemblée composée de représentants des classes dominantes, système qui annonce nos régimes parlementaires actuels.

Dès le XVIe siècle, s'imposent presque partout en Europe des régimes politiques où les rois ont tous les pouvoirs, choisissent seuls leurs ministres et ne sont contrôlés par personne. Au XVIIe siècle, on prétend que ce pouvoir est voulu par Dieu et on parle d'absolutisme de droit divin. Au XVIIIe siècle, on affirme que les rois méritent de diriger seuls leur pays parce qu'ils le font de façon réfléchie, pour le bien de tous, et on parle alors de despotisme éclairé.

Dans les monarchies absolues, le souverain concentre tous les pouvoirs entre ses mains. Il empêche la contestation des grands du royaume en prenant ses membres les plus influents parmi ses conseillers. Il invite les autres à sa cour et en fait des « courtisans », ce qui facilite leur surveillance. Il crée une noblesse nouvelle composée de serviteurs dévoués parmi lesquels il recrute ses ministres, qui n'ont de compte à rendre qu'à lui. Il s'efforce de lever l'impôt quand il le veut sans dépendre du consentement d'aucune assemblée. Toutefois, s'il règne selon son « bon plaisir », le roi n'oublie pas qu'il a pour mission de prendre soin de ses sujets. Par ailleurs, un pouvoir sans limites est impossible à cette époque. Les ressources financières du royaume sont insuffisantes et les rentrées d'argent incertaines. Les moyens de communication sont lents. Ils freinent la transmission des ordres et retardent leur exécution.

Cependant, dès la fin du XVIIe siècle, des penseurs estiment que toute autorité doit venir du peuple. Par conséquent, un roi ne peut pas avoir tous les pouvoirs. Il doit rendre des comptes à une assemblée composée de représentants de la population. Pareille situation existe, par exemple, au Royaume-Uni et dans les Provinces-Unies. Les membres de l'assemblée se réunissent périodiquement pour parler de la politique à suivre. Ils forment un parlement et ce régime politique est appelé parlementarisme. Le parlement, qui vote les lois, a un pouvoir plus important que le souverain et ses conseillers. La tâche de ceux-ci est de faire exécuter les décisions prises par les membres du parlement. On dit que le pouvoir législatif l'emporte sur le pouvoir exécutif. Au départ cependant, seuls les nobles, les grands bourgeois et les religieux de haut rang ont le droit de désigner des représentants au parlement. Il faudra attendre le XXe siècle pour que tout le monde possède ce droit.

L'ALPHABÉTISATION

L'alphabetisation générale des gens de chez nous débute aux Temps modernes. Dès le XVIIe siècle, nos ancêtres sont nombreux à savoir lire et même à savoir écrire.

Vers 1650, chaque paroisse possède une école primaire que les enfants fréquentent jusqu'à l'âge de 14 ans. Les maîtres ne sont pas toujours très compétents ni très pédagogues. Ils enseignent néanmoins les bases du savoir. Avec eux, les enfants apprennent à lire et à calculer de façon élémentaire. Quelques-uns apprennent aussi à écrire. La situation s'améliore, dans les villes surtout, à partir de 1700, suite à la création des congrégations enseignantes. Les religieux instituteurs sont des maîtres mieux formés.

Après leur passage par la petite école, les enfants travaillent. Seuls, les garçons des familles aisées vont au collège. Ils y étudient le latin et le grec, dont la connaissance est nécessaire pour aller à l'université. Beaucoup de collèges appartiennent à l'ordre des Jésuites, fondé en 1540. Les autres copient leurs méthodes. Celles-ci poussent les élèves à rivaliser entre eux pour avoir les meilleurs résultats. Cette façon de faire sera longtemps la base de notre manière d'enseigner.

À cette époque, le contenu des leçons est très littéraire. Le but est d'apprendre aux élèves à bien raisonner, à bien parler et à bien écrire pour devenir de bons prédicateurs, de bons avocats, de bons écrivains. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le temps consacré aux mathématiques et aux sciences est faible.

De leur côté, les filles fréquentent des établissements où elles apprennent surtout à devenir de bonnes ménagères et des mères chrétiennes. Cette différence entre les études secondaires des garçons et des filles ne disparaîtra que très lentement.

L'IMPRIMERIE

L'invention de l'imprimerie, vers 1450, est un événement aussi important que la découverte de l'écriture à la fin de la préhistoire ou que la mise au point de l'ordinateur au XXe siècle.

À la fin du Moyen Âge, de plus en plus de gens de chez nous savent lire et font des études. Les copistes éprouvent

des difficultés à répondre rapidement à une demande de livres toujours plus forte. C'est dans ce contexte qu'est inventée l'imprimerie.

À l'origine, les imprimeurs utilisent des tablettes de bois gravées d'une seule pièce. En 1438, à Mayence, ville d'Allemagne sur les bords du Rhin, Jean

Gutenberg (1394-1468) invente les caractères mobiles en métal. Ces caractères peuvent être associés les uns aux autres pour composer des textes. Ils peuvent aussi être réutilisés de nombreuses fois. Gutenberg met au point également la presse à imprimer, en observant les presses à raisin utilisées par les vigneronns de sa région. Il réalise le premier livre imprimé en 1455. La technique se répand très vite à travers l'Europe. Vers 1500, plus de deux cents villes européennes possèdent une imprimerie.

L'invention de l'imprimerie a des conséquences importantes. Profitant de la baisse du prix des livres, de plus en plus de personnes en achètent et s'informent ainsi des idées nouvelles. Cela inquiète les autorités civiles et religieuses, qui s'empressent de surveiller les publications et, si nécessaire, de les interdire.

L'ÉLARGISSEMENT DES HORIZONS GÉOGRAPHIQUES

Vers 1500, les grandes découvertes géographiques élargissent le monde connu par les gens de chez nous. Nos ancêtres apprennent l'existence de pays très lointains, d'autres peuples et d'autres civilisations.

Christophe Colomb découvre l'Amérique en 1492. Vasco de Gama parvient en Inde en 1498. Pedro Cabral débarque au Brésil en 1500 et Jacques Cartier au Canada en 1534. Willem Janszoon repère les côtes de l'Australie en 1606... Ces expéditions maritimes s'expliquent de plusieurs manières. Les hommes d'affaires européens cherchent de nouveaux débouchés pour leurs marchandises, de nouveaux placements pour faire fructifier leur argent. Ceux qui importent des produits lointains désirent s'approvisionner directement sur place, sans passer par des intermédiaires, afin de diminuer leurs frais et d'augmenter leurs gains. Les États européens ont besoin d'or et d'argent. Ils convoitent les richesses des autres pays du monde. L'Église veut répandre partout le christianisme. Des aventuriers rêvent de contrées inconnues et de trésors fabuleux...

Les grandes découvertes géographiques ont de nombreuses conséquences. Les Européens entrent en contact avec d'autres populations du monde et améliorent leurs connaissances : géographie, ethnologie, botanique, zoologie, etc. Mais ils se comportent de façon cupide et brutale. Ils s'emparent des richesses des peuples rencontrés : matières premières, métaux précieux, etc. Ils maltraitent les indigènes : travail forcé, esclavage, etc. Ils imposent à tous leurs manières de vivre, de parler, de penser, de croire. Beaucoup de peuples colonisés éprouvent de la peine à conserver leur bien-être et à maintenir en vie la culture de leurs ancêtres.

LA NOUVELLE CARTOGRAPHIE

À la suite des grandes découvertes géographiques, les gens de chez nous voient le monde autrement. Ce changement apparaît dans les cartes. Celles-ci deviennent beaucoup plus précises.

Les cartes médiévales ne comportaient que trois continents : l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Elles en dessinaient mal les contours, car ceux-ci n'étaient pas bien connus. Après les grandes découvertes géographiques, ces cartes sont abandonnées. Elles sont remplacées par des documents plus scientifiques, ancêtres des nôtres, sur lesquelles figurent également l'Amérique et l'Océanie.

En 1569, l'Anversois Gerhard Kremer (1512-1594), dit Mercator, réalise le premier planisphère. Pour cela, il met au point un système de projection cartographique qui porte son nom et qui est toujours en usage.

Devant l'intérêt grandissant du public pour les cartes, des géographes publient des atlas. Le premier d'entre eux paraît dans nos régions en 1570. Il est l'œuvre d'un autre Anversois, Abraham Ortelius (1527-1598), dit Ortelius. Grâce à ces outils nouveaux, les gens de chez nous perçoivent les espaces géographiques autrement. Ils acquièrent une vision plus large et plus précise du monde. Ils apprennent à mieux situer nos régions sur la surface de la Terre.

Les souverains prennent conscience de l'utilité de la cartographie. À la fin du XVIIIe siècle, beaucoup de pays d'Europe disposent de cartes représentant leur territoire de façon très détaillée. Vu leur importance militaire, ces cartes topographiques ne sont pas mises à la disposition du public. Leur fabrication et leur conservation sont placées sous le contrôle de l'armée. Elles prennent le nom de « cartes d'état-major », qu'elles conserveront jusqu'au milieu du XXe siècle.

LE « SIÈCLE DES LUMIÈRES »

Au XVIIIe siècle, les savants cherchent à expliquer la nature et l'homme en faisant appel à la science et non plus à la religion. On appelle cette époque le « Siècle des lumières ».

Les progrès scientifiques des XVIe et XVIIe siècles bouleversent bien des certitudes. Les découvertes géographiques changent la manière dont nos ancêtres voient le monde. Une observation plus poussée du ciel montre que la terre n'est pas au centre de l'univers. Les premières découvertes géologiques confirment que les espèces vivantes, y compris l'homme, ont connu une longue évolution et que celle-ci se poursuit. Tout cela amène les savants à se poser des questions plus pertinentes et à chercher des réponses plus sûres en faisant appel aux « lumières » de leur intelligence et en mettant de côté leurs croyances.

Au XVIIIe siècle, l'observation attentive de la nature et de l'homme devient peu à peu la base de toute la recherche scientifique. À partir de 1700 environ, certains affirment que pour mieux connaître les phénomènes naturels, il est important d'utiliser ses sens et d'oublier les interprétations magiques ou religieuses. Toutefois, les manières traditionnelles de penser ne disparaissent pas du jour au lendemain. Lorsque les savants analysent le mouvement des planètes, par exemple, ou lorsqu'ils étudient les espèces minérales, végétales et animales, beaucoup d'entre eux tentent encore de comprendre les intentions de Dieu. Quelques-uns cependant vont plus loin. Ils considèrent que les connaissances scientifiques suffisent à tout expliquer et que les mécanismes de la nature et les comportements humains ne doivent plus faire appel à Dieu pour être compris. Ils continuent de penser que Dieu existe, mais ils estiment qu'il n'intervient

pas dans l'évolution de la nature et dans la destinée des hommes.

LA GRANDE MUSIQUE

Aux Temps modernes, la musique vocale s'associe plus étroitement à la musique instrumentale. Cette association est la base de notre façon actuelle de concevoir la musique.

Jusqu'au XVI^e siècle, la musique européenne est essentiellement chantée. À partir du XVII^e siècle, les voix humaines et les instruments s'unissent pour donner naissance à notre manière de concevoir la musique. Les chants religieux sont accompagnés par un organiste ou quelques musiciens. Les chants profanes sont soutenus par un orchestre. Cette association est à l'origine de l'opéra. Celui-ci s'exécute dans un bâtiment conçu à cet usage, sorte de théâtre dont l'architecture est étudiée pour offrir une bonne acoustique. Les principales villes d'Europe possèdent une telle salle de concert dès le milieu du XVII^e siècle.

Durant les Temps modernes, les instruments de musique se perfectionnent et se diversifient. Les églises s'équipent de grandes orgues. Le clavecin fait son entrée dans les demeures aristocratiques. Il sera remplacé par le piano à la fin du XVIII^e siècle. Le violon, instrument des fêtes villageoises, plaît beaucoup aux compositeurs de musique classique, car il exprime bien les sentiments.

L'organiste allemand Jean Sébastien Bach (1685-1750) réalise la synthèse de l'héritage vocal du Moyen Âge et de l'apport instrumental des Temps modernes. Il est le trait d'union entre la tradition et la modernité. Celle-ci trouve sa première expression dans l'œuvre, variée et très riche, du compositeur autrichien Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1787). Avec ce dernier, la grande musique cesse définitivement d'être un art d'église ou de cour princière pour devenir un art accessible au grand public.

L'ART BAROQUE ET L'ART CLASSIQUE

De nombreux bâtiments construits aux Temps modernes embellissent encore nos villages et nos villes. Ils se répartissent en deux grands styles artistiques : le baroque et le classique.

Au départ, le baroque est un art essentiellement religieux. Il est au service de l'Église catholique, qui désire affirmer son prestige pour mieux s'opposer aux critiques des protestants. C'est un art qui sert de décor luxueux aux cérémonies religieuses. Les façades des églises sont richement ornées et les intérieurs sont surchargés de décorations. Il faut impressionner les fidèles, toucher leurs sentiments.

Au XVIII^e siècle, l'art baroque éblouit de plus en plus par sa fantaisie. Il reflète une époque où les conditions de vie sont moins difficiles. On l'appelle alors « art rocaille » ou « art rococo ». Il concerne non seulement les édifices religieux, mais aussi beaucoup de châteaux, de belles demeures urbaines, de bâtiments publics, etc.

Le baroque n'est pas apprécié de tous. Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, il est concurrencé par l'art classique. L'art classique s'adresse à la raison plus qu'aux sentiments. Il aime l'ordre et la logique, la rigueur et la simplicité. Il

apprécie les constructions symétriques et régulières, décorées discrètement de motifs antiques.

Vers 1750, l'art classique survit et se renouvelle à travers l'art néoclassique. Celui-ci s'inspire toujours de la tradition gréco-romaine, mais en copiant avec plus de respect les œuvres antiques.

LES RÉFORMES RELIGIEUSES

Vers 1500, beaucoup de chrétiens attendent de l'Église qu'elle respecte mieux l'enseignement de Jésus-Christ, mais leur demande n'est pas entendue. Des réformateurs proposent alors de créer une Église nouvelle.

En 1517, Martin Luther (1483-1546), un religieux allemand, lance un appel à la réforme de l'Église. Il publie une liste de propositions dans laquelle il exprime les attentes des nombreux chrétiens qui désirent vivre leur foi de façon plus vraie, plus proche de l'enseignement de Jésus-Christ. Sa demande, bientôt diffusée à travers toute l'Europe, est rejetée par les autorités religieuses. Luther propose alors de créer une Église nouvelle qui ne dépende plus du pape et de ses conseillers. D'autres réformateurs se joignent au mouvement, en particulier le français Jean Calvin (1509-1564). Des communautés de protestants se multiplient partout en Europe.

Tout le monde attend la réunion d'un concile pour trouver une solution au désordre religieux. Mais les responsables traînent, pensant que tout va rentrer dans l'ordre. Le concile est finalement organisé dans la ville de Trente, en Italie du Nord, presque 30 ans plus tard, en 1545. Il ne modernise pas les croyances et les pratiques. Au contraire, il les maintient et les renforce. L'Église reste inflexible. La rupture est inévitable.

Catholiques et protestants se disputent partout. Jusqu'au milieu du XVII^e siècle, beaucoup de pays sont ravagés par des guerres de religion. La chrétienté perd son unité : l'Europe du Nord devient majoritairement protestante tandis que l'Europe du Sud reste catholique, situation qui existe toujours.

LA LIBRE PENSÉE

Les Temps modernes sont l'époque où les gens instruits se libèrent peu à peu de l'influence de l'Église et considèrent que les connaissances doivent être indépendantes des croyances.

Les manières traditionnelles de penser sont critiquées dès le XVI^e siècle par les humanistes. Ceux-ci cherchent à mieux connaître les textes des auteurs grecs et latins. En faisant cela, ils découvrent une autre façon de voir le monde et l'homme. Ils en viennent à contester les certitudes héritées du Moyen Âge.

Les savants du XVII^e siècle progressent sur cette voie. Ils estiment qu'il ne faut pas hésiter à mettre en doute les idées acquises, qu'il faut reconstruire les connaissances à partir de l'observation et l'expérimentation, et qu'il faut mettre au point une méthode de raisonnement rigoureuse pour que les savoirs soient vraiment sûrs et solides. Dans ce but, ils recommandent l'emploi des mathématiques, ce qui évite les approximations. En outre, ils défendent le principe que la

recherche scientifique doit se faire sans tenir compte des vérités religieuses.

Cette évolution se poursuit au XVIIIe siècle. Les penseurs du « Siècle des Lumières » rejettent toute affirmation

qu'il faudrait accepter sans examen, toute morale qui serait imposée sans réflexion critique. Cette libre pensée commence à s'imposer dans nos régions vers 1790.

Époque industrielle

de 1750 à 1914

LA DENSIFICATION DE LA POPULATION

Au XIXe siècle, la population de nos régions double. Cette augmentation est principalement due à une diminution des décès, surtout chez les enfants.

Après 1850, les famines disparaissent et les épidémies sont plus rares. Les maladies sont mieux connues et soignées plus efficacement. Les responsables politiques se soucient de l'état de santé de la population. Ils ouvrent des dispensaires, organisent des campagnes de vaccination. Ils créent des réseaux de distribution d'eau potable et des réseaux d'égouts pour collecter les eaux sales. Ils font ramasser régulièrement les ordures ménagères. Ils veillent à aérer les rues. Ils détruisent les taudis. Dans les familles, la toilette est plus régulière et plus complète. La vermine est pourchassée. L'eau est bouillie et les denrées alimentaires sont conservées avec plus de soin. Toutes ces mesures diminuent le nombre de décès, surtout chez les jeunes enfants.

Au début, le recul de la mortalité ne modifie pas le nombre des naissances. Nos ancêtres continuent à avoir autant d'enfants qu'autrefois, quand beaucoup d'entre eux mourraient très jeunes. La population se met donc à augmenter fortement. Les familles nombreuses sont très répandues. Puis, les parents se rendent compte qu'il n'est plus nécessaire d'avoir tant d'enfants pour compenser les décès. Ils apprennent à limiter le nombre des naissances. Cela se passe d'abord dans les familles bourgeoises, puis dans toutes les classes de la société. Ce changement a pour conséquence une lente diminution du nombre de jeunes et une augmentation du nombre d'adultes et de personnes âgées. La population de nos régions commence à vieillir.

L'EXODE RURAL

La majorité des habitants de nos régions sont aujourd'hui des citadins, mais beaucoup d'entre eux sont les

descendants de paysans qui ont quitté les campagnes au XIXe siècle pour venir travailler et vivre en ville.

Vers 1850, de plus en plus de paysans quittent les campagnes pour travailler en ville et dans les agglomérations situées près des usines. On appelle cela l'exode rural. La population se déplace parce que l'activité économique se transforme. Il y a trop de main-d'œuvre dans l'agriculture. Or, au même moment, les industries recrutent des travailleurs.

Les villes industrielles n'attirent pas seulement les paysans qui habitent à proximité. Certains viennent de plus loin. Beaucoup de campagnards quittent la Flandre pour travailler en Wallonie (ce qui explique pourquoi de nombreux Wallons portent aujourd'hui un nom flamand). Des Français, des Néerlandais, des Allemands rejoignent aussi nos contrées.

Tous les paysans de chez nous n'émigrent pas vers les zones industrielles de nos régions. Certains partent à l'étranger. Par exemple, vers 1860, plusieurs milliers de paysans des provinces du Brabant et de Namur s'installent aux États-Unis d'Amérique, dans l'État du Wisconsin. Leurs descendants ont conservé jusqu'à nos jours le souvenir de leurs origines belges et les plus âgés parlent encore le wallon.

LA TRANSFORMATION DU PAYSAGE

Au XIXe siècle, les villages grossissent, les villes s'étendent, les usines se multiplient. Le paysage perd son aspect campagnard et devient celui que nous connaissons.

Le XIXe siècle est l'époque des derniers grands défrichements. Les champs remplacent les bois, les landes et les marais, car la population augmente et il faut la nourrir. Au cœur des villages, les maisons sont plus nombreuses et se serrent les unes contre les autres, comme en ville. L'amélioration des voies de communication facilite la circulation

des produits agricoles. Les paysans en profitent pour se spécialiser. Là où la terre est très fertile, ils cultivent des céréales et le paysage présente des horizons ouverts. Ailleurs, ils remplacent les champs par des prairies, afin de répondre à la demande grandissante de viande et de produits laitiers. L'espace est alors découpé par des haies et fermé par des rangées d'arbres. Près des villes, les paysans se consacrent plutôt à la culture des légumes et des fruits, créant un décor de jardins potagers et de vergers.

Un nouveau paysage fait son apparition : le paysage industriel. Des usines s'installent dans les villes, autour d'elles et dans les campagnes proches des gisements de matières premières : charbon, minerai de fer, etc. Elles se composent de bâtiments aux formes massives, hérissés de cheminées, couverts de toitures en dents de scie. Elles sont entourées de maisonnettes ouvrières qui forment des coronas. Le ciel est obscurci par des voiles de fumée et la qualité de l'air est mauvaise.

LE REMODELAGE DES VILLES

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, des travaux sont entrepris pour moderniser les grandes villes de chez nous, les assainir, les embellir, y faciliter la circulation.

Vers 1850, nos villes ont encore un aspect médiéval. Elles ont fort vieilli et sont en mauvais état. Des usines s'y sont installées et ont abîmé le paysage. La population a augmenté et certains quartiers sont surpeuplés. Beaucoup de gens modestes habitent des taudis. Il est indispensable d'entreprendre de grands travaux de modernisation.

Pour faciliter le commerce, les villes ont besoin d'un bon réseau de voies de circulation. Les vieilles murailles médiévales sont démolies. Les fossés sont comblés et remplacés par des boulevards. Des rues anciennes sont élargies et leur tracé est redressé. Des rues nouvelles sont percées. Des places sont construites au croisement des rues principales. Tout cela entraîne la destruction de nombreux immeubles anciens et la disparition de vieux quartiers.

Les modernisations visent aussi à lutter contre le manque de propreté. Sur les conseils des médecins, les autorités communales font détruire les maisons insalubres, voûter les ruisseaux servant d'égout, amener partout l'eau potable, évacuer les eaux sales par un réseau d'égouts, ramasser les ordures régulièrement. Elles veillent aussi à créer des espaces verts pour aérer les différents quartiers : squares, jardins publics, parcs.

L'URBANISME TOURISTIQUE

Après 1850, de plus en plus de personnes prennent des vacances. Cette évolution est à l'origine du développement ou de la construction de localités conçues spécialement pour les touristes.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, peu de gens prennent des vacances et rares sont les villes ou villages spécialisés dans l'accueil des touristes. Il existe quelques stations thermales et balnéaires. Elles sont fréquentées par l'aristocratie et la haute bourgeoisie. Après 1850, le nombre des vacanciers augmente. Pour satisfaire cette clientèle nouvelle, certaines localités de chez nous sont aménagées et équipées pour le tourisme.

Les localités touristiques présentent un urbanisme adapté à leur fonction. Les voies de circulation sont disposées de façon ordonnée et se dirigent vers la plage, le lac ou le parc. Elles sont équipées de larges trottoirs, bordées d'arbres, ornées de parterres fleuris, meublées de bancs. Le long de ces avenues ou de la digue de mer, les immeubles se partagent entre villas et hôtels. Ils présentent une architecture originale, car les vacanciers aiment vivre dans un décor différent de celui de tous les jours. À ces bâtiments résidentiels s'en ajoutent d'autres, destinés aux loisirs : théâtre, salle de concert, casino, etc. Tous ces édifices sont habituellement entourés de jardins, de parcs soigneusement entretenus, de sentiers ombragés où les touristes se promènent, se donnent rendez-vous, se font voir...

LES NOUVEAUX BÂTIMENTS PUBLICS

Au XIXe siècle, l'évolution des manières de vivre dans les villes de chez nous est à l'origine de bâtiments publics nouveaux.

Les nouveaux bâtiments qui équipent les villes sont de différents types. Des écoles sont bâties pour instruire la jeunesse. Des hôpitaux sont construits pour soigner les malades, des hospices pour accueillir les personnes âgées, des asiles pour isoler les aliénés. Des salles de spectacle, des bibliothèques, des musées répondent aux besoins d'une population mieux instruite et plus cultivée. Des prisons enferment les délinquants. Des casernes hébergent les hommes chargés du maintien de l'ordre et de la protection du pays.

Tous ces bâtiments possèdent une architecture adaptée à leur fonction. La plupart s'inspirent de constructions anciennes. Les théâtres imitent ceux des Temps modernes, les palais de justice se donnent des allures de temples antiques, les prisons et les casernes rappellent les châteaux forts du Moyen Âge.

L'urbanisme de l'époque industrielle aime les perspectives dégagées. Les vides permettent de créer des zones plantées d'arbres, ornées de parterres, équipées de mobilier urbain : bancs, lampadaires, colonnes publicitaires, etc. Les bâtiments publics nouveaux sont édifiés en retrait de ces dégagements, ce qui les met en valeur.

LA MAISON OUVRIÈRE

Au XIXe siècle, des entreprises industrielles de nos régions construisent des ensembles de maisons pour y loger leur personnel. Plusieurs de ces cités ouvrières existent toujours et sont toujours habitées.

Loger les ouvriers est un problème important à l'époque de l'industrialisation. Les habitations manquent. Beaucoup d'entre elles sont en mauvais état et malpropres. Des chefs d'entreprise décident de construire eux-mêmes des maisons pour leur personnel. Offrir un bon logement aux travailleurs est un moyen pour les attirer près des usines, pour les maintenir sur place, pour les rendre plus disponibles et plus obéissants, car perdre son emploi, c'est perdre son habitation. De plus, l'argent qui sert à construire les maisons est récupéré sous la forme de loyers.

Comparées aux autres habitations populaires de l'époque, les maisons des cités ouvrières offrent un réel confort. Elles

sont propres, aérées, louées à des prix souvent moins élevés que ceux demandés pour les taudis. Ces maisons sont bâties de manière semblable et accolées les unes aux autres, ce qui diminue les frais de construction. Elles disposent généralement de deux pièces au rez-de-chaussée : une cuisine et un séjour. Deux chambres occupent l'étage. L'une est réservée aux parents et l'autre aux enfants. Une cour, à l'arrière de la maison, donne accès à une toilette. C'est encore le plan de nos habitations modestes.

Les maisons des cités ouvrières sont habituellement construites le long de rues bien pavées, bordées de trottoirs, équipées de fontaines d'eau potable, d'égouts, de lampadaires. Aux demeures privées s'ajoutent des bâtiments collectifs, utiles à tout le monde : école, bibliothèque, infirmerie, hospice où l'on accueille les personnes âgées, les infirmes et les pauvres.

LA MAISON BOURGEOISE

Il existe encore dans nos villes de nombreuses maisons bourgeoises datant du XIXe siècle. Leur architecture inspire toujours notre façon de construire de belles demeures familiales.

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les riches citadins quittent les centres-villes et se font construire des maisons élégantes et confortables dans les nouveaux quartiers qui se développent en périphérie. La plupart de ces maisons sont mitoyennes et s'alignent le long de rues au tracé régulier, bien pavées et bordées de trottoirs. Elles présentent les mêmes volumes et une architecture assez semblable, ce qui donne une impression d'unité. C'est l'ornementation de la façade qui fait la différence. Sa richesse indique le rang social du propriétaire.

L'intérieur se compose de plusieurs pièces réparties sur trois ou quatre niveaux. Des couloirs et des cages d'escalier facilitent la circulation. Au sous-sol se situent des caves surélevées. On y trouve la cuisine, la buanderie, les réserves à provisions, à vin, à charbon. Le bel étage comprend plusieurs salles en enfilade. Celle de devant, munie d'une baie vitrée, parfois d'un balcon, est le salon. La famille s'y installe pour observer le spectacle de la rue. C'est là aussi qu'elle expose ses beaux meubles et ses objets de valeur et qu'elle reçoit ses visiteurs. La pièce suivante est la salle à manger. La dernière, à l'arrière, est plus intime. Elle s'ouvre sur une terrasse qui donne accès au jardin. Les étages sont réservés aux chambres. Un grenier surmonte le tout. Chaque pièce est soigneusement décorée et meublée. Les hauts plafonds sont ornés de moulures, les murs revêtus de papiers peints, les sols couverts de parquets, les fenêtres encadrées par d'épaisses tentures. Cette maison confortable est éclairée au gaz, plus tard à l'électricité, et dispose d'un chauffage central.

L'ABONDANCE ALIMENTAIRE

Au XIXe siècle, la nourriture est plus abondante et plus variée. Elle commence à être fabriquée en usine et distribuée par des chaînes de magasins. Les manières de cuisiner et de conserver la nourriture s'améliorent.

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les menus quotidiens sont moins

pauvres et plus variés qu'autrefois. La nourriture est plus abondante et nos ancêtres mangent davantage à leur faim. Des produits de meilleure qualité sont mis sur le marché. De plus en plus d'aliments sont préparés et emballés en usine. Le chemin de fer facilite leur distribution. Des chaînes de magasins ouvrent des succursales dans les villes et les villages. Les clients y trouvent un choix d'articles vendus à des prix intéressants : conserves, pâtes, huiles, épices, etc.

Les manières de cuisiner s'améliorent. Les journaux et les magazines publient des recettes qui invitent les ménagères à prendre le temps et le plaisir de bien choisir les aliments, de bien les préparer et de bien les cuire. Des nouveautés techniques facilitent leur travail. La cuisinière au charbon et, plus tard, le réchaud à gaz remplacent le fourneau à bois. La glacière puis le réfrigérateur assurent une meilleure conservation des denrées périssables.

LES GRANDS RESTAURANTS

Au XIXe siècle, la bourgeoisie découvre le plaisir de bien manger. Des établissements d'un type nouveau sont créés pour cela : les grands restaurants.

Longtemps réservé à l'aristocratie, le plaisir de bien manger est adopté par la bourgeoisie dès la fin du XVIIIe siècle. Le but n'est plus de festoyer à la manière ancienne, lors des fêtes, mais d'apprécier périodiquement les talents d'un cuisinier réputé. Celui-ci se rend encore à domicile, comme autrefois, mais le plus souvent il reçoit les convives chez lui, dans un établissement conçu pour cela : le restaurant.

Bien manger devient un art de vivre. Sur les nappes décorées de bouquets de fleurs et de chandeliers, la vaisselle est en faïence fine ou en porcelaine, aux marques du restaurant, les verres et les carafes sont en cristal, les couverts en argent. Tandis que la brigade s'active sous les ordres du cuisinier en chef, un maître d'hôtel présente la carte des mets aux convives et leur recommande telle ou telle spécialité. Il organise le déroulement du repas en précisant le contenu et la préparation de chaque plat. Il est aidé par une équipe de serveurs et par un sommelier qui conseille et verse les vins. Nos grands restaurants fonctionnent toujours de cette manière.

Du XIXe siècle datent également les premières critiques gastronomiques dans les journaux et les magazines. C'est alors également que paraissent les premiers guides vantant les mérites des grands chefs de cuisine et dressant le palmarès des bons restaurants.

L'ÉLÉGANCE VESTIMENTAIRE ET LA PUDEUR

À la fin du XIXe siècle, tout le monde, pauvres et riches, s'habille de la même façon pour circuler en public. Chacun se comporte aussi avec pudeur.

Autrefois, les gens de la bonne société et les gens du peuple ne s'habillaient pas de la même manière. À partir de 1880 environ, cette différence disparaît. En public, tout le monde s'habille de façon bourgeoise. Les ouvriers et les paysans abandonnent le pantalon de toile, la blouse de travail et la casquette tandis que les femmes délaissent la chemise, la jupe, le tablier et le foulard. Les hommes portent un costume trois-pièces de même étoffe et de même couleur sombre :

pantalon, gilet et veston. C'est encore notre beau vêtement masculin. Les femmes s'habillent d'une robe longue taillée dans un tissu coloré et ornée de volants, de rubans, de boutons. Seule la qualité des tissus et des ornements fait la différence entre riches et pauvres. Contrairement à ce qu'on voit de nos jours, les vêtements masculins et féminins ne se ressemblent pas du tout. L'usage des sabots se limite à la ferme ou à l'atelier. En ville, hommes et femmes chaussent des souliers ou des bottines en cuir. Tout le monde circule la tête couverte. Les chapeaux de dames sont l'objet de beaucoup de soin.

Au XIXe siècle, le souci de la pudeur est très fort. Il n'est pas permis de montrer son corps, même partiellement. Les sous-vêtements voilent la nudité et, en même temps, favorisent l'hygiène corporelle. Ceux des hommes sont simples : chemisettes et caleçon. Ceux des femmes, par contre, utilisent des matières soyeuses, des dentelles, des broderies. Les sous-vêtements féminins visent aussi à amincir la taille et à soutenir la poitrine grâce à l'usage du corset. Très inconfortable, celui-ci sera abandonné après la Première Guerre mondiale.

L'ASSAINISSEMENT DES VILLES

Au XIXe siècle, les villes s'équipent de réseaux de distribution d'eau potable et d'évacuation des eaux sales et organisent le ramassage régulier des ordures.

Longtemps, l'accès à l'eau potable est malaisé dans les villes. Les fontaines, les pompes, les puits et les citernes fournissent une eau qui n'est pas très pure et qui est souvent dangereuse pour la bonne santé des gens. Les premiers réseaux modernes de distribution d'eau potable sont créés dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Des bornes-fontaines sont mises à la disposition des habitants des quartiers populaires tandis que les maisons bourgeoises sont raccordées à l'eau courante. Les fontaines, les pompes et les puits deviennent des éléments décoratifs. Certains ont survécu jusqu'à nos jours, mais personne ne les utilise plus. Les pouvoirs publics se préoccupent également de l'évacuation des eaux sales. Profitant des travaux de modernisation des villes, ils font placer des égouts un peu partout. Ceux-ci sont branchés sur les ruisseaux et les rivières. Cette pratique a des effets nuisibles. Les cours d'eau sont pollués et sentent mauvais. Il faut alors les voûter.

Le XIXe siècle est aussi celui où s'organisent les collectes régulières des ordures ménagères. Jusqu'alors, les ramassages se faisaient seulement de temps en temps, quand les rues étaient très sales. Les citoyens avaient l'habitude de jeter leurs déchets un peu n'importe où. Il n'existait pas de récipient pour les contenir. Cet objet est inventé vers 1880 par le Français Eugène Poubelle (1831-1907), qui lui a laissé son nom.

Les autorités communales se soucient enfin d'aérer la ville. Elles créent ici et là des espaces dégagés où l'air peut circuler facilement : avenues bordées d'arbres, squares, jardins publics, parcs.

LA PROPRETÉ CORPORELLE

Prendre régulièrement une douche ou un bain est une habitude apparue au XIXe siècle dans la bonne société. Elle s'étend ensuite aux classes populaires.

Longtemps, nos ancêtres ignorent que la saleté provoque des maladies. Ils se contentent de laver les parties visibles du corps : le visage et les mains. Peu de maisons possèdent l'eau courante et un raccordement à l'égout. Rares sont aussi celles qui ont une pièce réservée à la toilette. Pour prendre un bain, il faut installer une cuvette, la remplir d'eau chaude, la vider après usage, la ranger : on ne fait pas cela tous les jours...

Les règles d'hygiène commencent à être mieux connues à la fin du XIXe siècle. Les élèves des écoles primaires les étudient en classe. Des douches sont mises à la disposition des collégiens dans les internats, des ouvriers dans les usines, des soldats dans les casernes, des malades dans les hôpitaux, des clients dans les hôtels. Les médecins le répètent : se laver n'est pas une coquetterie, mais une nécessité pour être et rester en bonne santé.

Les maisons bourgeoises s'équipent peu à peu d'un mobilier de toilette. Dans un premier temps, un meuble-lavabo occupe un coin de la chambre à coucher. Pourvu d'un miroir et d'une tablette de marbre, on y pose un bassin et un vase contenant de l'eau. Ce mobilier de toilette est ensuite installé dans une petite pièce voisine de la chambre. Le bassin et le vase sont remplacés par un lavabo muni d'une arrivée d'eau courante et d'une évacuation à l'égout. La salle de bains apparaît après 1850. Elle est longtemps réservée aux plus riches, car il s'agit d'un équipement coûteux que beaucoup de gens ne peuvent pas se payer aisément.

LE CHEMIN DE FER

Au début du XIXe siècle, l'invention du chemin de fer révolutionne les manières de se déplacer.

Lors de l'accession de la Belgique à l'indépendance, en 1830, les responsables du nouvel État sont conscients que sa prospérité économique est liée à une modernisation de son réseau routier. Ils font donc un effort important dans ce sens. À l'exception des autoroutes et des voies rapides, qui datent de la deuxième moitié du XXe siècle, beaucoup de grands axes routiers que nous empruntons quotidiennement remontent au XIXe siècle. Vers 1850, nos routes sont très fréquentées et même, à certains endroits et à certaines heures, déjà encombrées. À cette expansion succède une phase de déclin qui dure jusqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les routes subissent en effet la concurrence des chemins de fer. Elles périclitent et se dégradent. Il faudra les remettre en état à grands frais au moment où l'automobile et le camion détrôneront le train.

Dans nos régions, la première ligne de chemin de fer date de 1835. Elle joint Malines à Bruxelles. Une dizaine d'années plus tard, nos grandes villes sont reliées entre elles. Des lignes secondaires permettent ensuite aux villageois de venir en ville et aux citoyens de se rendre à la campagne. Ce réseau ferré quadrille tout le pays vers 1885. Il dépasse nos frontières et se branche sur celui des pays voisins. Il est désormais possible de voyager loin, de façon confortable, rapide, sûre et moins coûteuse.

Le chemin de fer transforme le paysage. Sa construction nécessite des levées de terre, des tranchées, des ponts, des tunnels, des passages à niveau, etc. Aux points d'arrêt des trains s'élève un bâtiment d'un type nouveau : la gare. Dans les villes, un quartier animé se développe autour de celle-ci.

Les hôtels, les restaurants, les magasins y occupent une place importante.

Les transports urbains font eux aussi des progrès. En 1850, les omnibus sont encore des voitures tractées par des chevaux, mais certains roulent déjà sur des rails. Vers 1890, équipés d'un moteur électrique, ils se transforment en tramways. Les lignes sont prolongées à l'extérieur des villes et de nouveaux quartiers se développent près des points d'arrêt.

LA RÉVOLUTION AGRICOLE

Le XIXe siècle est l'époque où, dans nos régions, l'agriculture se modernise et où les premières machines agricoles font leur apparition dans les campagnes.

L'augmentation de la population multiplie les bouches à nourrir et demande une plus forte production agricole. Dès la fin du XVIIIe siècle, quelques grands propriétaires modernisent leurs exploitations. Ils adoptent des cultures nouvelles qui améliorent la fertilité du sol et permettent de réduire la surface des jachères. Ils regroupent les terres pour les travailler plus facilement.

Vers 1850, l'agriculture bénéficie des progrès liés à l'industrialisation. Des engrais chimiques sont utilisés en complément des engrais naturels. Des tâches autrefois effectuées à la main le sont par des machines. Cette mécanisation des campagnes est générale vers 1880. Des machines à vapeur mobiles sont amenées dans les champs pour faire fonctionner les charrues, les semeuses, les faucheuses, les moissonneuses-batteuses, etc.

Grâce à ces nouvelles façons de travailler la terre, les rendements s'améliorent, la production souffre moins des intempéries, les famines disparaissent. Les villages bénéficient de la construction des lignes de chemin de fer et ne vivent plus repliés sur eux-mêmes. Les paysans sont mieux logés et en meilleure santé. Ils sont plus instruits et mieux considérés. L'agriculture devient une activité économique à part entière, comme l'industrie et le commerce. Elle n'est plus une simple activité de subsistance. Elle ne vise plus seulement à produire de la nourriture, mais aussi à enrichir les producteurs.

LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE

Au XIXe siècle se produit un événement important : nos régions s'industrialisent. Les objets ne sont plus fabriqués à la main et à la pièce, mais à l'aide de machines et en série : les manufactures font place aux usines.

À partir de 1750, nos régions passent peu à peu d'une production artisanale à une production industrielle. Les objets nécessaires à la vie quotidienne ne sont plus façonnés à la main, un par un, dans des petits ateliers. Ils sont fabriqués à l'aide de machines, en série, dans des usines. Le but des fabricants est de produire plus, plus vite et moins cher pour vendre davantage et gagner plus d'argent.

Perfectionnée vers 1775, la machine à vapeur favorise ce changement. Grâce à elle, il est possible de faire fonctionner d'autres machines dans les usines textiles et métallurgiques, dans les charbonnages, dans les verreries, etc.

La machine à vapeur a besoin d'énergie pour fonctionner. C'est le charbon qui lui fournit. Au XIXe siècle, l'industrie

charbonnière est la base des autres industries. Les mines de charbon se multiplient dans nos régions : Mons, La Louvière, Charleroi, Liège. Les autres entreprises viennent s'installer près d'elles, notamment les usines sidérurgiques, qui produisent le fer et l'acier. Ainsi se forme le sillon industriel wallon qui existe toujours le long de la Sambre et de la Meuse.

L'industrialisation rend plus pénible la vie des travailleurs. Travailler en usine n'est pas travailler au champ. Il faut respecter des horaires, des cadences, des règles. Les journées de travail sont interminables. Les salaires sont insuffisants pour vivre convenablement. Les mesures de sécurité sont absentes et l'hygiène est mauvaise. Les paysans devenus ouvriers doivent s'adapter à une manière de travailler dont le but est de faire gagner de l'argent à un patron et non plus, comme autrefois, de produire simplement de quoi vivre.

LA RÉVOLUTION COMMERCIALE

Au XIXe siècle, le commerce se sépare de l'artisanat et les boutiques changent d'aspect. Devenir commerçant permet à des gens issus de la classe ouvrière ou de la paysannerie d'entrer dans la petite bourgeoisie.

Jusqu'au XVIIIe siècle, beaucoup de commerçants sont aussi des artisans : ils vendent les articles qu'ils fabriquent. Au XIXe siècle, les magasins se spécialisent dans la distribution. Ils vendent des produits fabriqués en usine, y compris les denrées alimentaires.

Les boutiques changent d'aspect. Elles ne s'ouvrent plus sur la rue et ne débordent plus sur les trottoirs, comme autrefois. Elles s'équipent de vitrines où sont exposés les articles disponibles à l'intérieur. Le but est d'attirer l'attention des passants et de les inviter à entrer. Un comportement nouveau fait son apparition : le lèche-vitrine. Les gens prennent plaisir à se promener en ville pour regarder les étalages. Des enseignes éclairées au gaz et plus tard à l'électricité indiquent le nom du magasin, qui est souvent celui de son propriétaire.

À la fin du XIXe siècle, certaines familles ouvrières ou paysannes ouvrent un petit commerce. Tandis que le mari travaille à l'usine ou aux champs, la femme s'occupe du magasin. Celui-ci apporte un supplément de revenu. Lorsque les affaires marchent bien et que le magasin prend de l'importance, ses propriétaires deviennent de vrais commerçants. Ils quittent la condition ouvrière ou paysanne et entrent dans la petite bourgeoisie.

Les premiers grands magasins datent du XIXe siècle. Ils ne sont pas comparables à nos hypermarchés actuels : ce sont plutôt des boutiques regroupées sous un même toit et appartenant à un seul propriétaire. Ils sont installés en centre-ville, dans les vieux quartiers, où ils ont souvent grandi à partir d'un premier bâtiment auquel se sont ajoutées des maisons voisines. Ces grands magasins ne nuisent pas aux petits commerces d'alentour. Au contraire, ils attirent en ville une clientèle élargie dont bénéficient aussi les autres commerçants.

Les premiers grands magasins utilisent de nouvelles méthodes de vente qui annoncent celles de nos hypermarchés. Ces grands magasins sont très attentifs à leur image de marque. Ils veillent à occuper des bâtiments qui impressionnent par leur monumentalité et par la décoration de leurs façades. Ils

offrent des aménagements intérieurs modernes : ascenseurs, escaliers mécaniques, etc. Ils font usage d'enseignes imagées qui aident à les reconnaître. Ils organisent des campagnes publicitaires par lettres, affiches, annonces dans la presse, distribution de catalogues, etc. Ils sont « entrée libre », on peut donc s'y promener sans devoir rien acheter. Ils renferment une grande variété de marchandises qu'ils présentent sur des rayonnages attrayants et bien éclairés. Ils disposent d'un personnel nombreux, poli et accueillant, qui accompagne et conseille les clients, effectue les livraisons à domicile, assure le service après-vente.

LES VACANCES BOURGEOISES

Au XIXe siècle, la bourgeoisie prend l'habitude de partir en vacances. Elle séjourne dans des villes touristiques où elle trouve de quoi se détendre et se distraire. Cette manière de faire sera ensuite copiée par les classes populaires.

À partir de 1850 environ, la bourgeoisie prend des vacances chaque année. Les transports sont plus sûrs, plus confortables et plus rapides depuis l'invention du chemin de fer. Les stations balnéaires et thermales se multiplient, lancées par des personnalités connues : souverains, hommes d'affaires, artistes. Elles offrent aux visiteurs la possibilité de se reposer tout en se changeant les idées. Elles disposent de parcs, de sentiers de promenade, de salles de spectacle, d'établissements de jeu, etc. Les vieilles auberges font place aux palaces, aux hôtels, aux pensions de famille. Les plus fortunés s'y rendent en train de luxe comprenant voiture-restaurant et voiture-lit. Cela permet de voyager loin. La Côte d'Azur, par exemple, est une destination très appréciée des gens de la bonne société de chez nous dès la fin du XIXe siècle.

À la même époque paraissent les premiers guides de tourisme destinés au grand public. Pour choisir leur destination et occuper agréablement leur temps, les vacanciers y trouvent plein de renseignements utiles : hôtels confortables, bons restaurants, distractions intéressantes, personnes à contacter en cas de problème. Ils y trouvent aussi une description des lieux qui méritent une visite, des sites naturels remarquables, des monuments à voir.

L'AFFIRMATION DE L'INDIVIDU

De nos jours, l'individu compte plus que le groupe. Cette façon de penser s'affirme au XIXe siècle dans la bourgeoisie. Elle s'étend ensuite aux autres classes sociales.

L'individualisme du XIXe siècle prend d'abord la forme d'un souci plus grand de l'intimité : intimité du lit, de la chambre, du cabinet de toilette, du lieu d'aisance. Il s'exprime aussi à travers un besoin d'isolement. Les bourgeois se protègent de la foule. Ils réservent une loge dans les théâtres et les salles de concert, un compartiment de première classe dans les transports collectifs, etc. Cet individualisme se manifeste également par l'affirmation du moi. Il devient habituel de graver son nom sur ses objets personnels, de le coudre sur ses vêtements, de broder ses initiales sur le linge de maison, d'imprimer des cartes de visite, d'afficher ses diplômes, d'exposer ses décorations, etc. L'affirmation du moi s'étend jusque dans la mort. Les

tombes deviennent monumentales et portent les noms des défunts.

L'industrialisation accroît la mobilité des personnes et l'urbanisation favorise l'anonymat. Dans les villes, dont la population n'arrête pas d'augmenter, beaucoup de nouveaux venus sont des inconnus. Pour réduire cet anonymat et mieux surveiller les personnes, les autorités multiplient les documents d'identité : livret d'ouvrier, livret militaire, livret de mariage, passeport, etc. La carte d'identité personnelle apparaît chez nous durant la Première Guerre mondiale, en 1915.

LA MODERNISATION DE LA JUSTICE ET DE LA POLICE

Au XIXe siècle, les pouvoirs publics modernisent la justice et créent une police plus efficace. Les institutions créées à cette époque existent toujours.

Pour rendre la justice, l'État dispose d'un ensemble de tribunaux. Ceux-ci sont mis en place au XIXe siècle. La Belgique se compose alors de 9 provinces. Chacune est divisée en plusieurs territoires plus petits appelés arrondissements, eux-mêmes découpés en cantons. Dans les cantons, un tribunal juge les fautes les moins graves. Dans les arrondissements, un tribunal juge les fautes plus graves. Dans les provinces, un tribunal appelé cour d'assises juge les crimes. Il existe aussi plusieurs cours d'appel pour modifier ou confirmer les décisions des tribunaux d'arrondissement. Tout en haut, une Cour de cassation, à Bruxelles, veille à ce que chaque tribunal applique convenablement les lois. Cette organisation et ce fonctionnement de la justice sont toujours ceux que nous connaissons.

Pour combattre la criminalité, surveiller les gens dangereux, éviter les troubles, calmer les personnes qui se disputent, etc., chaque village possède un garde champêtre, chaque ville une équipe de policiers communaux dirigée par un commissaire de police. Tous sont reconnaissables à leur uniforme. Au niveau du pays tout entier, le maintien de l'ordre est assuré par la gendarmerie. Au début du XXe siècle, une police judiciaire est créée pour aider les juges dans leurs enquêtes. Une police scientifique reçoit pour mission de démasquer et de fichier les délinquants.

La modernisation de la justice et l'efficacité plus grande de la police changent peu à peu les comportements. Les gens de chez nous deviennent moins violents. Il n'est plus permis de se battre pour régler un désaccord. Les maris ne peuvent plus frapper leur femme, les pères brutaliser leurs enfants, les maîtres maltraiter leurs domestiques.

L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE

Nos régions ont longtemps été soumises à des souverains étrangers. Elles ne forment un État indépendant que depuis 1830.

Aux XVIe et XVIIe siècles, nos régions appartiennent au roi d'Espagne. Au XVIIIe siècle, elles dépendent de l'empereur d'Autriche. En 1795, elles sont annexées par la France...

En 1815, Napoléon est battu à Waterloo. Les vainqueurs se réunissent à Vienne pour décider de l'avenir des territoires conquis par la France. Sans tenir compte de l'avis des gens

de chez nous, ils décident de lier nos régions au royaume des Pays-Bas. Très vite, nos ancêtres se sentent mal à l'aise dans ce nouvel État. Le roi des Pays-Bas est autoritaire. Il veut réduire la liberté de la presse et de l'enseignement, imposer l'usage du néerlandais à tout le monde alors que la bourgeoisie belge, en Flandre comme en Wallonie, parle français. De plus, les catholiques, très nombreux dans les provinces belges, se méfient de lui, qui est protestant. Les mécontentements conduisent à la révolution de 1830. En septembre, les Belges se soulèvent contre les Néerlandais. Le 26, un gouvernement provisoire est formé. Le 18 novembre, l'indépendance de la Belgique est proclamée. Le 7 février 1831, le pays reçoit une Constitution. Le 4 juin, Léopold Ier devient roi des Belges. Il prête serment le 21 juillet, jour choisi pour célébrer la fête nationale. Cette révolution bouscule les décisions prises à Vienne en 1815. Certains grands pays européens estiment qu'il faut rétablir l'ordre dans nos régions par la force. D'autres pensent qu'il est possible de trouver un arrangement. L'indépendance de la Belgique est finalement acceptée à condition que le pays soit neutre, c'est-à-dire qu'il ne noue pas d'alliance militaire avec d'autres pays.

LA COLONISATION DU CONGO

Des gens de chez nous sont nés et ont vécu au Congo. Des Congolais habitent dans notre pays et possèdent la nationalité belge. Autrefois, le Congo était une colonie appartenant à la Belgique.

Vers 1880, les États européens cherchent à posséder des colonies pour augmenter leur puissance et leurs richesses. Ils envoient des explorateurs en Afrique, continent dont on sait peu de choses à cette époque. Ainsi, le roi des Belges Léopold II (1835/1909) fait explorer la région du fleuve Congo. Il y fonde une colonie en 1885. Cet État, d'abord indépendant, devient belge en 1908.

Pendant longtemps, les discours officiels et les propos tenus dans les livres d'histoire présentaient la colonisation du Congo comme une action visant à développer le pays pour le bien de ses habitants. Dans la réalité, le but était d'abord d'exploiter les richesses locales dans l'intérêt des Belges. Le Congo, pays grand comme 77 fois la Belgique, possède en effet une foule de ressources naturelles intéressantes : cuivre, zinc, caoutchouc, or, diamants, etc. Des colons belges s'y installent pour encadrer la population et organiser l'activité économique. Les Congolais sont souvent traités durement et ne profitent pas autant que les Belges des richesses produites. De plus, on leur enseigne le mode de vie, la façon de penser, la religion des Européens. Ces derniers sont en effet convaincus d'être les plus civilisés des hommes et d'avoir pour mission de transmettre leur civilisation au monde entier. Les Congolais éprouvent beaucoup de peine à sauvegarder leurs traditions et la culture de leurs ancêtres.

LA CONQUÊTE DES DROITS SOCIAUX

Au XIXe siècle, les ouvriers luttent pour améliorer leurs conditions de travail, vivre de façon moins misérable et obtenir des droits sociaux et politiques. Nous bénéficions toujours des acquis de cette lutte.

À l'époque de l'industrialisation, la vie des ouvriers est pénible. Les journées de travail sont interminables. Les salaires sont insuffisants. La nourriture manque. Les logements sont surpeuplés et malpropres. L'environnement des lieux de travail et d'habitation est pollué. Les ouvriers ne disposent d'aucune protection sociale. En cas de maladie, d'accident, de perte d'emploi, ils ne peuvent compter que sur leurs proches ou leurs amis, aussi pauvres qu'eux, pour les aider. Lorsqu'ils ont des problèmes avec leurs patrons, ils sont en position de faiblesse et se défendent difficilement. Faire grève leur est interdit.

Pour améliorer leur situation, les ouvriers s'organisent. Ils créent des sociétés d'entraide qui interviennent en cas de maladie, d'accident, d'invalidité, de chômage et lorsque, devenus vieux, ils ne peuvent plus travailler. Ces sociétés sont les ancêtres de nos mutuelles. Les ouvriers fondent des syndicats qui luttent pour obtenir de meilleures conditions de travail et des salaires convenables. Ils sont soutenus par des penseurs et des hommes politiques qui prennent leur défense.

À la fin du XIXe siècle, de graves révoltes ouvrières éclatent dans notre pays. La classe dirigeante prend peur. Elle finit par accorder aux travailleurs des droits sociaux et politiques. L'État se charge d'organiser la protection de tous et des représentants des classes populaires font leur entrée au parlement.

LES INSTITUTIONS REPRÉSENTATIVES

Au XIXe siècle, nos régions adoptent un nouveau régime politique. Ce régime, défini par une loi fondamentale appelée Constitution, est représentatif et parlementaire.

En 1830, la Belgique indépendante choisit d'être un royaume plutôt qu'une république, mais ce n'est pas un royaume à l'ancienne. C'est une monarchie constitutionnelle : la forme de gouvernement du pays est inscrite dans une loi fondamentale, la Constitution, que le roi lui-même doit respecter.

Ce régime politique est représentatif. Les personnes qui font les lois sont les représentants du peuple. Elles sont élues par les citoyens. Cependant, jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'élection des membres du parlement est réservée aux personnes les plus riches. Ces notables ont seuls le droit de voter. Ils sont aussi les seuls à pouvoir être élus. C'est l'époque dite du suffrage censitaire, c'est-à-dire du droit de vote accordé seulement à ceux qui paient un niveau élevé d'impôt. Pour cette raison, la majorité de nos ancêtres demeurent à l'écart de la vie politique. Un nombre grandissant de personnes souhaitent cependant avoir leur mot à dire à propos de la manière dont le pays est gouverné. Elles revendiquent le suffrage universel, c'est-à-dire le droit pour tous de voter. Ainsi, espèrent-elles, toutes les classes sociales seront représentées au Parlement et les responsables politiques devront se soucier davantage de l'intérêt général. Dans notre pays, le suffrage universel sera accordé aux hommes en 1919. Les femmes, très longtemps exclues de la vie politique, devront attendre 1948.

Ce régime est parlementaire. Les représentants du peuple se réunissent pour discuter et voter les lois. Dans ce but, ils forment un Parlement, réparti en deux assemblées : la Chambre et le Sénat. Le Parlement a, dit-on, le pouvoir législatif. Il existe deux autres pouvoirs : le pouvoir exécutif (le roi et les ministres), qui dirige le pays, et le pouvoir

judiciaire (les magistrats et les juges), qui applique les lois. Les trois pouvoirs sont séparés.

Plusieurs partis politiques défendent les intérêts des citoyens. Lorsqu'ils obtiennent beaucoup de voix aux élections, ils ont un grand nombre de députés et de sénateurs au Parlement. Ils participent alors habituellement au gouvernement.

La population, mieux instruite, s'intéresse davantage à la vie politique. Elle dispose pour cela de différents journaux qui expliquent et défendent les idées des uns ou des autres.

L'ÉCOLE PRIMAIRE POUR TOUS

Au XIXe siècle, l'enseignement est pris en charge par l'État et non plus seulement par l'Église. En 1914, l'école primaire devient obligatoire et gratuite pour tous les enfants.

Dans l'enseignement primaire, le nombre d'élèves augmente tout au long du XIXe siècle. Les filles comme les garçons fréquentent l'école. Avec l'industrialisation, il est nécessaire d'être instruit pour trouver un bon emploi. Des mesures sont prises par les pouvoirs publics pour que les enfants aillent régulièrement à l'école. En 1914, l'école primaire devient obligatoire et gratuite pour tous.

En raison de cette obligation, l'enseignement est organisé partout de la même manière. Il est le même pour tous les enfants, garçons ou filles, riches ou pauvres. Des programmes de cours sont imposés, des méthodes d'enseignement sont recommandées, des manuels scolaires sont conseillés. Les maîtres donnent leurs leçons dans des locaux spécialement réservés à cet usage. Outre la lecture, l'écriture et le calcul, les écoliers étudient aussi l'histoire et la géographie, matières qui les aident à bien connaître et à aimer leur pays. À partir de 1840 environ, les futurs maîtres apprennent comment donner cours et comment animer la classe. Ils fréquentent des écoles de formation des instituteurs, appelées écoles normales, où ils acquièrent une culture générale, des méthodes d'enseignement, ainsi que la façon de bien se comporter en société pour être une personne respectée. Une fois diplômés, les maîtres ne sont pas livrés à eux-mêmes. Ils sont encadrés par des inspecteurs, participent régulièrement à des conférences pédagogiques et reçoivent des revues spécialisées. Cela leur permet de se tenir à jour et de bien exercer leur métier.

L'ESSOR DE LA PRESSE ÉCRITE

Au XIXe siècle, la presse écrite se développe grâce aux progrès des techniques de fabrication des journaux, à une liberté plus grande d'exprimer les idées, à l'alphabétisation de la population.

Au XIXe siècle, les journaux deviennent le principal moyen de diffuser les nouvelles. Ils sont imprimés plus vite et en plus grande quantité. Ils coûtent moins cher grâce à l'amélioration des machines à imprimer, à l'utilisation d'un papier plus adéquat, à la composition plus facile des textes. Les agences de presse font leur apparition. Elles recueillent et traitent les informations transmises par leurs correspondants en province et à l'étranger. Le développement du chemin de fer permet une circulation plus rapide du courrier. L'invention du télégraphe électrique et de l'alphabet Morse,

puis du téléphone et de la télégraphie sans fil accélère encore l'échange des données.

Vers 1850, les journaux se modernisent. Les rubriques sont plus variées. La mise en page associe gros titres, textes et illustrations. Le journalisme devient un métier. De plus en plus de personnes savent lire et s'intéressent aux nouvelles. À partir des années 1880, la presse populaire fait son apparition. Elle utilise la publicité pour baisser le prix des journaux, ce qui augmente encore le nombre de lecteurs. La presse a beaucoup d'influence sur l'opinion publique. Les journaux défendent des idées. Ils poussent les lecteurs à réfléchir. C'est en lisant leur gazette que beaucoup de gens décident de leurs choix politiques.

LES NOUVELLES MANIÈRES DE COMMUNIQUER

Le XIXe siècle transforme les manières de communiquer. La poste devient un service public. L'invention du télégraphe et du téléphone ouvre la voie à notre société de la communication.

Jusqu'au XVIIIe siècle, la poste est une entreprise privée. Des maîtres de poste se chargent de prendre le courrier et les colis à domicile, de les transporter et de les remettre à leur destinataire. C'est ce dernier qui paie les frais, calculés à la distance et au poids. Vers 1800, l'État prend le contrôle des services postaux et les réorganise. Chaque localité est dotée d'un bureau de poste. Des boîtes aux lettres sont installées un peu partout pour collecter le courrier. Une équipe de facteurs le trie et le distribue. Les frais sont à la charge de l'expéditeur. En 1849, ils prennent la forme d'un timbre-poste que l'on colle sur l'enveloppe ou le paquet. Tous ces changements entraînent une augmentation du nombre de clients. La poste devient une grosse administration publique.

L'invention du télégraphe électrique (1838) puis du téléphone (1876) accélère les communications et les élargit aux dimensions du monde. Le télégraphe électrique, qui transmet des messages écrits à l'aide de l'alphabet Morse, n'est pas à la portée de tous. Son fonctionnement est pris en charge par un service spécialisé et les messages sont distribués à leurs destinataires sous la forme de télégrammes. Le téléphone, qui transporte la voie humaine, est d'un usage plus facile. Limités d'abord aux centres urbains, les réseaux téléphoniques s'étendent partout. Utilisées par les entreprises et par les commerçants, les lignes le sont aussi par les particuliers. Grâce au téléphone, il est possible d'avoir une conversation à distance, de resserrer les liens familiaux, de se sentir moins seul.

LES GRANDS PROGRÈS SCIENTIFIQUES

Les sciences font de grands progrès au XIXe siècle. Elles permettent la création de produits nouveaux qui améliorent la vie quotidienne des gens.

Les physiciens s'intéressent aux différentes formes d'énergie et à la manière de s'en servir pour faire fonctionner des machines. Ils étudient les phénomènes électriques et réfléchissent à la façon de produire, de distribuer et d'utiliser le courant. Ils s'interrogent sur la nature de la lumière et s'efforcent de comprendre les mécanismes de la vision. Ces

recherches, et bien d'autres, sont à l'origine de nombreuses inventions : moteur à vapeur, moteur électrique, moteur à essence, télégraphe, téléphone, appareils photographiques, etc.

Les chimistes constatent que la matière est faite de très petits éléments, les atomes, qui se combinent entre eux pour former des éléments plus grands, les molécules. Ils classent les différentes matières d'après ces éléments et créent des formules précises pour décrire leur composition. Leurs travaux permettent la fabrication d'une foule de produits nouveaux, qui n'existent pas à l'état naturel : fibres, colorants, engrais, pesticides, etc.

Les médecins disposent de meilleurs instruments pour dépister les maladies et établir des diagnostics plus sûrs : stéthoscope, thermomètre médical, tensiomètre, appareil de radiographie, etc. Ils découvrent l'existence des micro-organismes – bactéries et virus – qui provoquent les maladies et prennent des mesures pour s'en protéger. Les chirurgiens utilisent l'anesthésie pour contrôler la douleur des patients durant les interventions. Ils aseptisent les salles d'opération, les instruments médicaux, les pansements pour éviter les infections. Les pharmaciens mettent au point quantité de médicaments qui soignent plus efficacement les maladies.

LES GRANDS PROGRÈS TECHNIQUES

Au XIXe siècle, de nombreuses inventions améliorent la vie quotidienne des gens de chez nous. Nous profitons toujours de ces inventions.

À partir du milieu du XVIIIe siècle, des techniques nouvelles améliorent la fabrication des textiles, des métaux, du verre, etc. Au départ, ces nouveautés sont mises au point par des inventeurs. Vers 1850, elles font appel aux sciences, en particulier à la physique et à la chimie. Des écoles spécialisées sont ouvertes pour former des ingénieurs et des techniciens. Des revues font connaître les découvertes. Des expositions nationales et internationales montrent les résultats obtenus et encouragent les échanges d'idées.

Les progrès techniques transforment la vie quotidienne des gens de chez nous. L'industrie minière fournit le charbon qui sert à chauffer les maisons. L'industrie métallurgique produit de nombreux objets en fonte et en fer : ustensiles de cuisine, outils, etc. L'industrie chimique met au point les procédés de blanchiment et de coloration des textiles, de fabrication des produits de nettoyage. Elle développe de nouveaux matériaux comme le caoutchouc, les fibres artificielles, les colles, etc.

De nombreuses inventions que nous utilisons tous les jours datent du XIXe siècle. En voici quelques exemples : le crayon (1794), la pile électrique (1800), la machine à coudre (1830), l'appareil photographique (1839), l'épingle de sûreté (1849), l'allumette (1852), l'ascenseur (1857), l'aspirateur (1869), la machine à écrire (1873), la lampe électrique (1878), le ventilateur (1882), le stylo à encre (1884), le réfrigérateur (1913), etc.

Les progrès techniques sont facilités par l'usage progressif du système métrique décimal. Celui-ci met fin au désordre qui existait jusqu'alors en matière de poids et de mesures. Son adoption est toutefois lente et difficile. Elle gêne les habitudes. Introduit dans nos régions à l'époque française, vers 1800, le système métrique

décimal ne s'impose dans la vie de tous les jours que vers 1900. C'est l'école primaire qui favorise le changement. Les nouvelles unités de mesure sont au programme des leçons d'arithmétique à partir de 1850 environ.

LES NOUVELLES MANIÈRES DE LIRE, DE VOIR ET D'ÉCOUTER

Beaucoup d'œuvres littéraires, artistiques et musicales du XIXe siècle sont encore lues, regardées et écoutées aujourd'hui. Deux grands courants se partagent cette période : le romantisme d'abord, le réalisme ensuite.

Durant la première moitié du XIXe siècle, les artistes mettent dans leurs œuvres beaucoup de sentiments. Ils accordent surtout de l'importance à ce qui touche le cœur, à ce qui fait rêver. C'est l'époque du romantisme. Ce mouvement concerne tous les arts. En littérature, la poésie l'emporte sur les autres formes d'écriture. Les poètes expriment avec émotion ce qu'ils ressentent au fond de leur âme. La musique devient un art important. Le piano est alors l'instrument préféré des grands compositeurs. Le romantisme s'intéresse au passé, en particulier au Moyen Âge. Les écrivains et les artistes aiment le sens du merveilleux de cette époque. Dans de nombreux pays, le romantisme permet également à la population d'exprimer son amour de la patrie.

Vers 1850, les progrès des sciences et des techniques changent les manières de penser. Les écrivains et les artistes préfèrent le réalisme. Ils accordent plus d'attention aux faits qu'aux sentiments. Ils décrivent la société telle qu'elle est, sans l'embellir. Toutefois, le réalisme n'est pas adopté par tous. Les musiciens, par exemple, composent toujours des mélodies romantiques. Les peintres qu'on appelle impressionnistes ne peignent pas la réalité telle qu'elle est, mais telle qu'ils la voient. Pour cela, ils utilisent des techniques originales : traits flous, couleurs pures, effets de lumière, etc.

LA DÉCHRISTIANISATION

Commencée à la fin du XVIIIe siècle, la déchristianisation de nos régions se poursuit au XIXe siècle. Pour tenter de ralentir cette évolution, l'Église s'oppose aux idées nouvelles.

Au XIXe siècle, de plus en plus de chrétiens s'éloignent de l'Église, surtout dans les villes. Cela concerne toutes les classes sociales. Les gens instruits se demandent quelle confiance ils doivent encore accorder aux vérités religieuses. Les travailleurs trouvent que l'Église ne s'intéresse pas assez à leurs conditions de vie pénibles et ne fait pas grand-chose pour convaincre la classe dirigeante de les aider à sortir de la misère.

Pour éviter que les chrétiens abandonnent la religion, les responsables religieux pensent qu'il faut lutter contre les idées nouvelles. Ils refusent d'accorder à chacun la liberté de pensée. Ils critiquent ceux qui défendent cette idée. Ils dénoncent le socialisme et tous ceux qui poussent les travailleurs à refuser les inégalités sociales.

Pour restaurer la foi chrétienne, les responsables religieux misent sur un meilleur encadrement et une meilleure instruction des fidèles. Ils demandent que les enfants soient

éduqués chrétiennement dans les familles et à l'école. Ils recommandent aux adultes d'assister régulièrement aux offices religieux et de faire fréquemment pénitence. Ils affirment que la vie sur terre est un temps de souffrance nécessaire pour aller au ciel et profiter d'un bonheur éternel après la mort. Ils disent qu'il faut donc accepter sa situation sans se plaindre. Pour apaiser les peurs des gens simples, ils développent le culte de la Vierge Marie et encouragent les pèlerinages de masse sur les lieux où l'on dit qu'elle est apparue.

LA LAÏCITÉ ET LA NEUTRALITÉ DE L'ÉTAT

Dans nos régions, l'Église et l'État sont distincts. Cette séparation entre les pouvoirs civils et les pouvoirs religieux est apparue à la fin du XIXe siècle.

Dans un État laïque et neutre, la religion est une affaire privée. Chaque personne, qu'elle soit croyante ou non, est

traitée de la même manière. L'État et l'Église sont séparés. Cette séparation permet à tout le monde, y compris à ceux qui n'appartiennent pas à la religion dominante, de vivre ensemble dans un esprit de tolérance, en respectant les manières de penser et de se comporter de chacun.

La séparation entre l'État et l'Église est récente. Pendant très longtemps, l'Église et l'État avaient des pouvoirs qui s'entremêlaient. Au XIXe siècle, lorsque l'État laïque et neutre commence à s'imposer, l'Église voit son influence et son pouvoir diminuer. Elle essaie alors d'empêcher cette évolution. Les personnes qui défendent le principe de l'État laïque et neutre, y compris les chrétiens progressistes, s'opposent à la volonté des responsables religieux de continuer à intervenir dans la vie publique. Cela provoque des tensions, qui n'ont pas tout à fait disparu. Aujourd'hui, en effet, la laïcité et la neutralité de l'État semblent aller de soi. Pourtant, de multiples exemples récents montrent que l'intégrisme religieux existe toujours et qu'il vise à remettre en cause cette situation.

Temps présents

de 1914 à nos jours

LE VIEILLISSEMENT DE LA POPULATION

Au XXe siècle, les gens de nos régions vivent plus vieux et les naissances n'augmentent plus. Les personnes âgées et les adultes sont plus nombreux que les jeunes : la population vieillit.

Au cours du XXe siècle, le nombre de naissances diminue dans nos régions. Durant la guerre de 1914-1918, les hommes partis combattre ou faits prisonniers sont éloignés de leur famille. Des couples se défont. Des mariages et des naissances sont reportés. Des milliers de jeunes hommes, morts ou grièvement blessés à la guerre, restent sans descendance. La crise économique des années 1930 n'encourage pas à avoir des enfants, car l'avenir est incertain. Peu après la Deuxième Guerre mondiale, la natalité semble aller mieux. C'est l'époque du « baby-boom ». Cela ne dure pas. Dans les années 1960, beaucoup de femmes travaillent. Elles sont moins disponibles pour donner la vie. Mieux instruites, plus indépendantes, disposant de moyens de contraception efficaces, elles peuvent décider d'avoir un enfant ou pas. La famille nombreuse traditionnelle cesse d'être un modèle.

Pendant ce temps, la médecine fait de grands progrès et l'alimentation s'améliore. Les gens vivent plus vieux. Pour cette raison, la population augmente, malgré la diminution des naissances. Peu à peu, les personnes âgées et les adultes sont plus nombreux que les jeunes.

L'IMMIGRATION DE MASSE

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, nos régions font appel massivement à des travailleurs étrangers pour remédier au manque de main-d'œuvre locale.

Depuis toujours, des travailleurs étrangers viennent dans notre pays pour y trouver du travail. Pendant longtemps, ils le font de façon individuelle. Au XXe siècle, l'économie connaît un grand développement. La main-d'œuvre manque, car le nombre des naissances diminue et la

population vieillit. L'immigration est encouragée par les pouvoirs publics. Des travailleurs sont recrutés en grand nombre à l'étranger. Cela permet aussi de freiner les demandes de hausse de salaires et de meilleures conditions de travail des ouvriers belges, car les nouveaux venus sont moins exigeants. De nombreux immigrés provenant des pays méditerranéens s'installent chez nous avec leurs familles. Ils y apportent leurs manières de vivre et de penser. La main-d'œuvre étrangère est appelée en renfort quand les affaires vont bien. À partir des années 1980, l'activité économique diminue et les emplois commencent à manquer. L'immigration est découragée. Des mesures sont prises pour empêcher les étrangers de venir librement chez nous et pour arrêter les personnes en séjour illégal et les renvoyer chez elles. Certains n'apprécient pas la présence importante d'immigrés dans notre pays. Ils oublient ou ignorent pourquoi ces personnes habitent nos régions ou cherchent à y venir.

Aujourd'hui, l'immigration pose de grands défis. Il faut réussir à intégrer les populations venues d'ailleurs, c'est-à-dire les aider à devenir des gens de chez nous. Il faut aussi mieux partager les richesses mondiales afin que chacun puisse vivre convenablement chez lui et ne soit pas poussé à s'expatrier.

LA DÉGRADATION DE L'ENVIRONNEMENT

Jusqu'au XIXe siècle, la dégradation de l'environnement reste localisée et faible. Aujourd'hui, elle s'étend au monde entier et s'aggrave.

La dégradation de l'environnement n'est pas un phénomène récent, mais elle reste longtemps localisée et faible. Elle s'aggrave avec l'augmentation de la population, l'urbanisation et l'industrialisation. Cette aggravation ne concerne d'abord que certaines régions. Aujourd'hui, elle est devenue un problème mondial.

La dégradation de l'environnement se manifeste de plusieurs manières. L'air est pollué par les fumées des usines

et des maisons, par les gaz d'échappement des camions et des voitures. L'eau des sources, des fleuves et des mers, ainsi que les sols, sont souillés par les ordures ménagères, les résidus industriels, les produits chimiques. L'usage de l'énergie nucléaire est à l'origine de rayonnements dangereux et de déchets dont il est difficile de se débarrasser. À cela s'ajoute la pollution liée à l'utilisation des ondes électromagnétiques : téléphones portables, « Wi-Fi », etc. Toutes ces formes de pollution nuisent à la santé des hommes, des animaux et des plantes.

Des accidents catastrophiques amènent aujourd'hui les gens à réfléchir aux risques liés au désir de croissance économique et d'augmentation de la consommation. Les menaces ne concernent plus quelques milliers de personnes habitant près des usines polluantes, mais l'espèce humaine tout entière. Des mesures doivent être prises pour lutter contre la dégradation de l'environnement. Or, ces mesures tardent à venir, car elles demandent de vivre autrement, ce que beaucoup refusent.

L'URBANISME FONCTIONNALISTE

Les villes anciennes ne semblent plus adaptées aux conditions de vie modernes. Dès les années 1930, des urbanistes proposent de les reconstruire d'une manière plus fonctionnelle, en copiant les villes américaines.

Pour beaucoup d'urbanistes du début du XXe siècle, les villes anciennes ne sont plus adaptées à la vie moderne. Elles doivent faire place à des villes bâties selon des principes nouveaux, comme on le voit aux États-Unis d'Amérique : remplacer les rues par de grands axes de circulation, répartir les fonctions de travail, de loisir, de commerce, de logement dans des quartiers distincts, construire en hauteur pour épargner les terrains et créer de larges espaces verts, donner la priorité à une architecture fonctionnelle plutôt qu'à une belle architecture. Selon ces urbanistes, il ne faut pas hésiter à détruire les vieux quartiers. Tout au plus peut-on sauver quelques monuments intéressants, en les démontant et en les reconstruisant ailleurs si nécessaire. Cet urbanisme est rendu possible par l'usage de matériaux nouveaux : métal, béton armé, verre, etc. Ceux-ci autorisent la construction d'immeubles-tours et d'immeubles-barres. L'urbanisme fonctionnaliste est contesté dès les années 1960. Les tours et les barres entretiennent l'anonymat : les gens ne se rencontrent plus. Elles favorisent la solitude, le chacun pour soi, et même la délinquance. Les vastes espaces non bâtis entre les immeubles augmentent le sentiment de vide et d'insécurité. Pour certains urbanistes, le temps est venu de refaire des villes à l'ancienne où les immeubles ont une dimension humaine, où il existe de vraies rues dans lesquelles les fonctions se mélangent et où les gens se parlent et s'entraident.

L'EXODE URBAIN

Au XXe siècle, beaucoup de citadins quittent les centres-villes pour habiter en périphérie ou à la campagne.

À la fin du XIXe siècle, les logements urbains ont fort vieilli et manquent de confort. Les familles bourgeoises quittent les centres-villes. Elles se font construire des maisons

modernes dans les quartiers nouveaux qui se développent en périphérie.

Dès les années 1920, dans de nombreuses localités, les autorités communales se soucient d'offrir aux familles modestes des conditions de logement saines et confortables. Elles font bâtir des cités d'habitations sociales. Ces cités, facilement accessibles par les transports en commun, se situent également en périphérie.

Dans les années 1960, les gens de chez nous vivent mieux. Le besoin de calme et d'air pur pousse beaucoup de citadins à s'installer à la campagne. Ils y rachètent et restaurent de vieilles maisons villageoises ou s'y font construire des villas. L'utilisation de la voiture facilite les déplacements. Près des villes, les villages perdent leurs fonctions agricoles. Ils se transforment en cités-dortoirs. La plupart des habitants s'en vont le matin et rentrent chez eux le soir, pour passer la nuit. C'est aussi le cas des lotissements situés aux abords des villes.

Depuis quelques années, on assiste à un retour vers les centres-villes. De vieilles maisons sont modernisées. D'anciens magasins, bureaux ou ateliers sont transformés en logements. Ces habitations sont occupées par des personnes désireuses de réduire leurs déplacements et de vivre près des commerces, des lieux de loisir, des services sociaux, etc.

LES VILLAGES-DORTOIRS

À partir du milieu du XXe siècle, conséquence de l'exode urbain, la plupart des villages de nos régions, surtout à proximité des villes, perdent peu à peu leur fonction agricole et se transforment en localités résidentielles.

Depuis 1950 environ, le nombre d'agriculteurs ne cesse de diminuer dans nos campagnes. L'activité agricole se concentre dans quelques grosses exploitations situées souvent à l'extérieur des villages. Ceux-ci perdent leurs fonctions traditionnelles. Ils se transforment en lieux de résidence et prennent l'apparence de quartiers urbains.

L'habitat témoigne de cette évolution. Les anciennes fermes sont adaptées à la vie citadine : la grange devient un garage, l'étable un salon, le logis un séjour doté de tout le confort moderne. L'avant-cour, où s'assemblait le bétail et où s'entassait le fumier, est remplacée par une aire de stationnement pour les voitures familiales tandis que les vieux abreuvoirs servent de bacs à fleurs. Sur certaines façades, des outils agricoles hors d'usage — râtelier à fourrage, herse, cruche à lait, roue de chariot, etc. — sont convertis en objets décoratifs. À la sortie des villages, un habitat nouveau apparaît le long des chemins ou forme des lotissements en bordure des champs et des pâtures. Cet habitat est composé de maisons « quatre façades » semblables à celles qu'on voit dans les quartiers périphériques des villes. Leurs styles architecturaux, souvent anachroniques et hétéroclites, dénaturent le bâti villageois ancien.

Le village résidentiel est un village-dortoir. Le calme règne en journée, rompu seulement par le va-et-vient de quelques voitures, la venue d'un camion de livraison ou le passage d'une machine agricole. La plupart des résidents travaillent en ville et sont donc absents. C'est en soirée, en fin de semaine et pendant les congés que la vie s'anime vraiment, car le village fait alors le plein de ses habitants. Il bénéficie

même du renfort de vacanciers séjournant dans des maisons d'hôtes ou des gîtes ruraux.

LA MAISON ACTUELLE

Dès les années 1950, les plans, les aménagements et les équipements des maisons sont repensés pour en accroître la modernité et le confort.

Dans les maisons traditionnelles, les pièces sont cloisonnées. On y accède par des couloirs et en franchissant des portes. Certaines pièces ne sont occupées que de temps en temps. Il arrive par exemple que le salon soit utilisé seulement lorsqu'on reçoit des visiteurs. C'est le plus souvent la salle à manger qui est le lieu habituel de la vie familiale, parfois la cuisine. Ces deux pièces ne sont pas ouvertes l'une sur l'autre.

Dans la maison actuelle, ces séparations ne sont plus aussi nettes. Souvent, le « séjour » réunit en une seule grande pièce un espace pour vivre et se détendre, un autre pour cuisiner et un autre encore pour manger. À partir des années 1960, ce modèle s'applique aussi aux habitations anciennes : les portes sont enlevées, les cloisons supprimées. La distinction entre pièces accessibles aux personnes étrangères à la famille et pièces à usage privé disparaît. La vie familiale occupe toute la maison et les visiteurs doivent l'accepter. L'important est le plaisir de se sentir partout chez soi.

La maison actuelle est aussi une maison confortable : chauffage central, cuisine équipée, salle de bain, meubles fonctionnels, luminaires nombreux et variés, appareils électroménagers, etc. Contrairement à nos ancêtres, dont les maisons n'étaient pas toujours très accueillantes, nos contemporains aiment se retrouver chez eux.

LE PRÊT-À-MANGER

Au XXe siècle, de plus en plus d'aliments sont fabriqués industriellement et conditionnés en usine.

Dès la fin du XIXe siècle, la plupart des aliments sont fabriqués en usine. Les marchandises vendues en vrac, qui manquaient d'hygiène et se prêtaient à la fraude, disparaissent des rayons. Elles sont remplacées par des articles emballés portant la marque commerciale de leur fabricant : boîtes, bocaux, bouteilles, etc.

Les aliments industrialisés offrent une qualité constante, un poids précis, un prix déterminé. Ils sont aussi l'objet d'une surveillance sanitaire. En revanche, ils contiennent souvent des substances chimiques pour en assurer la conservation, la coloration, le goût, etc. Certains renferment trop de graisse, de sel, de sucre. D'autres sont enrichis d'additifs qui en font presque des médicaments. D'autres utilisent des O.G.M. ou organismes génétiquement modifiés. D'autres encore sont fabriqués ou conditionnés dans des pays lointains et parviennent chez nous après avoir beaucoup voyagé. Les consommateurs sont de plus en plus méfiants face aux aliments d'origine industrielle. Ils réclament un retour à des produits plus naturels et fabriqués sur place.

Après des siècles de malnutrition, les gens de chez nous disposent désormais d'une nourriture abondante. Certains mangent trop et beaucoup mangent mal. Ils mettent leur santé en péril. Les médecins constatent une augmentation

très forte des maladies dues à une alimentation excessive et déséquilibrée.

LE PRÊT-À-PORTER

Durant le XXe siècle, les vêtements deviennent plus pratiques. Ils sont fabriqués en usine et s'achètent tout fait. Hommes et femmes s'habillent de manière semblable.

Au XIXe siècle, les gens s'habillaient de façon très différente selon qu'ils étaient hommes ou femmes, campagnards ou citadins, ouvriers ou bourgeois. Les vêtements n'étaient pas toujours très confortables, surtout les vêtements féminins. À partir des années 1920, les différences dans les manières de s'habiller diminuent et le confort des vêtements augmente. Les femmes abandonnent les robes longues, raides, serrées à hauteur de la ceinture. Certaines portent déjà le pantalon. Vers 1960, les « t-shirts » et les « jeans », qui étaient auparavant réservés aux hommes, sont aussi adoptés par les

femmes. Le vêtement n'indique plus le statut social, la profession ou l'origine des gens. Tout le monde s'habille de la même manière.

Autrefois, les vêtements étaient cousus à la main, réalisés sur mesure par des tailleurs ou des couturières. Entretien avec soin, ils étaient portés longtemps. Après 1950, les vêtements sont fabriqués en usine et s'achètent tout fait dans les boutiques de prêt-à-porter. Ces vêtements s'usent vite, sont rapidement démodés et doivent être remplacés. La production textile devient internationale et les gens s'habillent de façon semblable presque partout dans le monde.

LE SOUCI DE L'APPARENCE PHYSIQUE

Au XXe siècle, les gens de chez nous se préoccupent de plus en plus de leur apparence physique et de leur pouvoir de séduction.

Au XXe siècle, l'idée s'impose peu à peu qu'il est plus facile de réussir dans la vie en étant beau. Or, tout le monde n'a pas cette chance. Dans ce cas, il est nécessaire de prendre grand soin de son corps, voire de recourir à des artifices et même à la chirurgie pour l'embellir. Dès les années 1920, de plus en plus de personnes fréquentent les salons de coiffure et les instituts de beauté. Les femmes apprennent à se coiffer et à se maquiller à la manière des actrices et des mannequins que l'on voit au cinéma et dans les magazines de mode. L'industrie des cosmétiques fabrique pour elles des miroirs, des peignes, des poudriers, des nécessaires de maquillage, des tubes de rouge à lèvres, des bâtonnets de déodorant, des flacons de parfum, etc., dont certains sont assez petits pour prendre place dans un sac à main.

Après 1950, la beauté devient aussi l'art de dévoiler le corps. L'interdiction de montrer la nudité disparaît peu à peu. Les publicités et les magazines n'hésitent plus à attirer le regard par des dessins et des photographies de jeunes femmes ou de jeunes hommes dénudés. Ce changement d'attitude concerne aussi les gens ordinaires. Les beaux jours, il n'est plus indécent de bronzer à la plage en découvrant son corps ou de se promener en rue légèrement vêtu.

L'AUTOMOBILE

Les voitures sont de plus en plus nombreuses dans nos régions à partir des années 1950. Le réseau routier est modernisé pour faciliter leur circulation.

Après la Deuxième Guerre mondiale, le niveau de vie s'améliore et il est plus facile d'emprunter de l'argent pour effectuer de grosses dépenses. Beaucoup de citadins souhaitent quitter les centres-villes pour habiter la campagne. Beaucoup de gens ont l'envie de circuler librement, en évitant les inconvénients des transports en commun. Tout cela pousse un grand nombre de personnes à acheter une voiture.

L'augmentation du nombre de voitures et la nécessité de se déplacer pour travailler, pour faire ses courses, pour se distraire, demandent des routes mieux adaptées au trafic. Le réseau routier est rénové et complété. Les chaussées anciennes sont rectifiées, élargies, repavées, asphaltées ou bétonnées. De nouvelles chaussées sont construites. Pour régler la circulation, un Code de la route est publié et un système de panneaux de signalisation est mis en place. Dès la fin des années 1950, des autoroutes assurent progressivement les liaisons rapides entre les grandes villes et vers les pays voisins.

Beaucoup d'inconvénients découlent de la circulation incessante des voitures : pollution, bruit, frais d'entretien du réseau routier, endettement des ménages pour acheter les véhicules, dépenses répétées pour payer le carburant, etc. Mais il y a pire : les nombreux accidents faisant des centaines de victimes chaque année. Parmi les inconvénients du tout à l'automobile, il faut encore mentionner les pertes de temps considérables dues aux ralentissements et aux bouchons. Les villes de chez nous sont anciennes. Elles n'ont pas été conçues pour la circulation des automobiles. Leurs rues sont étroites et sinueuses, leurs places exigües. Elles comportent des ruelles, des voies sans issue, des escaliers, etc., qui ne sont pas carrossables. C'est donc surtout dans les agglomérations urbaines que les automobilistes éprouvent aujourd'hui les plus grosses difficultés à se déplacer.

Jusqu'aux années 1950, la plupart des citadins circulaient à pied ou empruntaient les transports en commun pour se rendre au travail, aller à l'école, faire les courses, etc. Dans les années 1970, presque tout le monde prend l'habitude de se déplacer en voiture, même pour de courts trajets. Afin de permettre au trafic routier de pénétrer le plus loin possible au cœur des agglomérations urbaines, des axes sont élargis, des trottoirs sont rétrécis, des espaces arborés sont remplacés par des bandes de circulation, des tunnels et des viaducs sont construits à grands frais, défigurant ou saccageant certains quartiers, rendant la vie désagréable aux riverains. Certains finissent par se demander s'il n'est pas temps d'abandonner le « tout à l'automobile » et de réapprendre à utiliser les transports en commun, mais les fabricants de voitures sont réticents et les automobilistes ont pris des habitudes dont il est malaisé de se défaire...

L'AVION

Apparu au début du XXe siècle et réservé d'abord à une clientèle fortunée, le transport aérien se démocratise à partir des années 1960. À la fin du siècle, il devient un mode de déplacement pour tous.

Inventé en 1903, l'avion est d'abord utilisé par quelques pionniers qui ouvrent les premières voies aériennes : Louis Blériot (1872-1936) traverse la Manche en 1909, Charles Lindbergh (1902-1974) l'Atlantique Nord en 1927, Jean Mermoz (1901-1936) l'Atlantique Sud en 1930.

Les compagnies aériennes fondées à cette époque le sont par les pouvoirs publics. C'est le cas, par exemple, de la SABENA, la compagnie belge. Un État digne de ce nom doit posséder une compagnie aérienne nationale. Les passagers sont encore peu nombreux et appartiennent aux classes aisées, car prendre l'avion coûte fort cher. Cette situation dure jusqu'aux années 1960. Les appareils bénéficient alors de progrès techniques importants. Ceux-ci permettent de raccourcir les temps de vol, de supprimer les escales, d'améliorer le confort et la sécurité, d'augmenter le nombre de passagers. Les prix commencent à baisser et de plus en plus de personnes prennent l'avion.

Vers 1980, le transport aérien cesse d'être réservé à une clientèle fortunée. C'est alors aussi que les compagnies publiques subissent la concurrence des compagnies privées, en particulier des compagnies « à bas prix ». Les lignes se multiplient, les cadences s'accroissent, des aéroports régionaux s'ouvrent un peu partout, le nombre de passagers augmente sans cesse. Prendre l'avion devient un geste banal.

« LA FIN DES PAYSANS »

Durant la deuxième moitié du XXe siècle, l'agriculture traditionnelle fait place à une agriculture industrielle et commerciale tandis que le mode de vie des villageois copie celui des citadins.

Jusqu'en 1950, beaucoup de paysans de nos régions continuent à cultiver la terre et à élever le bétail de façon traditionnelle. Les fermes sont petites, les machines sont simples, les engrais sont naturels. Les produits, d'une grande variété, sont vendus localement. À partir des années 1960, les fermes familiales disparaissent les unes après les autres. Elles sont peu à peu remplacées par de grosses exploitations agricoles qui utilisent des moyens industriels de production : machines et outillage perfectionnés, engrais chimiques, pesticides, méthodes scientifiques de culture, etc. Ces fermes, qui sont aussi des entreprises commerciales, visent à gagner de l'argent et, pour cela, se spécialisent dans les productions qui rapportent gros. Les cultures sont moins variées et la quantité l'emporte sur la qualité.

Les changements concernent aussi les manières de vivre dans les campagnes. À partir des années 1960, la vie des villageois ressemble de plus en plus à celle des citadins. Beaucoup de villageois ne sont plus d'origine paysanne. Ce sont des citadins venus s'installer à la campagne. Ils habitent le village, mais ils travaillent en ville. Les derniers vrais paysans ne sont plus qu'une poignée et leurs traditions se perdent.

LA PRODUCTIVITÉ ET LA COMPÉTITIVITÉ

Au cours du XXe siècle, l'activité économique de nos régions se développe. Cette croissance est liée à l'apparition de la société de consommation.

Désireuses de vendre plus pour gagner plus, les entreprises poussent les gens à consommer plus, c'est-à-dire à multiplier leurs achats. Pour cela, elles utilisent divers procédés :

elles font de la publicité, elles créent des modes, elles fabriquent des objets qui s'usent vite, elles mettent sans cesse en vente des produits nouveaux, etc.

Pour répondre à une demande en pleine croissance, les entreprises cherchent à augmenter leur productivité, c'est-à-dire produire plus, plus vite et moins cher. Dans ce but, elles inventent le travail à la chaîne. La fabrication des objets est décomposée en une série de gestes identiques, répétés et rapides. Chaque travailleur reste à sa place, ce sont les pièces nécessaires au montage qui viennent à lui. Cette manière de travailler permet de fabriquer les objets en grandes séries, sans perte de temps, et d'employer un personnel peu qualifié et donc peu coûteux.

Confrontées à une concurrence de plus en plus forte, les entreprises cherchent à augmenter leur compétitivité, c'est-à-dire à attirer plus de clients que leurs concurrents. Pour cela, elles vendent les mêmes produits moins cher en réduisant les coûts de fabrication, surtout les coûts liés au paiement des salaires et des taxes. À la fin du XXe siècle, de nombreuses firmes de chez nous délocalisent leurs usines dans des pays où la main d'œuvre est moins coûteuse et où la fiscalité est plus avantageuse. Mais cela a pour effet de désindustrialiser nos régions, de provoquer de nombreuses pertes d'emploi, d'appauvrir les gens de chez nous et, en fin de compte, de freiner la consommation...

LE DÉCLIN DU PETIT COMMERCE

À partir des années 1950, les petits magasins souffrent de la création des grandes surfaces puis des galeries commerciales. Celles-ci attirent la clientèle en proposant une manière plus rapide, plus agréable et plus économique de faire ses courses.

Autrefois, les gens effectuaient chaque jour leurs achats dans les commerces proches de leur domicile. Ils s'y rendaient à pied, car ils n'avaient pas de voiture. Ils ne fréquentaient pas un seul magasin, mais plusieurs, car il n'existait pas encore de grandes surfaces et chaque boutique était spécialisée : boulanger, crémier, poissonnier, légumier, marchands de vêtements, de chaussures, etc.

Vers 1960, les achats commencent à se faire en voiture. Or, en ville, les rues sont mal adaptées à la circulation et au stationnement. Pour faire leurs courses, les clients prennent l'habitude de se rendre dans les grandes surfaces qui, à l'époque, se multiplient en périphérie. Ils y trouvent un parking, des produits nombreux et variés rassemblés sous un même toit, des chariots pour transporter les marchandises, des prix intéressants, des promotions attrayantes, etc. Dans les années 1980 apparaissent les galeries commerciales. Celles-ci regroupent dans un même bâtiment une série de boutiques spécialisées disposées le long d'une rue intérieure éclairée, climatisée, décorée, sonorisée. Le promeneur peut s'y promener sans craindre les intempéries, sans être dérangé par le passage ou le stationnement des voitures. Cette nouvelle manière de faire ses courses pousse les clients à abandonner les vieux centres-villes. Pourtant, ceux-ci s'embellissent, créent des zones réservées aux piétons, augmentent les places de parking. Malgré cela, beaucoup de petits commerces font de mauvaises affaires et doivent fermer.

Un autre élément qui explique ce déclin est l'utilisation de méthodes de vente plus agressives par les grandes surfaces

et les galeries commerciales. Leur objectif est d'augmenter les profits en développant la consommation de masse. Pour cela, les marchandises sont étalées à la vue des clients, ce qui suscite leur envie. Il est possible de les prendre en main, ce qui donne l'impression de déjà les posséder. Des articles en promotion sont exposés en tête de rayons, ce qui pousse à les acheter même si on n'en a pas vraiment besoin, car le prix est trop intéressant... Ces techniques de vente, qui séduisent de plus en plus de clients, ne sont pas pratiquées par les petits commerçants ou ne peuvent pas l'être faute d'espace, d'équipement, de dépliant publicitaires, de moyens financiers.

L'ÉCONOMIE MONDIALISÉE

L'activité économique est aujourd'hui mondialisée. Les échanges de biens et de services se font à l'échelle de la planète tout entière.

Durant l'Antiquité et le Moyen Âge, il existait déjà des échanges commerciaux sur de longues distances, entre le nord et le sud de l'Europe, entre la Méditerranée et le Moyen-Orient, entre l'Occident, l'Inde et la Chine, etc. Aux Temps modernes et à l'Époque industrielle, conséquence des grandes découvertes géographiques et de la création des empires coloniaux, ces échanges s'élargissent à tous les continents.

Jusqu'au XXe siècle cependant, les économies de la plupart des pays du monde restent des économies nationales, protégées de la concurrence étrangère par des barrières douanières. Plus le commerce international se développe, plus il semble nécessaire aux milieux d'affaires de créer un marché mondial et de favoriser partout le libre-échange.

L'économie mondialisée présente néanmoins des inconvénients. Elle impose aux économies nationales de se spécialiser, ce qui les rend très dépendantes des autres économies et donc vulnérables en cas de crise ou de conflit. Elle encourage les délocalisations d'entreprises dans les pays à bas salaires et faibles normes environnementales, ce qui entraîne la désindustrialisation d'autres pays, les pertes d'emploi, la baisse du pouvoir d'achat et du niveau de vie de leurs habitants. Elle dégrade la nature, car elle nécessite de transporter sans cesse toutes sortes de produits d'un bout à l'autre du monde par terre, par mer et par air. Elle affaiblit les États et donne aux firmes multinationales et aux grandes entreprises financières un pouvoir excessif sur les hommes, les privant peu à peu de leur statut de citoyen pour en faire de simples consommateurs.

LES CRISES ÉCONOMIQUES

Depuis la fin du XIXe siècle, les crises économiques se répètent, sont plus graves et ont des conséquences sociales plus pénibles.

L'économie capitaliste est instable. Elle cherche sans cesse de nouvelles manières de faire du profit et elle connaît périodiquement des crises. Jusqu'au début du XXe siècle, ces crises étaient régionales et avaient des effets limités. Aujourd'hui, l'économie est mondiale et les crises sont planétaires. Elles se produisent lorsqu'une période de croissance touche à sa fin. Elles sont suivies par un ralentissement.

tissement plus ou moins important et plus ou moins long de l'activité économique.

Cette situation encourage la spéculation. Pour continuer à gagner beaucoup d'argent, les investisseurs font des placements risqués. Des bulles financières se forment. Elles finissent par éclater en provoquant un effondrement des cours de la Bourse, ce qui aggrave les choses.

Les crises économiques et financières ont des conséquences sociales douloureuses : augmentation du nombre de chômeurs, difficulté à trouver un emploi, perte du pouvoir d'achat, réduction des aides accordées aux personnes par l'État, appauvrissement des populations, etc. Certains voient dans ces crises répétées une évolution normale du capitalisme. Ils sont persuadés que ce système économique est le meilleur possible et que, à long terme, il doit apporter la prospérité à tous et partout. D'autres, au contraire, pensent que ces crises incessantes sont le signe que le capitalisme est en bout de course et qu'il est urgent de mettre en place un nouveau type d'économie.

LA TRANSFORMATION DE LA FÊTE TRADITIONNELLE

Beaucoup d'anciennes fêtes disparaissent au cours du XXe siècle. Quelques-unes se transforment en manifestations folkloriques, d'autres en animations commerciales. La manière de faire la fête évolue également.

Juqu'aux années 1950, il existait de nombreuses fêtes traditionnelles : cavalcades, processions, ducasses, etc. Beaucoup d'entre elles ont aujourd'hui disparu. Les fêtes qui ont survécu sont devenues, le plus souvent, des manifestations folkloriques ou des animations commerciales. Les grandes processions, par exemple, cessent durant les années 1960. Les plus connues – tours, marches, pèlerinages, cortèges de pénitents, etc. – sont toujours organisées, mais on y vient moins pour prier que pour assister à un spectacle historique. De leur côté, les commerçants savent que les fêtes vont vendre. Ils veillent donc à sauvegarder ou faire renaître certaines d'entre elles ou même à en créer de nouvelles. Jusqu'aux années 1980, par exemple, la Saint-Valentin, le 14 février, était peu fêtée et, avant les années 1990, Halloween, le 31 octobre, fête américaine, était inconnue chez nous.

Les manières de faire la fête se transforment dès les années 1920. Les fêtes ne dépendent plus de la succession des saisons et du calendrier agricole. Elles ne sont plus organisées seulement le dimanche ou les jours fériés, mais sont plus fréquentes, plus rapprochées et plus variées. Elles ne réunissent plus la communauté villageoise ou citadine, mais sont vécues individuellement. Elles ne sont plus un temps de détente après le travail, mais un moyen de fuir les tracas quotidiens. Ces fêtes ne se conforment plus au savoir-vivre traditionnel. Beaucoup se déroulent dans un bruit assourdissant et s'accompagnent de consommation excessive d'alcool, voire de drogue. Elles manquent souvent de retenue et parfois même de décence.

L'INDUSTRIE DU TOURISME

Les vacances se démocratisent à partir des années 1930. Longtemps, les vacanciers séjournent près de chez eux.

Les destinations lointaines sont une habitude récente liée à la création de l'industrie du tourisme.

Dès la fin du XIXe siècle, les fonctionnaires, les enseignants, les employés de bureau bénéficient de congés payés. Ceux-ci sont accordés aux ouvriers au milieu des années 1930. À cette époque, la plupart des gens de chez nous organisent eux-mêmes leurs vacances et rares sont ceux qui effectuent des voyages lointains. Beaucoup louent un appartement ou une villa à la mer du Nord ou en Ardenne, réservent une chambre dans un hôtel ou une pension de famille, plantent leur tente dans un camping.

À partir des années 1960, le tourisme devient une industrie. Des entreprises spécialisées s'associent à des chaînes hôtelières et à des compagnies de transport pour vendre des destinations de vacances. Certaines font construire elles-mêmes des établissements réservés à leurs clients près des grands sites touristiques ou des plus belles plages. Des agences de voyages ouvrent partout. Des brochures publicitaires, des reportages dans les magazines, des émissions de télévision donnent aux gens l'envie de partir loin.

Aujourd'hui, de nombreux vacanciers parcourent le monde pour voir des paysages exceptionnels, découvrir des civilisations prestigieuses ou simplement se dorer au soleil. Ce cosmopolitisme touristique ne favorise cependant pas les contacts avec les populations locales, car les touristes séjournent habituellement dans des complexes de vacances conçus pour eux. Souvent aussi, ils ne découvrent l'artisanat, le folklore et l'histoire des pays étrangers qu'à travers des objets, des spectacles et des visites fabriqués spécialement pour leur plaisir.

LE SPORT SPECTACLE

Le sport est un jeu. Il cherche à distraire les joueurs en entretenant leur forme physique. Il est aussi un spectacle et un produit commercial.

À l'origine, le sport est un loisir qui améliore la condition physique, la maîtrise de soi et le respect de l'autre. Il est pratiqué en amateur, individuellement ou collectivement. Assez vite cependant, les gens prennent plaisir à assister à des rencontres sportives sans y participer. Pour eux, le sport est un spectacle.

Pour construire des stades, des salles et des terrains de sport, pour payer des sportifs professionnels, pour organiser des compétitions, etc. il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Le sport spectacle est aussi une entreprise commerciale.

La publicité envahit les stades et s'affiche sur les maillots. Des chaînes de radio et de télévision achètent très cher le droit de retransmettre en direct des rencontres sportives. Des journaux et des magazines spécialisés entretiennent l'intérêt des supporters.

Devenu une affaire d'argent, le sport spectacle perd son âme. Pour réaliser les exploits qu'on attend d'eux, se faire connaître et s'enrichir, certains sportifs n'hésitent pas à tricher : ils se dopent ou participent à des rencontres dont les résultats sont truqués. Le respect de l'adversaire se perd. Un esprit chauvin domine les rencontres. Des joueurs échangent des insultes et parfois des coups. Des spectateurs sont victimes d'émeutes provoquées par des supporters violents.

L'INDUSTRIE DU JOUET

Longtemps, les jouets sont fabriqués de façon artisanale. Au XXe siècle se développe une véritable industrie du jouet, contrôlée par de grandes firmes multinationales.

Autrefois, la plupart des jouets étaient faits main par les parents ou par les enfants eux-mêmes, par des paysans qui les façonnaient durant la morte-saison, par quelques artisans spécialisés. Au XVIIIe siècle, par exemple, les maisons de poupées étaient de véritables petits chefs-d'oeuvre d'ébénisterie, d'orfèvrerie, de haute couture, de décoration d'intérieur.

À la fin du XIXe siècle, les jouets commencent à être fabriqués industriellement en atelier puis en usine. Ils sont vendus dans des magasins spécialisés puis en grandes surfaces. Produits en série, ces jouets sont moins coûteux, ce qui les rend accessibles à un plus grand nombre d'enfants. Toutefois, jusqu'aux années 1930, ils restent assez rares, même dans les familles aisées. Les enfants en prennent soin et les parents les font réparer lorsqu'ils cassent. Vers 1950, les jouets se banalisent et abondent. Fabriqués en celluloïd, en fer blanc, en plastique, ils s'abiment vite et on n'hésite plus à les jeter. Pour stimuler les ventes, les fabricants rivalisent d'imagination et créent une foule de jouets nouveaux et variés. Certains d'entre eux, les trains électriques par exemple, copient en modèles réduits le monde réel avec tant de soin que même les adultes s'y intéressent.

Vers 1980 débute une nouvelle ère : celle des jeux informatiques. Certains d'entre eux sont des versions modernisées, dynamiques et vivantes de jeux traditionnels. D'autres sont des produits originaux, souvent d'une grande qualité graphique, qui stimulent la perspicacité ou, au contraire, fatiguent l'esprit.

LES NOUVEAUX LOISIRS FAMILIAUX

L'invention du phonographe, de la radio, du cinéma et de la télévision est à l'origine de nouveaux loisirs.

Dès les années 1880, il est possible d'écouter de la musique à l'aide d'un phonographe. L'écoute est d'abord peu agréable, car le son est nasillard. Elle s'améliore vers 1925 avec la mise au point de l'électrophone. Vers 1955, le disque microsillon et la stéréophonie donnent aux auditeurs l'impression d'être en présence des musiciens. Vers 1980, le « cd-rom » fournit un son sans crépitements.

À partir des années 1920, de nombreuses familles font l'achat d'une radio. Celle-ci leur permet de suivre l'actualité, d'entendre les chansons à la mode, d'écouter des pièces de théâtre, etc. Les publicitaires prennent conscience de l'influence de la radio sur le public et l'utilisent pour diffuser leurs réclames. Les hommes politiques agissent de même pour faire connaître leurs idées.

Le cinématographe est inventé en 1895. Après la Première Guerre mondiale, les salles de projection se multiplient. Jusqu'aux années 1960, aller au cinéma est la grande distraction de beaucoup de gens. Les films sont d'abord courts, muets et en noir et blanc. Dès les années 1930, ils sont longs, parlants et certains en couleur. Après 1950, ils sont projetés en cinémascope, image haute qualité, grand écran, son stéréophonique.

La télévision s'impose chez nous vers 1960. La puissance des émetteurs augmente, les récepteurs se perfectionnent et leur prix diminue. Les chaînes se multiplient. Les émissions deviennent plus nombreuses et plus variées : journaux télévisés, films, feuilletons, documentaires, variétés, jeux, sports, etc. Les images sont en couleur à partir des années 1970. Petit à petit, les gens délaissent le cinéma pour regarder la télévision.

L'ÉMANCIPATION DE LA FEMME

Depuis toujours, les femmes sont en position d'infériorité dans notre société. Au XXe siècle, elles se libèrent peu à peu de leur soumission.

Dans notre société, les femmes sont longtemps inférieures aux hommes. Le Code civil de 1804, qui restera en usage jusqu'au milieu du XXe siècle, considère qu'elles n'ont pas de capacité juridique et qu'elles doivent obéissance à leur mari. La Constitution de 1831 ne leur accorde pas le droit de vote ni celui d'être élues. Comparé à l'enseignement des garçons, celui des filles est rudimentaire. Il vise surtout l'apprentissage des tâches ménagères. À travail égal, les femmes sont moins bien payées que les hommes et elles n'ont pas accès à certaines professions.

Vers 1900, les femmes commencent à exiger plus d'égalité. Elles réclament pour les filles un enseignement semblable à celui des garçons et la possibilité d'entreprendre des études supérieures, y compris des études universitaires. Elles revendiquent d'avoir le même accès aux emplois, les mêmes rémunérations, les mêmes protections sociales que les hommes. Elles demandent aussi le droit de vote. Les réponses se font attendre...

Après la Deuxième Guerre mondiale, les femmes s'attaquent aux contraintes culturelles. Elles contestent les lois qui les privent de leurs responsabilités personnelles et familiales. Elles exigent une répartition plus équitable des charges ménagères. Elles refusent que leur vie soit entièrement consacrée à leur rôle d'épouse et de mère. Cette émancipation féminine est lente. Elle demeure incomplète et fragile.

LA JEUNESSE CONTESTATAIRE

Dans les années 1960, les jeunes sont nombreux et plus instruits qu'autrefois. Ils critiquent les manières de vivre et de penser des adultes. Ils cherchent à obtenir plus de liberté et plus d'autonomie.

Autrefois, les enfants étaient envoyés très tôt aux champs, à l'atelier ou à la boutique. Au contact des aînés, ils devenaient rapidement adultes. La jeunesse durait peu de temps. Après la Première Guerre mondiale, l'obligation d'aller à l'école jusqu'à 14 ans retarde le moment de la mise au travail. Le temps de la jeunesse s'allonge. Les jeunes forment peu à peu un groupe qui se distingue de celui des enfants et de celui des adultes.

Après la Deuxième Guerre mondiale, presque tous les jeunes prolongent leurs études. Mieux instruits, ils osent affirmer leurs opinions, qui sont parfois bien différentes de celles de leurs aînés. À la fin des années 1960, ces jeunes critiquent avec force les manières de vivre et de penser de leur époque. Ils demandent un monde plus juste, plus

fraternel, moins hypocrite, moins avide de consommer, moins préoccupé d'accumuler de l'argent, moins porté à faire la guerre. Ils le disent haut et fort lors de manifestations et de grèves. Mais la classe dirigeante n'a pas envie que le monde change. Elle refuse de donner suite aux demandes de la jeunesse, dont elle doute du bien-fondé. Petit à petit, la contestation se calme. Toutefois, les événements de 1968 ne sont pas sans conséquence. Les jeunes obtiennent plus de liberté et d'autonomie face à l'autorité des adultes.

LA LIBÉRALISATION DES MŒURS

Jusqu'en 1914, le savoir-vivre est très strict. Après 1920, il s'assouplit. À partir 1960, il perd son caractère obligatoire.

Après la Première Guerre mondiale, les formes de politesse se simplifient. Les relations sont plus égalitaires entre les hommes et les femmes, entre les parents et les enfants, entre les patrons et les ouvriers. Beaucoup estiment qu'il faut abandonner les usages qui ne sont plus adaptés à la vie moderne. Au travail, par exemple, le temps manque désormais pour les longues salutations, la correspondance soignée, etc.

Après la Deuxième Guerre mondiale, les formes de politesse se font plus naturelles. Certaines attitudes et certains gestes hérités du passé sont abandonnés, car ils sont incompréhensibles, impraticables et même insupportables. Les femmes, par exemple, refusent la galanterie. Les enfants respectent leurs parents de façon moins formaliste. Les jeunes nouent entre eux des relations plus franches, plus décontractées, moins imitées de celles des adultes.

Depuis les années 1990, certains réclament un retour aux formes anciennes de savoir-vivre. Il ne s'agit pas seulement de diminuer les incivilités, qui ont tendance à augmenter. Le but est aussi de réaffirmer les différences entre les gens bien éduqués et ceux qui ignorent les règles élémentaires de politesse.

LE MARIAGE D'AMOUR

Jusqu'au début du XXe siècle, un bon mariage est un mariage de raison. Les unions fondées sur le sentiment amoureux sont une pratique récente.

Autrefois, vivre seul est exceptionnel. Pour faire face aux difficultés de l'existence, tout le monde se mariait, sauf les religieux et les marginaux. Les mariages étaient alors une sorte de contrat d'association, de soutien mutuel. Pour écarter les risques de désunions, ils se fondaient davantage sur un choix raisonné du conjoint que sur un penchant affectif. Aujourd'hui, l'État et les compagnies d'assurance se chargent de la sécurité de chacun. La famille a perdu son rôle de protection. Moins sensibles aux risques économiques et sociaux, les couples donnent la priorité aux sentiments amoureux.

Pour assurer la stabilité des familles, qui était jadis une nécessité vitale, nos ancêtres concevaient le mariage comme un lien indissoluble. Aujourd'hui, la sauvegarde du couple importe moins que la sincérité des sentiments et l'épanouissement individuel des conjoints. L'engagement à vie, doublé d'un strict respect de la fidélité conjugale, perd de son importance. Les divorces se multiplient et d'aucuns se

demandent si le mariage est encore nécessaire et s'il n'est pas temps de lui substituer d'autres formes d'union.

Dans ce contexte se développent des relations familiales différentes et plus complexes. Certaines familles, dites monoparentales, sont composées d'un seul parent — le père quelquefois, la mère souvent — et de ses enfants. D'autres familles, dites recomposées, rompues d'abord par une désunion, se reconstituent en englobant d'autres adultes et des enfants de parents différents. Bref, il n'y a plus aujourd'hui un seul modèle de couple ni un seul modèle de famille, comme dans le passé.

LA MORT DISCRÈTE

Jusqu'au milieu du XXe siècle, la mort est publique et vécue collectivement. Aujourd'hui, la mort est davantage un événement privé et vécu dans l'intimité des familles.

Les funérailles traditionnelles sont demeurées inchangées jusqu'aux années 1960. Elles comportaient plusieurs étapes. Certaines existent toujours, adaptées aux réalités actuelles : levée du corps à la maison du défunt, procession vers l'église, office religieux, cortège vers le cimetière, inhumation.

La mort est aujourd'hui largement médicalisée. On ne meurt quasi plus chez soi, mais le plus souvent en maison de repos ou à l'hôpital.

La mort est commercialisée. Ce ne sont plus les membres de la famille, aidés par des amis et des voisins, qui se chargent des funérailles. Une entreprise de pompes funèbres s'occupe de tout. Le jour des funérailles, il n'y a plus de levée du corps au domicile. La réunion a lieu directement au funérarium, à l'église ou au crématorium.

La mort a perdu son caractère collectif.

Les funérailles se déroulent de plus en plus souvent dans l'intimité, parfois même sans faire-part, sans notice nécrologique, sans fleurs ni couronnes. Seuls sont présents la famille et les amis proches. La communauté de voisinage n'est plus concernée.

Le passage par l'église tend à disparaître. Un nombre grandissant de personnes se font enterrer civilement, c'est-à-dire sans rites religieux. Beaucoup préfèrent une cérémonie d'adieu discrète, en famille, à une messe de funérailles. La crémation et la dispersion des cendres concurrencent l'inhumation. Les cimetières traditionnels, avec leurs alignements de tombes monumentales, perdent peu à peu leur raison d'être et constituent un patrimoine architectural en péril.

DES GUERRES EFFROYABLES

Deux grandes guerres marquent le XXe siècle. Elles sont différentes de celles du passé. Elles sont mondiales, font énormément de victimes, provoquent des destructions considérables, utilisent des armes terrifiantes, témoignent d'une brutalité impensable.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, lorsqu'une guerre éclatait, les batailles avaient lieu à un endroit précis et duraient peu de temps. Au XXe siècle, les batailles se déroulent sur de vastes territoires : elles sont régionales en 1914-1918 (« Bataille de la Marne », « Bataille de la Somme », etc.),

elles s'élargissent en 1940-1945 (« Bataille de France », « Bataille d'Angleterre », etc.). Elles durent aussi plus longtemps : plusieurs semaines, plusieurs mois. La guerre prend une autre forme. En 1914-1918, pendant quatre ans, les armées ennemies se font face sur des centaines de kilomètres, cachées dans des tranchées. Les tentatives pour forcer le passage aboutissent à des pertes humaines incalculables : à elle seule, la bataille de Verdun, de février à décembre 1916, fait 300 000 morts français et allemands, 400 000 blessés !

Contrairement aux guerres d'autrefois, les populations civiles ne sont pas épargnées par les combats. Souvent même, elles en sont la cible : bombardements et incendies de villes et de villages, prises d'otages, massacres collectifs. Elles doivent aussi subir la présence de troupes d'occupation, qui les rançonnent. Lorsque la bataille est finie, en effet, l'armée victorieuse reste sur place.

Fabriquées industriellement, les armes sont de plus en plus meurtrières. Le sommet de l'horreur est atteint en août 1945 lorsque les États-Unis d'Amérique lancent des bombes atomiques sur les villes japonaises d'Hiroshima et de Nagasaki, faisant plusieurs dizaines de milliers de morts en une fraction de seconde...

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

La guerre de 1914-1918 est la première guerre mondiale de l'histoire de l'humanité. Elle est d'une violence extrême. Elle fait des millions de victimes et provoque des destructions massives dans les zones de combats.

Vers 1900, les rivalités entre les grands pays européens sont très fortes. Il suffit d'un incident pour qu'une guerre éclate. Certains hommes politiques et responsables militaires pensent d'ailleurs qu'une guerre serait utile : elle mettrait un terme aux tensions internationales, elle redonnerait de la vigueur à une jeunesse qui a tendance à s'amollir, elle détournerait les masses populaires de leur désir de mieux vivre et d'avoir leur mot à dire dans la manière de diriger les États.

Lorsque la guerre éclate, le 2 août 1914, les forces en présence sont quasi égales et, pendant presque quatre ans, il est impossible de dire qui l'emportera. Les soldats sont terrés dans des tranchées et le front ne bouge pas. En 1917, les États-Unis d'Amérique entrent en guerre aux côtés de la Grande-Bretagne et de la France. Leur venue désavantage les Allemands, qui finissent par demander l'armistice le 11 novembre 1918. L'année suivante, le Traité de Versailles met fin à la guerre, mais il ne réduit pas les tensions. Il impose aux perdants une paix humiliante. Il exige d'eux des dédommagements très coûteux. Il redessine les frontières et les prive de certains de leurs territoires. Parmi les participants à la conférence de paix, le président américain Wilson (1913/1921) joue un rôle important. Ce fait témoigne de l'influence grandissante des États-Unis d'Amérique en Europe.

UNE PAIX PRÉCAIRE

Le Traité de Versailles, qui met un terme à la Première Guerre mondiale, ne règle rien en profondeur et n'impose qu'une paix précaire.

L'Allemagne, considérée comme vaincue, n'est pas invitée à la conférence de paix, contrairement à la tradition diplomatique. Il en va de même de la Russie, dont la révolution inspire le mépris et la crainte aux puissances occidentales. Parmi les pays qui dirigent les débats figure un pays non européen : les États-Unis d'Amérique, qui inaugurent à cette occasion leur intervention dans les affaires de l'Europe et manifestent leur volonté d'occuper une position dominante dans le monde.

L'Allemagne est traitée comme le principal responsable de la guerre, malgré les circonstances réelles du déclenchement des hostilités. Pour les pays qui s'estiment vainqueurs, elle doit être sévèrement punie : pertes territoriales, désarmement unilatéral, souveraineté limitée, réparations financières extrêmement lourdes. À cela s'ajoute un remodelage général de ses frontières et, d'une manière générale, de la carte de l'Europe centrale, remodelage qui est pensé non pas dans l'intérêt des populations ni en prenant leur avis, mais en fonction d'impératifs stratégiques qui s'avéreront vite dépassés.

Toutes ces mesures suscitent le mécontentement des Allemands et entretiennent un esprit de revanche. Les désordres sociaux et politiques qui suivent la guerre, la dégradation de la situation économique des années 1920, les effets de la crise mondiale des années 1930 seront utilisés par certains pour réclamer la mise en place d'un régime fort et la réaffirmation de la puissance allemande : la Deuxième Guerre mondiale se prépare...

LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

La guerre de 1914-1918 ne calme pas les rivalités entre les grands pays d'Europe. Ces rivalités sont aggravées par l'arrivée des nazis à la tête de l'Allemagne. Une nouvelle guerre éclate en 1939. Elle ravage l'Europe, accélère son déclin et lui fait perdre son indépendance.

Arrivés au pouvoir en Allemagne en 1933, les nazis se donnent pour but de rendre à leur pays sa puissance perdue après la Première Guerre mondiale. À partir de 1938, ils rattachent de force à l'Allemagne les régions voisines (Autriche, Tchécoslovaquie) où vivent des populations germaniques, puis ils se lancent à la conquête de nouveaux territoires (Pologne).

En septembre 1939, face à cette situation, l'Angleterre et la France, après avoir beaucoup hésité, déclarent la guerre à l'Allemagne, mais sans engager le combat. En avril-mai 1940, l'Allemagne attaque l'ouest de l'Europe : Norvège, Danemark, Pays-Bas, Belgique, Luxembourg, France. Sa victoire est rapide et complète. Seule l'Angleterre échappe à la conquête. En juin 1941, les Allemands se tournent vers l'est et se lancent à l'assaut de l'U.R.S.S. La résistance des Soviétiques est acharnée. Elle atteint son sommet à Stalingrad (aujourd'hui Volgograd), en février 1943, où l'Allemagne subit une défaite décisive. L'armée soviétique passe ensuite à l'offensive et marche sur Berlin.

En juin 1944, les Anglais et les Américains débarquent en Normandie. Ils ouvrent un deuxième front pour vaincre le nazisme, mais aussi pour éviter que les Soviétiques libèrent l'Europe entière et deviennent trop puissants. L'Allemagne capitule le 8 mai 1945. Les pays libérés par les Anglo-Américains passent sous le contrôle des États-Unis et les

pays libérés par les Soviétiques sous celui de l'U.R.S.S. L'Europe est coupée en deux et perd son indépendance.

LA SHOAH

Durant la Deuxième Guerre mondiale, le racisme des nazis est à l'origine de l'extermination d'une grande partie des Juifs d'Europe. On donne à cet événement dramatique le nom de Shoah, mot qui signifie « anéantissement » en hébreux.

À partir de 1941, les nazis appliquent leurs idées racistes en s'efforçant de faire disparaître les Juifs d'Europe. Ils ordonnent leur déportation vers des camps d'extermination. Une fois sur place, les malades, les femmes, les enfants et les personnes âgées sont gazés, puis leurs corps sont incinérés dans des fours crématoires. Les hommes valides sont employés dans des usines où ils souffrent de conditions de travail inhumaines, de faim, de mauvais traitements, et finissent eux aussi par mourir. Le principal camp d'extermination est Auschwitz, localité située aujourd'hui en Pologne. Il n'est pas le seul. D'autres camps reçoivent régulièrement des convois de déportés, parmi lesquels se trouvent aussi des Tziganes et même de simples opposants politiques.

Les nazis profitent de l'ignorance, de l'indifférence ou de la passivité des gens, en Allemagne et ailleurs, pour commettre leurs crimes. Au total, ce sont plus de six millions de Juifs d'Europe qui sont exterminés. En 1945, la libération des camps révèle l'ampleur et l'horreur de la catastrophe (« shoah », en hébreux). Les Européens sont fortement secoués. Ils se demandent comment des gens civilisés ont pu commettre des actes aussi barbares.

DES GUERRES PARTOUT

Après la Deuxième Guerre mondiale, le monde se partage en deux blocs rivaux. Un conflit appelé « guerre froide » oppose les États-Unis et ses alliés à l'Union soviétique et ses alliés.

Dans les années qui suivent la révolution de 1917, l'Union des républiques socialistes soviétiques (U.R.S.S.), qui remplace l'ancien empire russe, s'industrialise et s'urbanise. Elle alphabétise ses populations et leur donne accès à la culture. Elle dirige l'activité économique et fournit du travail à chacun. Elle construit des logements pour tous. Elle met en place des protections sociales et des soins de santé efficaces. Bref, elle améliore largement les conditions de vie de ses habitants. Dans les années 1940, l'U.R.S.S. résiste victorieusement à l'Allemagne nazie et joue le rôle principal dans sa défaite. Dans les années 1950, elle se distingue par ses prouesses scientifiques et techniques (premier satellite artificiel, premier homme dans l'espace, etc.). Elle devient une grande puissance. L'évolution de l'U.R.S.S. semble confirmer qu'il est possible de créer une société plus égalitaire et plus heureuse en abandonnant le capitalisme. Malgré son caractère autoritaire et répressif, le communisme soviétique séduit beaucoup de gens. Cette situation inquiète les classes dirigeantes du monde capitaliste. Les États-Unis prennent la tête de l'opposition au communisme.

Avec le soutien de leurs alliés, ils agissent partout dans le monde et par tous les moyens pour empêcher son expansion. L'Union soviétique, de son côté, aide et guide tous les communistes qui tentent de changer la société dans leur pays. Le monde est partagé en deux blocs rivaux qui s'affrontent partout et font craindre une nouvelle guerre mondiale utilisant les armes nucléaires. Les historiens ont donné à cette période le nom de « guerre froide ». Après la disparition de l'Union soviétique en 1989, le conflit se calme. Il réapparaît aujourd'hui et menace à nouveau la paix. Les États-Unis souhaitent diriger le monde. Ils se heurtent à d'autres grands pays comme la Russie et la Chine qui désirent un monde où il n'y a pas de dominant.

L'UNION EUROPÉENNE

Dans les années 1950, six pays d'Europe, dont la Belgique, décident de mettre en commun leurs activités économiques. Rejoints par d'autres pays, ils forment en 1992 l'Union européenne.

Le 27 mars 1957, six pays (Allemagne, Belgique, France, Italie, Luxembourg et Pays-Bas) signent le Traité de Rome qui donne naissance à la Communauté économique européenne (C.E.E.). Leur objectif est de constituer un grand marché commun où ils pourront vendre plus aisément leurs produits. Les fondateurs sont peu à peu rejoints par d'autres pays d'Europe. En 1992, la C.E.E. prend le nom d'Union européenne. L'année suivante, les barrières douanières sont supprimées : les marchandises et l'argent peuvent circuler librement entre tous les pays ; les citoyens peuvent voyager, étudier et travailler partout en Europe. Dans les années 1990-2000, plusieurs autres traités, dont le Traité de Lisbonne en 2007, amènent les États membres à abandonner étape par étape leurs pouvoirs souverains pour les confier à l'Union européenne.

Après avoir séduit et donné de l'espoir, l'Union européenne déçoit aujourd'hui. Elle adhère sans réserve aux principes du néolibéralisme. Elle impose à tous ses membres une gouvernance économique autoritaire qui exige partout de réduire les protections sociales, de privatiser les entreprises publiques, de déréglementer le marché du travail, de libéraliser les échanges commerciaux, etc. Dirigée par des hauts responsables non élus, elle n'est plus suffisamment à l'écoute des peuples. Elle apparaît de moins en moins comme une garantie de prospérité et de démocratie. En politique internationale, elle s'aligne sur les États-Unis d'Amérique et sur l'OTAN. Son attitude vis-à-vis de la Russie met la paix du monde en péril. De plus en plus d'Européens perdent confiance en elle et en viennent à souhaiter le retour à la souveraineté des États.

LA BELGIQUE EN DEVENIR

Durant la deuxième moitié du XXe siècle, la Belgique passe peu à peu d'un État unitaire à un État fédéral. Cette évolution n'est pas terminée.

Jusqu'au milieu du XXe siècle, la Belgique est un État unitaire : un seul gouvernement et un seul Parlement prennent des décisions pour l'ensemble du pays. Dès le début, des différences existent entre les provinces du nord, de langue flamande, et les provinces du

sud, de langue wallonne. Toutefois, la bourgeoisie parle le français au nord comme au sud et impose son usage comme langue officielle à tout le pays. La langue flamande et la langue wallonne sont considérées comme des dialectes. Beaucoup de Flamands ne sont pas satisfaits de cette situation. Après la Première Guerre mondiale, ils obtiennent que leur langue soit la langue officielle des provinces du nord. Pendant ce temps, le français remplace le wallon dans les provinces du sud.

Les tensions entre les deux communautés linguistiques s'aggravent après la Deuxième Guerre mondiale. Grâce à ses industries, la Wallonie est riche jusque dans les années 1950. Par la suite, elle connaît un déclin économique et s'appauvrit. Au même moment, la Flandre s'industrialise et s'enrichit. Beaucoup de Flamands estiment qu'ils dépensent trop d'argent pour aider les Wallons et ils réclament la séparation en deux du pays. Certains Wallons sont aussi de cet avis.

À partir de 1960, néerlandophones et francophones discutent sans cesse pour modifier l'organisation de la Belgique. En 1980, l'État unitaire est transformé en État fédéral : le pays se compose de plusieurs régions (territoires) et de plusieurs communautés (langues et cultures). Les différences entre le nord et le sud du pays augmentent. Flamands et Wallons se connaissent de plus en plus mal et il est à craindre qu'un jour ils se séparent pour de bon.

LA DÉCOLONISATION DU CONGO BELGE

Les empires coloniaux européens disparaissent après la Deuxième Guerre mondiale. Le Congo, colonie fondée par le roi Léopold II en 1885 et devenue belge en 1908, obtient son indépendance en 1960.

Depuis la fin du XIXe siècle, plusieurs pays européens possèdent des empires coloniaux en Asie et en Afrique. Ces colonies leur permettent d'être riches et puissants. Le deuxième roi des Belges, Léopold II (1865/1909), fait explorer la région du fleuve Congo et y fonde en 1885 une colonie qui devient belge en 1908. De plus en plus de gens de chez nous partent au Congo pour y travailler dans l'administration, l'armée, les entreprises, l'enseignement, les missions. À la fin des années 1950, il y a environ 80 000 Belges au Congo.

Après la Deuxième Guerre mondiale, de nombreuses colonies obtiennent leur indépendance. En 1955, le gouvernement belge estime qu'il faut 30 ans pour former les futurs dirigeants congolais. Mais la population du Congo s'impatiente. En 1959, des émeutes éclatent à Léopoldville. La Belgique promet alors d'accorder rapidement l'indépendance. Celle-ci est proclamée le 30 juin 1960. Les Congolais espèrent une vie meilleure. Leur espoir est de courte durée. Le pays tombe dans le désordre, la violence, la dictature et la pauvreté.

Les colonies étaient une source de richesses pour les pays colonisateurs. L'indépendance du Congo a des conséquences en Belgique. Elle nécessite des mesures d'économie qui annoncent la fin de la prospérité des années d'après-guerre. Elle pousse la majorité des colons à rentrer en Belgique où ils doivent retrouver un emploi et une place parmi leurs concitoyens.

L'ESSOR DE LA CLASSE MOYENNE

Après la Deuxième Guerre mondiale, le niveau de vie des gens de chez nous s'améliore et beaucoup ont l'impression d'appartenir désormais à la classe moyenne.

À partir de 1950, nos régions connaissent une période de prospérité d'une trentaine d'années. Il y a des emplois pour tous. Les salaires augmentent. L'épargne gonfle. Les richesses produites par le travail collectif sont mieux partagées entre tous grâce à une fiscalité équitable et une sécurité sociale généreuse. Les conditions matérielles de vie s'améliorent et beaucoup de travailleurs, même modestes, ont l'impression d'accéder à la classe moyenne.

Vers 1970, la croissance économique faiblit. Des entreprises ferment. Les pertes d'emploi se multiplient. La consommation ralentit. Les rentrées fiscales se réduisent et les caisses de l'État se vident. Des mesures d'austérité sont imposées à la population pour rembourser les dettes dues aux aides sociales et aux avantages accordés aux entreprises pour soutenir leur compétitivité et pour les inciter à créer des emplois. Le pouvoir d'achat des travailleurs baisse et les conditions de travail se dégradent. Beaucoup comprennent alors que leur appartenance à la classe moyenne est une illusion.

Dans les années 2000, la situation économique se dégrade. Les mesures d'austérité deviennent plus dures. Les aides sociales sont compressées. Le chômage augmente. Les revenus faiblissent. Tandis qu'une minorité continue à vivre dans l'aisance et à s'enrichir, la majorité s'appauvrit, perd lentement son statut de classe moyenne et rejoint la classe populaire.

LE PROCÈS DE L'ÉTAT SOCIAL

Vers 1950, l'État se soucie beaucoup du bien-être de tous : il devient un État social. Depuis les années 1980, certains s'efforcent de diminuer ce rôle de l'État.

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'État devient, chez nous, un « État social », c'est-à-dire un État dont une des préoccupations principales est le bien-être de tous. On l'appelle aussi « État protecteur » ou encore, de façon un peu péjorative « État providence ». Cet État accorde à ses citoyens des droits fondamentaux : droit au travail, droit au logement, droit à l'éducation, droit à la santé, etc. Grâce au travail de tous, le pays produit des richesses que l'État redistribue à tous de manière aussi équitable que possible. Pour y parvenir, chacun paie l'impôt selon sa fortune : les riches plus et les pauvres moins. Cela permet d'accorder des aides diverses : primes de naissance, allocations familiales, gratuité de l'enseignement, remboursement des frais de santé, etc. Ces aides sont précieuses pour les gens, fort nombreux, qui ne gagnent pas beaucoup d'argent. Elles complètent leur salaire et leur permettent de vivre décemment.

Vers 1980, une pensée nouvelle s'impose : diminuer le rôle de l'État. Les partisans de cette politique veulent limiter les aides accordées aux citoyens. Selon eux, ces aides sont trop coûteuses et, par conséquent, les impôts sont trop élevés, ce qui empêche les entreprises de bien résister à la concurrence étrangère, décourage les investisseurs, nuit à la création d'emplois. De plus, ces aides poussent les gens à vivre en « assistés ». Les hommes politiques adoptent peu

à peu ces idées réformatrices. Ils diminuent les impôts des entreprises et réduisent les dépenses sociales. Beaucoup de citoyens s'inquiètent de cette évolution. Ils pensent que l'affaiblissement de l'État social est le signe que le bien commun n'est plus une priorité pour nos dirigeants, y compris pour ceux qui se disent les défenseurs des humbles.

LA DÉMOCRATISATION DES ÉTUDES

La démocratisation des études se poursuit tout au long du XXe siècle. Après l'école primaire, c'est au tour de l'école secondaire puis de l'enseignement supérieur de devenir accessible à un plus grand nombre d'élèves.

Jusqu'au début du XXe siècle, beaucoup de jeunes ne dépassent pas l'école primaire. Ceux qui font des études secondaires sont peu nombreux. Ils se répartissent entre plusieurs sections. Les humanités anciennes sont réservées aux enfants issus de la bourgeoisie. Les humanités modernes s'adressent surtout aux élèves provenant du milieu des commerçants, des artisans et des employés. Les jeunes appartenant au monde ouvrier et aux classes populaires fréquentent plutôt l'enseignement technique et professionnel. Ces filières sont cloisonnées et on ne passe pas facilement de l'une dans l'autre. Une telle organisation des études entretient les inégalités sociales, ce que les pouvoirs publics s'efforcent de réduire. Dès les années 1920, les différentes filières sont rendues accessibles à un maximum d'enfants. Après 1950, l'enseignement secondaire se démocratise et se généralise. Les filières sont supprimées et tous les jeunes reçoivent une même formation de base.

Jusqu'aux années 1960, il faut avoir fait des humanités anciennes pour entreprendre des études universitaires. À partir de 1964, les diplômes des différentes filières de l'enseignement secondaire donnent accès à l'enseignement supérieur, sauf celles qui conduisent directement à la pratique d'un métier. Les universités et les hautes écoles voient leur population augmenter considérablement. Le niveau d'instruction de la population de nos régions connaît alors une hausse sensible.

LA RÉVOLUTION INFORMATIQUE

L'invention de l'ordinateur et la création de l'Internet sont aussi importantes dans notre histoire que la découverte de l'écriture à la fin de la Préhistoire ou la mise au point de l'imprimerie au début des Temps modernes.

L'une des inventions les plus importantes du XXe siècle est certainement celle de l'ordinateur. À l'origine, vers 1950, l'ordinateur est une calculatrice très perfectionnée. Vers 1965, cette machine est aussi utilisée pour écrire des textes et classer des données. Vers 1980, elle sert également à retoucher des images, enregistrer des sons, visionner des films, etc.

Les premiers ordinateurs sont énormes, coûteux, réservés aux universités, aux grandes entreprises, aux administrations. À partir des années 1980, les ordinateurs deviennent plus petits et aussi plus puissants. Ils coûtent beaucoup moins cher et, dès les années 1990, on commence à en trouver partout dans les bureaux, les écoles, les familles. À la fin des années 1990, le développement de l'Internet permet de brancher les ordinateurs entre eux pour échanger

des données. Chacun peut alors accéder en permanence, partout dans le monde, à une quantité inimaginable d'informations. Il peut aussi envoyer de la correspondance ou transférer des fichiers à des personnes proches ou lointaines. En outre, l'Internet est un moyen de communication révolutionnaire : le courriel remplace la lettre, la conversation vidéo déclassé le téléphone, les sites web renouvellent la manière de diffuser le savoir et les idées.

L'INVASION PUBLICITAIRE

La publicité existe depuis longtemps. Aujourd'hui, elle est devenue envahissante. Elle ne vise plus seulement à faire connaître un produit. Par divers procédés psychologiques, elle veut persuader les clients de l'acheter.

La publicité est aujourd'hui partout : dans les rues, le long des routes, dans les transports en commun, dans les stades, dans les journaux et les magazines, à la radio et à la télévision, au téléphone, sur l'Internet, etc. Par le biais du parrainage, elle s'introduit dans les écoles, les musées, les activités culturelles et sportives. Sa mission n'est plus seulement, comme autrefois, d'attirer l'attention sur des produits. Elle veut convaincre de la nécessité de les acheter. Pour cela, elle emploie des techniques de persuasion souvent très rusées. Elle cherche à faire croire que consommer les produits dont elle vante les mérites est source de bien-être et preuve de réussite sociale.

Beaucoup de personnes résistent mal aux tentations de la publicité. Elles pensent que les annonces n'ont pas vraiment d'influence sur elles, mais elles finissent par acheter les produits dont on leur parle ou qu'on leur montre. La publicité pousse les pauvres à dépenser de l'argent qu'ils n'ont pas. Pour acquérir les biens qui leur font envie, certains s'endettent de façon excessive, ce qui met leur famille dans une situation matérielle difficile. D'autres utilisent des moyens moins avouables.

La publicité n'est pas seulement commerciale, elle existe aussi sous une forme politique. Elle est alors ce qu'on appelle la propagande. Elle ne vend plus des produits, mais des idées ou plus simplement des visages. Elle n'hésite pas à prendre, si nécessaire, des formes mensongères pour amener les gens à penser et à agir d'une certaine façon, éventuellement contre leurs intérêts.

LES RISQUES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES

Au XXe siècle, la recherche scientifique est une source de progrès considérables dans le domaine des connaissances et d'une amélioration générale des conditions matérielles de vie. Mais elle a également, par certaines de ses applications, des conséquences néfastes.

À partir du XIXe siècle, la recherche scientifique, longtemps individuelle, est coordonnée et subsidiée par les pouvoirs publics. Elle prend une importance considérable, devient un instrument de pouvoir et sert des causes qui ne sont pas toutes louables. Au XXe siècle, la recherche scientifique est de plus en plus souvent financée par les firmes. Ses applications techniques sont un enjeu économique, car l'innovation est considérée comme un moteur de la compétitivité, de la croissance et de la rentabilité. L'esprit de concurrence affaiblit le principe de précaution. L'import-

tant est de mettre rapidement sur le marché des produits nouveaux qui se vendront bien et rapporteront gros, sans toujours prendre assez de temps pour vérifier leur innocuité. Plus que jamais, dans un tel contexte, « la science doit se doter d'une conscience ». Les chercheurs ne peuvent pas imputer le mauvais usage éventuel de leurs découvertes aux hommes d'affaires, aux politiciens ou aux militaires, et se dégager de toutes responsabilités éthiques. Ainsi, les recherches menées depuis plusieurs décennies sur le noyau de la matière (physique nucléaire) et sur le noyau de la cellule (génétique) représentent des risques dont les conséquences ne peuvent pas être ignorées ni sous-estimées. Dans ce cas, « science sans conscience » ne serait plus seulement « ruine de l'âme », comme disait François Rabelais au XVI^e siècle, mais menace pour la survie de l'humanité.

LA CONNAISSANCE DE L'UNIVERS

La connaissance de l'univers progresse beaucoup au XX^e siècle grâce au perfectionnement des télescopes et à la conquête spatiale.

Grâce au perfectionnement des télescopes, la connaissance de l'univers fait de grands progrès au cours du XX^e siècle. Dès les années 1920, les astronomes découvrent l'existence des galaxies. Vers 1930, ils constatent que les galaxies s'éloignent les unes des autres, que l'univers est en mouvement et qu'il est bien plus grand qu'on ne l'imaginait. Ils observent aussi que l'univers se compose d'une foule de choses inconnues jusqu'alors : nuages de poussières et de gaz, trous noirs, etc.

Toutes ces découvertes conduisent les astronomes à penser que, sous sa forme actuelle, l'univers n'a pas toujours existé, qu'il est né voici environ 14 milliards d'années suite à une violente explosion appelée « Big Bang ». La matière, d'abord très concentrée et très chaude, s'est ensuite dispersée et a refroidi lentement pour donner naissance aux galaxies, aux étoiles, aux planètes, etc. Aujourd'hui, les astronomes se demandent même s'il n'existe pas d'autres univers que le nôtre et si les univers ne se succèdent pas à travers le temps, sans fin.

Ces découvertes astronomiques sont confirmées et complétées par la conquête spatiale. Les premiers engins spatiaux sont mis en orbite autour de la Terre à la fin des années 1950. Dans les années 1960, des engins sont lancés vers les astres voisins de la Terre et à travers l'espace interplanétaire. Ils apportent beaucoup de renseignements inaccessibles autrement.

LA SANTÉ POUR TOUS

Au XX^e siècle, la médecine devient une science à part entière, la chirurgie se transforme en une technique de soin performante et la pharmacie met au point des remèdes efficaces contre de nombreuses maladies.

Les médecins s'efforcent d'établir un diagnostic fiable. Ils bénéficient pour cela de techniques d'examen approfondies et précises. L'intérieur du corps est étudié par endoscopie, par biopsie, etc. Utilisée pour détecter les fractures, la radiographie permet aussi d'observer les organes internes. Cette pratique et ses formes dérivées (scanner, échographie, résonance magnétique, etc.) sont aujourd'hui indispensables au dépistage et au traitement de nombreuses maladies.

L'intervention des laboratoires d'analyses est un autre trait caractéristique de la médecine actuelle. Mobilisant les ressources de la physique, de la chimie, de la biologie, de l'informatique, les laboratoires détectent les anomalies dans le sang, les urines, les selles, les liquides de ponction, les expectorations, etc. Ils observent les tissus pour dépister les cellules cancéreuses. Depuis les années 1970, la médecine bénéficie également de l'étude des gènes et de leur rôle dans la transmission des maladies.

La médecine moderne, c'est aussi la chirurgie. Les interventions chirurgicales sont rendues plus sûres par une meilleure maîtrise des techniques de l'anesthésie, de la réanimation, de la prévention des hémorragies et des infections, du contrôle de la douleur, etc. Cela autorise des opérations délicates, inconcevables autrefois, comme les greffes et les transplantations d'organes.

Pour soigner les maladies, les médecins disposent en outre d'un choix étendu de médicaments mis au point par une industrie pharmaceutique très active. Par exemple, de nombreuses infections autrefois mortelles sont efficacement combattues par les sulfamides (1935) et par la pénicilline (1941).

LA RUPTURE ARTISTIQUE

Au début du XX^e siècle, les artistes cherchent de nouvelles formes d'expression. Dans les années 1930, dans certains pays, l'art est utilisé comme outil de propagande. À partir des années 1950, les créations artistiques deviennent des produits de consommation.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les artistes, les écrivains et les penseurs critiquent avec force les comportements qui ont permis, en 1914-1918, une guerre absurde, inutile, destructrice et meurtrière. Ils veulent se libérer du passé en transformant leur façon de s'exprimer. De nombreux peintres et sculpteurs abandonnent l'art figuratif pour l'art abstrait. Des romanciers, des auteurs de pièces de théâtre, des cinéastes changent la manière de raconter des histoires.

Dans les années 1920, les dirigeants de plusieurs grands pays d'Europe (Allemagne, Italie, Russie, etc.) utilisent l'art pour imposer leurs idées politiques. Les architectes construisent des bâtiments gigantesques qui servent de décor à des rassemblements de foules et à des défilés militaires. Les peintres abandonnent l'art abstrait et reviennent à l'art figuratif dont le sens est mieux compris par les gens. Les artistes, les écrivains, les penseurs qui ne veulent pas se soumettre doivent cesser leurs activités ou s'exiler.

Beaucoup fuient l'Europe et rejoignent les États-Unis. Dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, New York devient la capitale des arts et des lettres. Là, les artistes sont influencés par les hommes d'affaires. Pour ceux-ci, les œuvres d'art sont des objets qu'on achète et qu'on vend pour gagner de l'argent. Elles sont des produits de consommation comme les autres. Elles ne doivent pas être réservées aux gens cultivés, mais plaire à une clientèle aussi large que possible.

LE SUCCÈS DE LA CHANSON POPULAIRE

Au XX^e siècle, la chanson populaire connaît un succès sans précédent et donne naissance à un univers musical

d'une grande originalité. Contrôlée ensuite par les multinationales du disque et du spectacle, elle se transforme en produit industriel standardisé et perd l'essentiel de ses qualités artistiques.

Mieux connue grâce au disque et à la radio, la chanson populaire prend un essor considérable au XXe siècle. Elle adopte les rythmes afro-américains dans les années 1920 et latino-américains dans les années 1940, mais elle n'en conserve pas moins des mélodies et des textes de qualité. La chanson française en particulier connaît un vif succès durant les années 1950-1960. Vers 1970, ce riche courant artistique ne résiste pas à l'arrivée de la « pop music » anglo-américaine. Une culture musicale internationale, dominée par les grands producteurs de disques et par les chaînes de radiotélévision, impose partout les mêmes styles, les mêmes sonorités, les mêmes rythmes.

Autrefois, les chansons populaires étaient connues par l'écoute directe (chanteurs de rue, bals publics, cafés-concerts, music-halls, etc.). De nos jours, l'écoute est médiatisée (sonorisation, clip vidéo, CD, MP3, etc.). Cette médiatisation renforce la part technique du travail de composition. Dès les années 1950, les disques sont réalisés à partir d'enregistrements sur bandes magnétiques. Il est possible aux ingénieurs du son de transformer en succès des œuvres sans grande qualité musicale. On voit se multiplier des « vedettes » qui sont sélectionnées pour leur bonne apparence plus que pour leurs dons artistiques et qui connaissent souvent une carrière éphémère.

« L'AMÉRICANISATION » DE L'EUROPE

Dès les années 1920, pour la plupart des gens de chez nous, être moderne consiste à adopter les manières de vivre et de penser des Américains.

Les manières de vivre et de penser des Américains commencent à être connues dans nos régions après la Première Guerre mondiale. Elles se diffusent à travers les romans, la bande dessinée, les films, les chansons populaires, etc. De plus en plus de gens de chez nous considèrent que l'Amérique incarne le progrès et est le modèle à suivre.

Être moderne, c'est vivre comme les Américains. C'est avoir un « sweet home » (doux foyer) agencé à l'américaine. C'est s'habiller en « jean » (pantalon de toile) et en « t-shirt » (maillot de corps). C'est saluer ses amis en échangeant de grosses poignées de main, des tapes dans le dos et des rires. C'est faire ses courses au « supermarket » (magasin à grande surface) en « self-service » (on se sert et

on paie en sortant) ou dans un « drive-in » (on fait ses achats avec sa voiture). C'est payer avec une « credit card » (carte de crédit). C'est fréquenter les restaurants « fast-food » (restauration rapide), organiser des « barbecues » (grillades en plein air), rouler en « SUV » (véhicule utilitaire sportif). Etc.

Être moderne, c'est aussi penser comme les Américains, partager leurs idées politiques, adopter leur vision de l'économie et de la société, adhérer à leur conception de l'être humain. C'est feuilleter les mêmes magazines, lire les mêmes romans, voir les mêmes films et les mêmes séries télévisées, écouter la même musique. C'est porter un prénom américain. C'est utiliser des mots américains pour désigner une foule de choses. C'est fêter Halloween. C'est se distraire en fréquentant des parcs d'attractions. C'est traverser l'Atlantique pour approfondir ses études ou ses recherches dans une université réputée, pour parfaire sa formation professionnelle dans une firme américaine. Etc.

L'ATTENTE D'UN « AGGIORNAMENTO »

Au XXe siècle, face à la déchristianisation qui se poursuit, les responsables religieux hésitent entre le conservatisme et l'ouverture à la modernité.

Entre la fin du XVIIIe siècle et le milieu du XXe siècle, l'Église catholique vit sur la défensive. Face à l'évolution de la société, aux progrès des connaissances, à la hausse générale du niveau d'instruction, face aux fidèles qui demandent une religion plus moderne et plus ouverte, elle réaffirme le caractère intouchable et définitif de la foi. Elle condamne ceux qui tentent de moderniser les croyances. Elle réprimande ceux qui ne respectent pas la morale traditionnelle.

L'ouverture d'un concile universel à Rome en 1962 soulève d'immenses espoirs. L'Église semble enfin décidée à engager son « aggiornamento », à s'ouvrir sur le monde moderne. Des réformes institutionnelles sont envisagées : direction collégiale de l'Église, réduction de l'influence de la curie romaine, autonomie plus grande des évêchés, participation accrue des laïques et en particulier des femmes à la gestion et à l'animation des paroisses, etc. Des réformes doctrinales sont mises en chantier : volonté d'exprimer les croyances dans un langage actuel, liberté de recherche accordée aux théologiens, mise à jour des cérémonies religieuses, etc. Mais certains hauts responsables de l'Église, très attachés au respect de la tradition et très influents, parviennent à freiner puis à bloquer cette évolution. De nombreux chrétiens sont désemparés. Le découra-

Table des matières

APPORTS DE LA PRÉHISTOIRE

(des origines à – 50)

L'émergence de l'espèce humaine	3
Le climat actuel	3
La maison rurale primitive	3
l'agriculture et l'élevage	4
Le grand commerce	4
Les inégalités sociales	4
L'écriture	4
L'outil et l'arme	5
La maîtrise du feu	5
La naissance de l'art	5
L'architecture monumentale	5
Le souci des défunts	6

APPORTS DE L'ANTIQUITÉ GALLO-ROMAINE ET DU HAUT MOYEN ÂGE

(de – 50 à 1000)

Les migrations germaniques	7
La maison méditerranéenne	7
L'agglomération urbaine	7
L'édifice public	8
Le réseau routier	8
La grosse exploitation agricole	8
L'armée de conception moderne	8
Les institutions politiques et administratives	9
Les royaumes et les rois	9
L'école	9
Le livre et l'écriture actuelle	10
Le christianisme	10
L'évangélisation et la christianisation	10
L'islam	10

APPORTS DU MOYEN ÂGE

(de 1000 à 1450)

Le décollage démographique	13
La fixation des villages	13
La maison villageoise	13
La formation des villes	14
La maison citadine	14
Le château fort	14
L'abbaye	14

Les modes vestimentaires	15
Les chemins vicinaux	15
L'économie rurale traditionnelle	15
L'artisanat urbain	15
La sédentarisation du commerce	16
Le calendrier des fêtes	16
L'institution du mariage	16
La courtoisie	17
Les libertés civiques	17
L'unification de nos régions	17
Les universités	17
Le machinisme	18
La mesure mécanique du temps	18
La littérature en langue populaire	18
L'art roman et l'art gothique	18
Les manières de croire et de prier	19
La crise de l'Église	19

APPORTS DES TEMPS MODERNES

(de 1450 à 1750)

Les premiers embellissements urbains	21
Les premières cités sociales	21
Le château de plaisance	21
L'hôtel de maître	22
Le mobilier domestique	22
Les nouveaux aliments	22
Le savoir-vivre	23
Les routes nationales	23
Les manufactures	23
La mentalité capitaliste	23
Les loisirs assagis	24
L'attention portée à l'enfance	24
Le recul de la violence	24
L'Europe en guerre	24
Le parlementarisme	25
L'alphabétisation	25
L'imprimerie	25
L'élargissement des horizons géographiques	26
La nouvelle cartographie	26
Le « Siècle des Lumières »	26
La grande musique	27
L'art baroque et l'art classique	27
Les Réformes religieuses	27
La libre pensée	27

APPORTS DE L'ÉPOQUE INDUSTRIELLE

(de 1750 à 1914)

La densification de la population	29
L'exode rural	29
La transformation du paysage	29
Le remodelage des villes	30
L'urbanisme touristique	30
Les nouveaux bâtiments publics	30
La maison ouvrière	30
La maison bourgeoise	31
L'abondance alimentaire	31
Les grands restaurants	31
L'élégance vestimentaire et la pudeur	31
L'assainissement des villes	32
La propreté corporelle	32
Le chemin de fer	32
La révolution agricole	33
La révolution industrielle	33
La révolution commerciale	33
Les vacances bourgeoises	34
L'affirmation de l'individu	34
La modernisation de la justice et de la police	34
L'indépendance de la Belgique	34
La colonisation du Congo	35
La conquête des droits sociaux	35
Les institutions représentatives	35
L'école primaire pour tous	36
L'essor de la presse écrite	36
Les nouvelles manières de communiquer	36
Les grands progrès scientifiques	36
Les grands progrès techniques	37
Les nouvelles manières de lire, de voir et d'écouter	37
La déchristianisation	37
La laïcité et la neutralité de l'État	38

APPORTS DES TEMPS PRÉSENTS

(de 1914 à nos jours)

Le vieillissement de la population	39
L'immigration de masse	39
La dégradation de l'environnement	39
L'urbanisme fonctionnaliste	40

L'exode urbain	40
Les villages-dortoirs	40
La maison actuelle	41
Le prêt-à-manger	41
Le prêt-à-porter	41
Le souci de l'apparence physique	41
L'automobile	42
L'avion	42
« La fin des paysans »	42
La Productivité et la compétitivité	42
Le déclin du petit commerce	43
L'économie mondialisée	43
Les crises économiques	43
La transformation de la fête traditionnelle	44
L'industrie du tourisme	44
Le sport spectacle	44
L'industrie du jouet	45
Les nouveaux loisirs familiaux	45
L'émancipation de la femme	45
La jeunesse contestataire	45
La libéralisation des mœurs	46
Le mariage d'amour	46
La mort discrète	46
Des guerres effroyables	46
La Première Guerre mondiale	47
Une paix précaire	47
La Deuxième Guerre mondiale	47
La Shoah	48
Des guerres partout	48
L'Union européenne	48
La Belgique en devenir	48
La décolonisation du Congo belge	49
L'essor de la classe moyenne	49
Le procès de l'État social	49
La démocratisation des études	50
La révolution informatique	50
L'invasion publicitaire	50
Les risques scientifiques et techniques	50
La connaissance de l'univers	51
La santé pour tous	51
La rupture artistique	51
Le succès de la chanson populaire	51
« L'américanisation » de l'Europe	52
L'attente d'un « aggiornamento »	52